



**Mémoire**  
**Master 2 Gouvernance de projets de développement**  
**durable dans les pays du Sud**

JUSTE Manon

**LA PLACE DE L'HOMME DANS SON ENVIRONNEMENT : L'ENJEU MAJEUR  
POUR UN NOUVEAU MODELE D'EVOLUTION DE LA SOCIETE FRANÇAISE**



OASIS DE SERENDIP

Stage encadré par Monsieur BONVOISIN Samuel  
Ingénieur, chercheur et formateur en permaculture  
Réalisé du 15/05/18 au 15/09/18

Mémoire dirigé par Monsieur FONBAUSTIER Laurent  
Professeur des universités et maître de conférences  
Soutenance Septembre 2018  
Année Universitaire 2017-2018

### **Avertissement**

*« L'Université Paris Sud n'entend donner aucune approbation ni improbation dans les mémoires et/ou rapports de stage des étudiants. Ces opinions doivent être considérées comme propres à leur auteur. »*

## Sommaire

### Introduction

#### **Chapitre 1 / La position de l'homme dans la nature en Occident : une conception dualiste.....p**

Section 1 - L'enracinement de la conception dualiste de la nature en Occident.....p

Section 2 - Le développement durable, prolongement institutionnel de la conception occidentale de la nature.....p

#### **Chapitre 2 / L'élaboration d'une conception moniste pour repenser le rapport de l'homme à la nature.....p**

Section 1 - L'ébranlement des représentations initiées par la pensée écologique.....p

Section 2 - Des mouvements réformant notre rapport à la nature .....p

#### **Chapitre 3 / La permaculture, un outil pour encourager la transition.....p**

Section 1 - La permaculture pour reconceptualiser le rapport de l'homme à la nature.....p

Section 2 – Le projet de l'Oasis de Serendip : des gardiens de la Terre oeuvrant pour la résilience. ....p

## Remerciements

Mes premiers remerciements vont à Monsieur Laurent Fonbaustier qui a le mérite de m'avoir guidé dans l'élaboration de mon sujet de mémoire, notamment à travers le cours, tout aussi surprenant qu'inspirant, de droit de l'environnement qu'il nous a dispensé cette année, ainsi qu'à travers nos échanges ponctuels très fructueux. En outre, je le remercie de m'avoir accordé sa confiance pour ce travail dès le début, malgré mes aspirations de grandeurs. Ses précieux conseils m'ont alors permis de me recentrer sur un sujet plus précis et réalisable.

Il faut également remercier les chercheurs, formateurs et conseillers en permaculture de l'Oasis de Serendip, Samuel Bonvoisin et Chan Sac Balam, qui, de par leurs connaissances et leurs expériences mutuelles, m'ont guidé tout au long de la construction de ce mémoire, en m'offrant leur regard et leur analyse. Une partie de ce travail est sans aucun doute le fruit de leurs années de recherche et de réflexion, ainsi que de leurs efforts investis dans le projet de l'Oasis de Serendip. Leur soutien, leur confiance et leur affection sans faille furent capital dans le processus d'élaboration de ce mémoire.

Je remercie ensuite certains contributeurs de ce mémoire qui ont été essentiels au développement de ma réflexion. En premier lieu, tous les membres de l'Oasis de Serendip, pour leur soutien et leur compréhension face à ce travail conséquent et (qui nécessite du temps). Eric Leon, doctorant en histoire du droit, pour son exigence et sa réflexion, qui furent d'une grande aide pour m'apporter la rigueur et la méthodologie nécessaires pour la réalisation de ce travail.

Un grand merci à Jessica et Sam Bonvoisin, ainsi qu'à Eric Leon qui ont généreusement accepté la tâche périlleuse et indispensable de relire ce mémoire dans un temps très réduit.

Je tiens de plus à remercier toutes les personnes incroyables, avec leurs merveilleux projets et leur espoir indéfectible, qu'il m'ait été donné de rencontrer pendant ce stage, et qui furent, sans aucun doute, une véritable source d'inspiration pour ce travail de rédaction.

Enfin, je remercie évidemment, ma maman, ma plus grande source d'inspiration, pour m'avoir transmis ses valeurs, pour son admiration, partagée, sans qui je n'aurais jamais eu la chance de réaliser ce mémoire.

## Introduction

*« L'impasse actuelle, qui dépasse largement la question agricole, est confirmée par tous les indicateurs possibles et peut susciter un sentiment d'impuissance. La perspective de notre extinction entre de plus en plus clairement dans la liste des probabilités. Le genre humain pourrait détruire la planète mais le plus probable est que la nature nous survivra. Notre vie est intimement liée à elle, par le truchement de notre propre nature, elle-même fille de la nature. Mais, si nous avons besoin d'elle, elle n'a pas besoin de nous. Les refrains que l'on nous chante servent à justifier l'injustifiable, à masquer l'incompétence des décideurs et à faire vivre l'illusion d'une civilisation cohérente. Les bons citoyens sont abusés par des prophéties rappelant les oracles de l'Antiquité. Ceux-ci avaient le talent d'entretenir dans l'imaginaire de leurs auditeurs le sentiment d'une impuissance que seules les divinités tutélaires domiciliées dans l'Olympe pouvaient circonvenir. Pourtant, plus de dérobade possible : nous sommes en grande partie les auteurs des saccages que nous déplorons<sup>1</sup>. »*

Notre conception de la nature et de notre environnement s'est formée à travers toute l'histoire, au cours de laquelle *« la conscience collective a déterminé les relations à l'environnement – destruction, domestication, préservation – en fonction des valeurs sociétales, pétries de fantasmes et d'imaginaires, dont elle la revêt, de la sauvagerie maléfique, au paradis angélique »*<sup>2</sup>. De plus, étant une représentation subjective qui évolue selon les époques et les milieux sociaux, elle revêt une signification différente dans l'esprit de chacun d'entre nous. Parfois sauvage, parfois organisée, notre jardin peut tout autant coller avec notre représentation de la nature que la jungle amazonienne dans ses parties les moins explorées. La question centrale abordée ici étant bien sur l'intégration de l'homme et de son activité dans la définition de celle-ci. Nous pouvons retrouver cette double lecture reposant sur l'extranéité et l'intranéité de l'humanité dans de nombreuses sources donnant une définition de la nature, notamment celle proposée par le Centre National de Ressources

---

<sup>1</sup> RABHI (Pierre), *L'agroécologie, une éthique de vie. Entretien avec Jacques Caplat*, Actes Sud, Domaine du Possible, 2015, p.11

<sup>2</sup> PICKEL CHEVALIER (Sylvine), *L'occident face à la nature : à la confluence des sciences, de la philosophie et des arts*, Paris, Edition Le Cavalier Bleu, 2014, p.13-14.

Textuel et Lexical (CNRT) qui la définit comme étant « *l'ensemble de la réalité matérielle considérée comme indépendante de l'activité et de l'histoire humaine* » ou encore « *l'ensemble de l'univers, en tant qu'il est le lieu, la source et le résultat de phénomène matériels* »<sup>3</sup>. Cette double lecture est aussi présent dans le dictionnaire Larousse, parmi lesquels on peut trouver « *l'ensemble de ce qui, dans le monde physique, n'apparaît pas comme (trop) transformé par l'homme (en particulier par opposition à la ville)* », aussi bien que « *le monde physique, l'univers, l'ensemble des choses et des êtres, la réalité* »<sup>4</sup>.

Il est de plus important de rappeler que, « *selon la relation que nous avons eue avec la matière, selon le terrain sur lequel nous avons grandi, selon le contact que nous avons établis avec les éléments non-humains, notre mode de pensée et notre physique ne sont pas les mêmes.* »<sup>5</sup> D'ailleurs, loin d'être une valeur universelle, la nature varie selon les aires géoculturelles où elle s'est construite. Dans certaines sociétés, le spirituel occupe une place plus importante que la science dans la manière d'appréhender la nature. Nous pouvons notamment citer l'exemple de la société chinoise, qui n'oppose pas la nature à la culture. De plus, celle-ci étant composée d'une religion dominée par la cosmologie (idée d'ensemble, de totalité intégratrice), l'histoire de la nature est empreinte de religiosité et de spirituel.<sup>6</sup> Tout comme les Balinais, qui, à travers leur cosmologie (Tri Mandala), ont une approche de leur environnement qui privilégie la spiritualité à la matérialité, et considèrent vivre en total harmonie avec la nature. Leur philosophie, Tri Hita Karana (les trois raisons du bonheur), estime que l'équilibre n'est possible qu'en vivant dans le respect des trois univers<sup>7</sup>, ce qui demande d'être en harmonie avec les Dieux, avec les autres hommes, et avec la nature au sens large<sup>8</sup>. Alors que notre modèle dispose l'homme au centre du monde, la nature devant s'organiser autour de ses besoins, certaines sociétés voient leur environnement comme le berceau dans lequel ils sont inclus et doivent s'organiser. Selon Philippe Descola, ce paradigme « occidental » de la conception de la nature renvoie à une « cosmogonie eurocentrique et anthropogénique ». Il va même établir une classification des cultures sur le critère des intériorités et extériorités, opposant le « naturalisme » européen à « l'animisme ».

---

<sup>3</sup> <http://www.cnrtl.fr/definition/nature>

<sup>4</sup> <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/nature/53894?q=nature#53539>

<sup>5</sup> ROMANENS (Marie), GUERIN (Patrick), *Pour une écologie intérieure. Renouer avec le sauvage*, Paris, Payot, 2010, p.22

<sup>6</sup> PICKEL CHEVALIER (Sylvine), *op.cit.*, p.195-196.

<sup>7</sup> La cosmologie du Tri Mandala considère le monde selon trois univers étant : les lieux sacrés, les temples et places saintes (Utama Mandala), les lieux de l'habitat quotidien, commerces, espaces publiques (Madya Mandala) ; et l'espace entre les deux : les lieux de la nature et de l'agriculture indifférenciés (Nista Mandala).

<sup>8</sup> PICKEL CHEVALIER (Sylvine), *op.cit.*, p.201-203.

Ce qui est intéressant dans cette analyse c'est l'identification de la raison pour laquelle l'homme est liée à la nature. Pour les « naturalistes » c'est la matière biologique qui les unit (extériorité), alors que seul l'homme possède une conscience, une capacité culturelle (intériorité), à la différence des animistes, pour qui tous les êtres vivants sont dotés d'une âme.<sup>9</sup>

La conception occidentale de la nature va être influencée par des mouvements religieux, plus particulièrement du courant judéo-chrétien, au sein duquel des valeurs se sont construites. L'approche religieuse a ensuite été suivie par la philosophie des Lumières et le développement des sciences, créant de nouvelles valeurs qui doivent coexister. Par la suite, l'économie et le tourisme vont avoir un impact non négligeable sur nos représentations de la nature. L'étude de l'évolution de cette conception à travers les siècles va nous aider à comprendre les causes de l'exclusion de l'homme de son environnement.

La notion d'environnement reste aussi à définir. Elle fait son entrée dans les dictionnaires français pendant les années 1960. Il est de plus révélateur d'observer comment son apparition a été conditionnée par son institutionnalisation<sup>10</sup>. Le dictionnaire Larousse le définit comme étant « *l'ensemble des éléments (biotiques ou abiotiques) qui entourent un individu ou une espèce et dont certains contribuent directement à subvenir à ses besoins*<sup>11</sup>. ». Il est important de prendre en compte une fois de plus la subjectivité de la définition de ce terme<sup>12</sup>. La définition la plus complète que l'on pourrait offrir de cette notion d'environnement serait : « *l'ensemble des interactions physiques, des composants chimiques, biologiques et externes avec les êtres vivants. Pour l'être humain, l'environnement comprend l'ensemble des facteurs naturels existants, dans un lieu et à un moment donné, qui affectent leur vie et affectent les générations futures. Autrement dit, l'environnement est non seulement l'espace où se développe la vie, formant un biome, mais comprend également des êtres vivants, des objets, l'eau, le sol, l'air et les relations entre eux ainsi que les actifs incorporels comme la culture. L'environnement désigne l'ensemble des conditions naturelles (géologie) ou artificielles*

---

<sup>9</sup> DESCOLA (Philippe), *Par delà nature et culture*, Editions Gallimard, 2005, p. 323.

<sup>10</sup> Florian Charvolin, « 1970 : L'année clef pour la définition de l'environnement en France », La revue pour l'histoire du CNRS [En ligne], 4 | 2001, mis en ligne le 20 juin 2007, consulté le 09 août 2018. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-cnrs/3022>

<sup>11</sup> <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/environnement/30155?q=environnement#30067>

<sup>12</sup> Les géologues appréhendent l'environnement par l'étude des sols, les écologues le font par la dynamique des êtres vivants, les géographes par l'occupation et la gestion du territoire, les économistes par la gestion des ressources naturelles, les juristes sous l'angle des contraintes réglementaires, les philosophes par la morale et l'éthique, etc. <https://www.aquaportail.com/definition-9038-environnement.html>

(physiques, chimiques et biologiques) et culturelles (sociologiques) dans lesquelles les organismes vivants se développent, en particulier l'homme, mais aussi des espèces animales et végétales<sup>13</sup>. » Cette définition chevauche celle de la notion d'environnement naturel, qui est décrit à peu près dans les mêmes termes.

La dégradation de l'environnement et la crise écologique ont entraîné une réelle prise de conscience au sein de la population française. Cela a favorisé l'introduction d'un nouveau paradigme sociétale : le développement durable. Il est intéressant d'observer comment nos représentations et notre rapport à la nature sont questionnés par ce nouveau paradigme, et comment leurs remises en question sont essentiels pour instaurer un projet d'évolution de notre société basée sur le respect de la Terre.

Tout commence en 1983, quand l'Assemblée Générale de l'ONU mandate la Commission Mondiale sur l'Environnement et le Développement afin qu'elle étudie la possibilité de combiner développement économique et protection de l'environnement. C'est ainsi qu'est publié, en 1987, le rapport *Notre avenir à tous* (Our Common Future), plus communément connu sous le nom du Rapport Brundtland<sup>14</sup>. Celui-ci va définir le concept de « *sustainable development* », traduit en français par « développement durable », comme : « *un mode de développement qui répond aux besoins des générations présentes sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs. Deux concepts sont inhérents à cette notion : le concept de « besoins », et plus particulièrement des besoins essentiels des plus démunis, à qui il convient d'accorder la plus grande priorité, et l'idée des limitations que l'état de nos techniques et de notre organisation sociale impose sur la capacité de l'environnement à répondre aux besoins actuels et à venir.*<sup>15</sup> » Mais plutôt que d'essayer ici de comprendre le sens qui lui a été donné et ses aboutissants, nous allons avant tout observer les fondements sur lesquels il a été construit. Cette observation nous amène à nous questionner sur ce nouveau paradigme. Nous allons tenter de découvrir s'il nous permet de repenser les conceptions qui sont à la base du fonctionnement de notre société, non pas le profit et le capital, mais bien les rapports qu'entretiennent les hommes avec leur environnement.

---

13 <https://www.aquaportail.com/definition-9038-environnement.html>

14 ARSENE (Gicu-Gabriel), La relation homme-nature, L'émergence de l'éthique de l'environnement, Université des Sciences Agricoles et de Médecine Vétérinaire du Banat, Timișoara, Roumanie, p.19.

15 Rapport Brundtland sur le site du Ministère des Affaires Etrangères : [https://www.diplomatie.gouv.fr/sites/odyssee-developpement-durable/files/5/rapport\\_brundtland.pdf](https://www.diplomatie.gouv.fr/sites/odyssee-developpement-durable/files/5/rapport_brundtland.pdf)



De plus, nous pouvons observer un certain mal-être s'installer dans la conscience collective. Que celui-ci concerne la pollution, l'alimentation, la souffrance animale, ou encore l'inquiétude concernant les générations futures, il est toujours fondé sur le lien entretenu avec notre environnement. Malgré le fait que les domaines des sciences humaines et de l'écologie soient restés longtemps séparés, l'état de dégradation de la planète peut nous renvoyer à ce mal-être. « *Tel un miroir, la pollution extérieure traduit notre pollution intérieure* »<sup>16</sup>. A la suite de ces bouleversements, nous faisons aujourd'hui face à l'insatisfaction de besoins affectifs et « spirituels ».<sup>17</sup> De plus, avec la victoire de la logique scientifique sur les croyances religieuses et notre conditionnement issu de deux siècles de société industrielle, l'homme se voit « *désarçonné, dépouillé, solitaire, et tente de réinvestir le sens du religieux et du sacré qu'il porte en lui dans de nouvelles croyances et de nouveaux engagements* »<sup>18</sup>. En effet, selon René Dubos, dans son ouvrage *Choisir d'être humain*, « *même quand le progrès technologique apporte de nouvelles satisfactions, celles-ci ne compense pas la perte d'un ciel lumineux, d'un air embaumé, d'une eau de rivière claire et poissonneuse, d'un voisinage calme et harmonieux* ». Il rajoute : « *l'effort qui se fait de par le monde pour sauvegarder l'environnement transcende les problèmes posés par la pollution et par les ressources naturelles. Il représente le commencement d'une croisade pour retrouver certaines valeurs de la vie sensorielle et affective dont le besoin fondamental est immuable parce qu'il est inscrit dans le code génétique de l'espèce humaine* »<sup>19</sup>.

De plus, l'effondrement de nos certitudes concernant l'amélioration constante de notre niveau de vie laisse place aux incertitudes et **aux questionnements**. L'apparition d'une forte contestation en France témoigne de la profondeur des remises en cause, ainsi que de la revendication de nouvelles valeurs<sup>20</sup>. Nous voici dans une impasse où nous constatons non seulement les déséquilibres économiques et sociaux de notre système, mais aussi le dérèglement écologique de notre planète.<sup>21</sup> Cette situation d'instabilité va faire ressortir de nombreux besoins chez les Occidentaux. Parmi ces besoins, nous pouvons retrouver, avec l'avancée de la mondialisation, des migrations, des mutations, de la perte de racines et des

---

16 ROMANENS (Marie), GUERIN (Patrick), *op.cit.*, p.8.

17 PELT (Jean-Marie), *L'homme renaturé*, Robert Laffont, coll. Bouquins, Paris, (2015), p. 83.

18 MACY (Johanna) et YOUNG BROWN (Molly), *Écologie pratique et rituels pour la Terre - Retrouver un lien vivant avec la nature*, Le Souffle d'Or, 2008

19 DUBOS (René), *Choisir d'être humain*, Editions Denoël, 1974.

20 PELT (Jean-Marie), *op.cit.*, p. 91.

21 *Ibid.*, p. 31.

traditions, le besoin de s'enraciner quelque part, qui va fortement impacter notre rapport à l'environnement. « *Roncayolo et Paquot (1992) se demandent si nous avons encore des racines et si les agglomérations urbaines disproportionnées ne fabriquent pas des déracinés. (...) Deux tendances en apparence contradictoires : la mobilité, l'ouverture vers le monde et le besoin d'enracinement, de proximité* »<sup>22</sup>. A travers cette perte d'enracinement nous retrouvons notamment le besoin de renouer avec la nature, le passé et les traditions. En effet, selon Jean-Marie Pelt, « *la perte de contact avec la nature et les milieux de vie traditionnels, la rupture brutale avec le passé, le rejet des traditions séculaires fondées sur un empirisme non dénué d'une certaine sagesse laissent l'homme moderne inquiet et déraciné.* »<sup>23</sup> De plus, la surexposition aux facteurs de stress environnementaux de notre société, qui provoque une certaine fatigue physique et mentale, nous voici particulièrement vulnérables. Pour combattre celle-ci, nombreuses sont les personnes qui souhaitent retrouver un contact avec la nature. Selon Gabriel Moser, « *l'environnement procure un sentiment de liberté particulièrement important dans les grandes métropoles* »<sup>24</sup>. Nos villes furent en effet construites afin d'être à l'abri des dangers de la nature, tel que le froid, les animaux, etc. Pour Catherine et Raphaël Larrère, « *tout a été fait pour que l'artificialisation du milieu mette la nature hors de la ville, et place les résidents dans un cocon protecteur (...). La nature chassée ne peut revenir que forcée (zoos, plantes exotiques dans jardins botaniques, etc.)* »<sup>25</sup>. A la suite de cette prise de conscience écologique, à l'expression de ces besoins, et à la volonté d'établir de nouvelles valeurs, un grand mouvement va se répandre dans le monde Occidental ; la pensée écologique.

Avec la volonté de changer de paradigme, la pensée écologique a eu, et a aujourd'hui encore, un grand rôle. Elle doit être appréhendée comme un mouvement d'idées, apparaissant dès le XVIIIe siècle, à la suite d'une prise de conscience écologique des dégradations infligées à notre environnement, réinterrogeant la place de l'Homme au sein de la nature. Elle se fonde sur des constats empiriques ou scientifiques, provenant de diverses disciplines, comme les effets des pluies acides, la destruction de telle zone humide, la pollution tangible de tel cours d'eau, telle catastrophe industrielle, etc. C'est à partir de la seconde moitié du XXe siècle que la pensée écologique apparaît comme un courant d'idées s'autonomisant, se

---

<sup>22</sup> MOSER (Gabriel), *Psychologie environnementale, Les relations homme-environnement*, Editions DeBoeck Université, 2009, p.195.

<sup>23</sup> PELT (Jean-Marie), *op.cit.*, p. 15.

<sup>24</sup> MOSER (Gabriel), *op.cit.*, p. 197.

<sup>25</sup> LARRERE (Catherine), (Raphaël), *op. cit.*, p.76.

distinguant de tous les autres. Nous retrouvons plusieurs invariants au sein de cette pensée, notamment un scepticisme face à la technique, la conviction d'être à un tournant de l'histoire, que c'est maintenant qu'il faut agir, et une critique de l'anthropocentrisme. Un courant idéologique opposé, le transhumanisme, affirme qu'aucun problème écologique ne saurait résister à la puissance des techniques. Cette pensée, en nous amenant à remettre en question les oppositions constitutives de la modernité, notamment entre l'homme et la nature, pas seulement sur un plan éthique, mais plus précisément sur la volonté de comprendre les phénomènes humains et sociaux en dehors de toute forme d'interaction entre l'homme et son environnement, participe à l'émergence d'un paradigme alternatif à la modernité. Selon Dominique Bourg et Alain PAPAUX, son rôle consiste à « *mettre en perspective ces dégradations, d'éclairer les mécanismes sociaux qui les rendent possibles, et d'interroger à partir de là tant nos sociétés que notre organisation du pensable, avec une double attention, à nos techniques et à leurs limites d'un côté, à la compréhension de nos relations à la nature de l'autre. (...) Elle propose un déplacement et une reconfiguration des cadres de pensée eux-mêmes* »<sup>26</sup>. Dès le XVIII<sup>ème</sup> siècle, nous observons déjà la naissance d'idées, notamment avec Jean-Jacques Rousseau, qui guideront la pensée écologique tout au long de sa route, jusqu'à aujourd'hui. C'est ainsi qu'en retraçant l'histoire de cette pensée à travers les réflexions de plusieurs auteurs choisis parmi ses fondateurs, nous pouvons observer ses apports et sa participation au changement de nos représentations. Pour Pierre Rabhi, « *s'est établie une logique associative extraordinaire fondée sur la cohésion et la cohérence du vivant. La terre, le végétal, l'animal et l'humain sont de cette manière unis et indissociables. Prétendre nous abstraire de cette logique, la dominer ou la transgresser est une dangereuse errance dans laquelle l'humanité est déjà bien engagée. Il s'agit vraiment de la négation de l'intelligence. Avec l'ère de la technoscience, de l'industrie lourde, de la productivité et de la marchandisation sans limite de tout ce qui peut avoir une valeur, on ne voit plus dans la terre, les végétaux, les animaux, qu'une source de profit financier. Avec les semences standardisées, dégénérescentes, non reproductibles, les organismes génétiquement modifiés (ogm) et brevetés, les engrais chimiques, les pesticides de synthèse, la monoculture, l'irrigation à outrance, le machinisme excessif, etc., un processus meurtrier est déjà bien engagé*<sup>27</sup>. »

Pour contrer ce processus meurtrier, de nouvelles théories, disciplines, concepts vont voir le jour. Face à la crise écologique, de nombreux auteurs, philosophes, psychologues, juristes,

<sup>26</sup> BOURG (Dominique), PAPAUX (Alain), « *La pensée écologique* », In BOURG (Dominique), PAPAUX (Alain), (dir.), *Dictionnaire de la pensée écologique*, Paris, PUF, 2015, p.756-759.

<sup>27</sup> RABHI (Pierre), *L'agroécologie*, op.cit., p.9-10

sociologues ou encore scientifiques vont développer des réflexions sur la volonté de préserver la planète et de rétablir un lien entre l'homme et son environnement. Parmi ces réflexions, certaines paraissent plus centrales et déterminantes dans la volonté de répondre à notre problématique. Nous pouvons notamment citer l'éthique de l'environnement, tentant d'orienter les pratiques de l'humanité à travers une ligne de conduite respectueuse de l'environnement, la théorie Gaïa, basée sur une analyse scientifique qui personnifie la planète Terre, ou encore l'écologie profonde, qui n'est pas dans une logique de placer la nature avant l'homme, mais favorise plutôt de démantèlement de la vision dualiste du modèle occidentale homme-nature. Notamment à travers une vision globale de l'environnement en interaction permanente, prenant en compte l'interdépendance de ses membres, incluant l'homme dans la nature, non plus comme deux éléments indépendants. Nous pouvons notamment citer Arne Naess qui exprime parfaitement cette idée. « *C'est une erreur de vouloir établir une hiérarchie entre le souci de la nature et le souci de l'humanité, parce que les humains ne sont pas simplement des ego entourés par un monde qui serait infiniment éloigné de l'esprit humain. Il faut dépasser ce dualisme ! Notre moi individuel constitue un point de vue duquel nous pouvons contempler le Moi du monde.* »<sup>28</sup> Le courant de l'écoféminisme, qui allie critique de la domination de l'homme – masculin – sous toutes ses formes et protection de l'environnement, met du temps à décrocher une notoriété en France aujourd'hui, malgré qu'il soit son pays d'origine. On peut observer un début de visibilité notamment avec la parution d'articles dans les revues *Terra Eco* et *Multitudes*<sup>29</sup>. Sa critique du concept de nature comme notion normative, conservatrice – voir réactionnaire –, et comme ressort fondamental de l'aliénation et de la domination des femmes<sup>30</sup> en fait une philosophie se plaçant au cœur de notre sujet. De plus, cette thématique du lien à la nature va s'infiltrer dans le domaine de la psychologie, notamment avec la psychologie écologique, la psychologie de l'environnement, la psychologie de la protection de l'environnement ou encore l'ecopsychologie – domaine que l'on va approfondir par la suite. Pour finir, le domaine du droit français n'est pas épargné et va voir survenir de nouvelles notions, notamment celle de solidarité écologique, apparue suite à la prise de conscience de l'interdépendance entre les composantes des écosystèmes.

---

28 NAESS (Arne), ROTHENBERG (David), *Vers l'écologie profonde*, Editions Wildproject, Marseille, (2009), p.135

29 « 2016, l'année des écoféministes », *Terra Eco*, (n° 74), 2016 ; « Écoféminismes », *Multitudes*, (n° 67), 2017

30 BURGART GOUTAL (Jeanne), « L'écoféminisme et la France : une inquiétante étrangeté ? », *Cités* 2018/1 (N° 73), p. 67-80. DOI 10.3917/cite.073.0067

A la suite de ces nombreux mouvements, différents outils ont été développés afin de tenter d'établir la place de l'homme selon des éthiques et des principes aux antipodes des valeurs sur lesquelles s'est construite la société actuelle. Parmi ceux-ci, nous pouvons notamment retrouver la permaculture qui, malgré sa faible notoriété en France, s'installe lentement et silencieusement aux quatre coins du globe. La permaculture est aujourd'hui, plus qu'un outil, une véritable philosophie de vie tendant à promouvoir la construction de sociétés humaines écologiquement, socialement et économiquement résilientes. Au cœur de cette philosophie, nous retrouvons la volonté de positionner l'homme et ses activités dans son milieu, en s'inspirant de la nature et du vivant. Pour Steve Read, fondateur de l'université populaire de permaculture, la permaculture est « *un moyen de changement non violent et non militant, qui permet d'installer dans le système établi un autre système, pérenne et humain, basé sur un réseau d'entraide et de partage des savoirs, en continuant à se poser des questions sur ce qui est généralement admis* »<sup>31</sup>

La permaculture a été inspirée d'un agriculteur japonais, Masanobu Fukuoka, et diffusée par Bill Mollison et David Holmgren, deux agronomes australiens. Ils partent du postulat que le système agricole industriel a bouleversé l'équilibre de la nature, qu'il tendent de rétablir en promulguant un modèle respectueux des êtres vivants et de leurs interdépendances, en laissant la nature sauvage s'exprimer. Ce système offre à l'homme une position, un rôle dans son environnement, qui est d'encourager les liens entre les organismes vivants. De plus, elle permet également de faciliter la construction de projets collectifs, en promulguant des principes de tolérance, de solidarité, de partage et d'équité. Étant née à la suite de réflexions agricoles, elle s'inscrit aujourd'hui dans quelque chose de plus grand, une démarche globale pour la transition vers une société autonome, résiliente, respectueuse de l'environnement et s'inspirant de l'observation du vivant.

Aujourd'hui, la permaculture s'instaure progressivement en France, notamment à travers des initiatives citoyennes ou encore des collectifs d'habitants qui tentent d'entrer dans une démarche permaculturelle, œuvrant pour le mouvement de la transition.

Le mouvement de la transition est né en 2006 en Grande-Bretagne, avec Rob Hopkins, formateur en permaculture, et réunit un groupe de citoyens souhaitant agir rapidement face à la crise écologique et sociétale. Ce mouvement s'étant rapidement répandu sur le continent,

---

<sup>31</sup> Interview de Steve Read sur le verger potager à kerzello <http://permaculturefrance.org/index.php/ressources/audio>

puis dans le monde, les 4000 initiatives œuvrant pour le mouvement de la transition dans plus de 51 pays forment aujourd'hui un réseau mondial : *Transition Network*. En France, son expression la plus répandue est celle des « villes en transition ». En effet, dans la majorité des cas ces initiatives sont conduites par des citoyens qui se réunissent pour construire un projet ensemble dans le but de rendre leur lieu de vie et leur manière de vivre plus résilients. Ces projets peuvent prendre différentes formes et concerner plusieurs domaines, tel que des l'habitat, l'alimentation, l'énergie, le transport, etc. Ce ne sont pas forcément des collectifs militants ni révolutionnaires. Ce mouvement souhaite promulguer une nouvelle organisation sociale de manière pacifique et souterraine - c'est-à-dire en parallèle du système et des politiques mises en place aujourd'hui par le gouvernement - au niveau local. Cela va permettre de créer un véritable réseau de citoyens qui peu à peu se réapproprient leur économie locale et réinventent leur rapport au travail.

Parmi ces initiatives, on peut notamment retrouver le projet de l'Oasis de Serendip, qui se définit comme « *un collectif citoyen s'inscrivant dans ce mouvement de transition, œuvrant pour une société écologiquement et humainement résiliente par l'expérimentation constante de nouvelles manières d'entreprendre et de vivre ensemble.*<sup>32</sup>»

Ce projet a démarré en 2014 avec Samuel et Jessica Bonvoisin, ingénieurs agronomes de formation. Après avoir réalisé un tour de France à la découverte de projets écologiques, ce couple décida de s'implanter dans le val de Drôme. Ce collectif, aujourd'hui composé d'une équipe de 10 personnes, se réclame du *Manifeste des Oasis en tous lieux* rédigé par Pierre Rabhi. Depuis plus de 15 ans, l'association Oasis en tous lieux, inspirée de ce manifeste, a travaillé à l'élaboration de ce concept d'Oasis. Le principe central d'une Oasis est qu'elle développe une cohérence par rapport aux cinq thèmes étant au cœur du manifeste : la gouvernance, l'agroécologie, l'éducation/la transmission, l'énergie/l'éco-construction et une économie locale et solidaire<sup>33</sup>. Par la suite, le mouvement Colibris va participer à la diffusion et à la promotion de ce concept afin de créer une dynamique à grande échelle, notamment en accompagnant la création de nouvelles Oasis. De plus, l'Oasis de Serendip est basée sur le principe de sérendipité. Ce dernier est inspiré du conte des trois princes de Serendip – ancien nom du Ceylan, devenu le Sri Lanka - qui se lancèrent dans une grande quête pour découvrir le monde, durant laquelle ils firent de nombreuses découvertes, par hasard et par déduction,

---

<sup>32</sup> L'Oasis de Serendip, Notre raison d'être. <http://www.oasisdeserendip.net/>

<sup>33</sup> RABHI (Pierre), *Oasis en tous lieux : Le manifeste*, Association mission des oasis en tous lieux, 1997, p.30.

qui semblaient n'avoir aucun lien et inutiles à leur quête. Ces indices ne vont prendre tout leur sens qu'à la fin du conte. C'est ainsi qu'est né le concept de sérendipité : trouver autre chose que ce que l'on cherchait. La sérendipité est une attitude d'esprit, un style de vie, combinant curiosité, sagacité, résilience et capacité à s'ouvrir à au moment présent.

L'objectif de ce projet est de créer une ferme en permaculture - un lieu de production vivrière associant maraîchage diversifié, arboriculture fruitière, petit élevage et agroforesterie - et un centre d'éducation, ainsi que créer deux emplois sur la ferme et nourrir les habitants et les usagers du lieu grâce à la production. C'est ainsi que ce projet peut nous aider à comprendre comment, en remettant en cause les représentations dominantes de la place de l'action de l'homme dans son environnement, il est possible d'œuvrer dans le sens du mouvement de la transition, pour développer une nouvelle évolution des consciences, de la société et de la planète.

Cela nous amène à nous demander comment la remise en question de la conception du rapport de l'homme à la nature permet-t-elle de repenser les possibilités d'évolution de la société française.

En abordant la thématique du rapport homme-nature à travers la logique développée précédemment, nous tenterons ici de discerner l'importance de nos représentations de la nature et de notre positionnement face à notre environnement, dans l'instauration d'un changement radical d'orientation sociétale vis-à-vis de l'environnement et de la planète Terre.

Une réflexion sur le rapport entre l'homme et la nature nous amène tout d'abord à comprendre les idées dominantes qui ont conduit à cette construction culturelle et sociale qu'est la nature, ainsi que les freins qui ne nous permettent pas de dépasser cette conception dualiste de l'homme et la nature (I). Cette confrontation va alors nous orienter vers le mouvement contestataire de cette conception dualiste, qui est la pensée écologique, et vers certaines théories et concepts qu'elle va engendrer (II). C'est ensuite à travers la permaculture que l'on va essayer de comprendre comment il est possible de mettre en pratique **ce nouveau paradigme** concernant le positionnement de l'homme dans son environnement, en particulier dans le projet de l'Oasis de Serendip (III).

## Chapitre 1/ La position de l'homme dans la nature en Occident : Une conception dualiste

La question du positionnement de l'homme face à la nature n'est pas un phénomène récent, mais participe à la construction des sociétés humaines depuis leur genèse, renvoyant à l'identité de l'être humain en tant qu'étranger au milieu où il vit. En retraçant l'histoire de la pensée occidentale dans la construction du concept de nature, il est observable que celle-ci instaure le principe d'extériorisation de l'homme et la domination de celui-ci sur la nature. Cette conception, qui perdure encore aujourd'hui, tend à s'ancrer davantage avec l'industrialisation et l'avènement du système capitaliste. Le développement durable, malgré ses promesses et ses engagements, reste basé sur une conception utilitariste de la nature et sur la position hégémonique de l'homme face à son environnement.

Nous proposons ici les éléments clés afin de comprendre l'évolution des conceptions de la nature et de notre environnement à travers les siècles (A), et de saisir les enjeux antagonistes dissimulés derrière la construction du développement durable (B).

### Section 1 - L'enracinement de la conception dualiste de la nature en Occident

L'histoire de la construction de la représentation de la nature en Occident est liée notamment à l'apparition de l'agriculture en Europe, pendant la révolution néolithique (-7000/-5000), qui marque un tournant important pour l'humanité et pour son rapport à l'environnement. Une exploitation de l'environnement à des fins utilitaires et vitales<sup>34</sup> va alors se développer, entraînant avec elle l'extirpation de l'homme dans la nature. L'histoire de cette pensée va définitivement marquer les esprits en développant une perception dualiste difficile à abolir. En effet, malgré les démonstrations de la science, le dualisme séparant l'homme de son environnement est toujours présent. Les représentations des historiens, philosophes, écrivains d'aujourd'hui sont parfois encore imprégnées de la vision mécaniciste du monde de Newton, Descartes et Bacon. Cette conception a par la suite été poursuivie par l'expansion

---

<sup>34</sup> ARSENE (Gicu-Gabriel), La relation homme-nature, L'émergence de l'éthique de l'environnement, Université des Sciences Agricoles et de Médecine Vétérinaire du Banat, Timișoara, Roumanie, p.3



industrielle et technologique des derniers siècles, la norme dualiste de la modernité occidentale étant aujourd'hui au centre des représentations de la majorité des français<sup>35</sup>.

Pour comprendre la représentation de la nature de la société française actuelle, nous pouvons retracer le chemin historique de cette construction sociale occidentale au fil des siècles, notamment à travers le rejet de la conception mythologique de la nature à l'Antiquité et l'apparition du Grand Partage Chrétien (1), la révolution scientifique et la philosophie des Lumières (2), l'avènement de grandes théories et de nouveaux concepts jusqu'à la fin du XXème siècle et sa réintégration écologique début XXIème (3), qui ont profondément ancrée cette conception dans les représentations des occidentaux.

#### A. D'une conception mythologique du tout indivisible à l'extériorisation de l'humanité

Dès l'Antiquité, le rapport de l'homme face à la nature est au cœur du questionnement des philosophes. Le changement radicale de cette période est que la science, basée sur la recherche de causes rationnelles du fonctionnement de la nature, divinisée à l'époque, cherche à la démystifier. Suite à cette remise en question de la représentation mythologique du monde, ils parviennent à conserver une « *conception intégratrice du monde : la nature comprend tout ce qui existe, depuis la matière vivante, la faune, la flore et les hommes.* ». Cette vision est observable à travers la pensée de Marc Aurèle (121-180) : « *représente toi sans cesse l'univers comme un être unique et une âme unique, considère comment tout contribue à la cause de tout, et de quelle manière les choses sont fixées, enroulées ensemble.* »<sup>36</sup> Cette dernière étant ainsi appréhendée dans sa globalité à travers le cosmos, l'univers intégrant l'humanité. On observe dans les écrits de Platon (-428/-347), notamment dans *Le Banquet*, l'attribution à la nature d'une beauté en soi, non soumise aux projections de l'homme : « *Beauté éternelle qui ne connaît ni la naissance ni la mort, qui jamais ne change. Cette Beauté qui ne se présente pas comme un visage ou comme une forme corporelle, elle n'est pas non plus un raisonnement, ni une science. Cette Beauté existe en elle-même et par elle-même, simple et éternelle, et d'elle découlent toutes les belles choses. Si la vie vaut la peine d'être vécue, c'est à ce moment : lorsque l'humain contemple la Beauté en soi.* »

---

35 NAESS (Arne), ROTHENBERG (David), *op.cit.*, p.316.

36 TRANNOY (Amédée Ildephonse), *Marc Aurèle, Pensées, Texte et traduction*, Paris, Les Belles Lettres, 1925

Cependant, cette vision se veut tout de même anthropocentrée. En effet, « *les Grecs considèrent l'homme comme l'être suprême, unique entité capable d'observer et de comprendre l'univers auquel il appartient* »<sup>37</sup>. De plus, pour la civilisation Gréco-Romaine, toute destruction du sauvage est perçue comme une avancée de la civilisation.<sup>38</sup> On observe déjà, à cette époque, que l'idée de domination de l'homme sur la nature est présente, malgré une conscience de l'intégration de l'homme dans celle-ci.

Le courant judéo-chrétien va par la suite prendre une place prédominante dans la construction de nos représentations, en introduisant ce clivage, instaurant l'idée que l'homme possède une âme qui le rend supérieur à l'animal – sans conscience, à l'état d'objet - et à la nature<sup>39</sup>, le positionnant ainsi au sommet et la nature à sa disposition. « *La critique du judéo-christianisme est l'un des premiers sursauts ayant conduit à l'apparition de l'éthique de l'environnement et de l'écologisme.*<sup>40</sup> » Les critiques portent généralement sur le premier chapitre au 29ème verset de la Genèse définissant globalement le rapport entre l'homme et la nature : « *Soyez prolifiques, multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la; soyez les maîtres des poissons des mers, des oiseaux du ciel et de toute créature sur la surface de la terre.* »<sup>41</sup>. Ce passage étant pourtant relativement clair, instaurant l'homme comme maître de toute la création, ses interprétations diffèrent. L'une d'entre elles soutient que, l'homme étant fait à l'image de Dieu, il doit soumettre la Terre comme ce dernier, c'est-à-dire avec amour et compréhension<sup>42</sup>. L'homme n'étant plus le despote qui exploite la terre, mais le sage gestionnaire de celle-ci. Cette interprétation ne fait cependant aujourd'hui pas l'unanimité.

Au Moyen Âge, Saint Augustin fonde le concept de « Grand partage Chrétien », il sépare l'homme, d'inspiration divine, de la nature vouée à la perdition. Sa philosophie va mettre un terme à la conception intégratrice et anthropocentrique antique, l'homme devenant un étranger face à son environnement et un élément distinct du reste du vivant<sup>43</sup>. Cette vision ancre davantage l'idée de domination sur la nature dans le but de faire avancer et triompher la civilisation humaine. La religion chrétienne a donc joué un rôle capital dans l'histoire de la

---

37 PICKEL CHEVALIER (Sylvine), *op.cit.*, p.14.

38 *Ibid.*, p.23.

39 PLANCHE (Edith), *Le rapport de l'homme à son environnement et la notion de sujet*, Association Science et Art, 2011

40 ARSENE (Gicu-Gabriel), *op.cit.*, p.6.

41 Genesis, 1:27-28

42 Dans les grands défenseurs de cette thèse, on peut notamment citer Jacques Ellul.

43 PICKEL CHEVALIER (Sylvine), *op.cit.*, p.31

conquête de la nature, instaurant deux principes fondamentaux, le dualisme homme-nature ainsi que l'exploitation et la domination de l'homme sur la nature.

D'ailleurs en France, entre le IX<sup>ème</sup> et le XIII<sup>ème</sup> siècle, 30 000 à 40 000 hectares de forêt ont été défrichés chaque année, les forêts ne représentant plus que 25% du territoire, contre près de 30% aujourd'hui<sup>44</sup>. En effet, pour la société médiévale « *la terre est vécue de façon pragmatique comme le milieu fertile, contraignant ou dangereux, dont jaillissent les ressources nourricières, pour la Noblesse comme pour les paysans* »<sup>45</sup>. Pourtant, la fonction restauratrice de la nature est déjà présente à cette époque, les premiers jardins thérapeutiques naissant avec les hospices médiévaux.<sup>46</sup> On observe ainsi une rupture nette au cours de cette période, le sentiment d'appartenance de l'homme à la nature disparaissant, laissant place à un fossé difficile à combler.

### B. De la rationalisation de la nature à l'industrialisation

La révolution scientifique du XVII<sup>ème</sup> siècle est accompagnée de découvertes capitales, notamment la conception héliocentrique de Nicolas Copernic (1543-1573), décrétant que la terre tourne autour du soleil. L'avancée de la recherche en astrologie modifie complètement notre vision du monde, la Terre n'étant plus le centre de l'univers. De plus, cela prouve que toute vérité établie par la science est discutable. On assiste par la suite à l'avènement du concept de la raison, notamment grâce à Bacon et Descartes, qui va supplanter tous les autres. Selon Francis Bacon (1561-1626), « *les hommes doivent renoncer à se dominer les uns les autres et reporter leur ambition de conquête sur la nature, ce qui est une entreprise « pure, noble et auguste »* »<sup>47</sup>. L'homme peut alors exercer physiquement son contrôle en s'appuyant sur les outils de la raison<sup>48</sup>. Par la suite, la théorie des « lois de la nature » de René Descartes (1596-1650) va alors renforcer les effets du Grand partage chrétien et engendrer une profonde dévalorisation de la nature, notamment des animaux, réduits à l'état de substances vivantes à l'égal des plantes. Il va plus loin en invitant l'homme à devenir maître et possesseur de la nature. C'est ainsi que le rationalisme de Descartes va

---

44 PICKEL CHEVALIER (Sylvine), *op.cit.*, p.32.

45 *Ibid.*, p.38.

46 MOSER (Gabriel), *op.cit.*, p.196.

47 LARRERE (Catherine), (Raphaël), *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique*, Editions La Découverte, 2015, p. 324.

48 ARSENE (Gicu-Gabriel), *op.cit.*, p.13.

réellement inscrire cette culture de domination et d'exploitation de la nature, devenant simple réservoir de ressources et va pousser plus loin encore la domestication d'une nature considérée comme farouche et menaçante, pour servir et glorifier le génie humain.

Un des témoignages du triomphe de la civilisation moderne est notamment la domestication des jardins, devenant « à la Française ».<sup>49</sup> On peut observer à cet instant que de nouvelles caractéristiques sont accordées à la nature, une dimension esthétique, un esthétisme maîtrisé, qui prend un rôle déterminant dans le rapport de l'homme à celle-ci. Cela permet la valorisation de la nature qui, par son extériorisation à l'homme, peut accéder à un statut d'entité à part entière<sup>50</sup>.

Isaac Newton (1642-1625) découvre les lois de la mécanique rationnelle qu'il expose dans sa célèbre *Philosophiae Naturalis Principia Mathematica* (Mathematical Principles of Natural Philosophy, 1672). L'univers, le corps humain, et celui de l'animal - dépourvu de raison - étant considérés comme des mécanismes distincts, la recherche se dirige alors exclusivement vers la découverte des lois de fonctionnement de ces derniers. Ainsi, la quantification et l'expérimentation de Bacon et Galilée, la pensée méthodique de Descartes, et le mécanisme de Newton, vont être déterminants dans la construction de la modernité<sup>51</sup>, le monde et la nature devenant de simples objets d'études.

Cependant des auteurs vont développer des idées à contre-courants des représentations de l'époque. Notamment Baruch Spinoza (1632-1677) pour qui Dieu est contenu dans toute chose et il contient toute chose. Pour lui, nous sommes complètement ignorant du système dans lequel nous évoluons, tel un ver minuscule n'aurait pas conscience de la complexité de l'organisme du corps humain dans lequel il se trouve. Blaise Pascal (1623-1662) va lui aussi mettre en avant cette idée de système et d'interrelation entre les parties : « *Toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiates et immédiates, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties.*<sup>52</sup> » Par la suite, les scientifiques vont délaisser « la quête d'universalité qui hantait les cartésiens, pour se consacrer à la compréhension de

---

49 PICKEL CHEVALIER (Sylvine), *op.cit.*, p.58-61.

50 *Ibid.*, p.44-45.

51 ARSENE (Gicu-Gabriel), *op.cit.*, p.4.

52 Cité par MORIN (Edgar), *Mes philosophes*, Editions Fayard/Pluriel, 2013, p. 60

*la complexité et de la pluralité de la matière et du vivant* », ce qui va les conduire à mettre en lumière des similarités entre les espèces animales et l'humanité. Des classifications vont alors être établies, notamment celle de Buffon (1707-1788), et vont démontrer que l'homme est supérieur de part son âme douée de raison, mais comparable aux animaux de par sa physionomie. C'est ainsi que l'homme est exclu du règne animal suite à des fondements religieux, et non scientifiques. C'est ensuite Linné, en 1735, qui va dépasser la vision anthropocentrée du monde et répandre le germe de l'écologie en publiant *Les systèmes de la nature*, classement des espèces animales et végétales comme entités propres et indépendantes des sociétés humaines.<sup>53</sup> C'est un des premiers à classer l'humain parmi les primates, lui donnant le nom d'Homo sapiens, dans la dixième édition de 1758.

C'est à partir de ces révolutions scientifiques que va se développer la philosophie des Lumières. Celles-ci vont permettre de démentir la théorie de Descartes, notamment concernant les animaux. En effet, pour Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), ce qui différencie l'homme de l'animal c'est la liberté, plus spécifiquement sa capacité à s'affranchir de ses instincts, et non le fait qu'ils soient dotés de raison ou d'amour. Il les qualifie d'ailleurs de « frères inférieurs ». Ces nouvelles théories vont totalement perturber le clergé qui se voit dans l'obligation de se positionner face à cette problématique<sup>54</sup>. Rousseau prend soin de ne jamais mentionner un rapport de domination entre l'homme et la nature. Dans une de ses œuvres, il reproche aux hommes leur façon de « forcer » la Terre afin qu'elle réponde à leurs besoins<sup>55</sup>. D'ailleurs, dans la maxime du jardin de Julie, « *la nature a tout fait, mais sous ma direction* », la relation homme-nature présentée est celle du pilotage ou d'une collaboration, pas d'une domination. Dès lors, l'idée, « *Tel se croit le maître des autres, qui ne laisse pas d'être plus esclave qu'eux* »<sup>56</sup>, avancée au début du *Contrat social*, selon laquelle un homme qui en opprime un autre ne peut être libre, est pour lui transposable aux rapports à la nature. Ce qui le conduit à se demander comment nous pourrions être libres dans une nature dominée.<sup>57</sup> C'est ainsi qu'il remet en question le positionnement de l'homme face à son environnement, et sa place dans la nature.

---

53 PICKEL CHEVALIER (Sylvine), *op.cit.*, p.73-74.

54 *Ibid.*, p.75-76.

55 ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Emile, Livre I*, in *Œuvres complètes*, vol. IV, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1969, p.245

56 ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Du contrat social, livre I, Chap.1*, in *Œuvres complètes*, vol. III, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1969, p.351

57 LARRERE (Catherine), (Raphaël), *op.cit.*, p. 324.

Dans le contexte économique du XVIIe, le développement des manufactures va être déterminant dans l'avènement de la première révolution industrielle en France – entraînant l'instauration du capitalisme français. Cette révolution va avoir de véritables répercussions sur l'agriculture, sur l'explosion démographique et sur les valeurs accordées à la Terre et à l'environnement. Elle va entraîner cette idée de « *nature-machine, de nature-dépôt-ressources* », idée qui va persisté dans les représentations des modernes et qui, aujourd'hui, persiste encore<sup>58</sup>.

### C. Du désenchantement religieux à la prise de responsabilité

Au XIXème siècle, une séparation distincte entre les sciences humaines et naturelles se fait sentir. Pour le sociologue Bruno Latour, c'est la consécration de ce qu'il appelle « le partage moderne » entre nature et culture, ce qui induit une distinction non seulement de réalité, mais aussi de méthode applicable à l'humain et au non-humain.<sup>59</sup>

En parallèle survient la théorie évolutionniste, la création de l'univers n'étant plus quelque chose de fini, mais en constante évolution, notamment grâce à Lamarck et Wallace, mais surtout à Darwin en 1859. Suite à sa théorie, l'homme prend conscience qu'il n'est plus radicalement séparé des animaux, n'étant finalement qu'une espèce parmi d'autres. D'abord confinée au milieu scientifique, sa théorie va se répandre au grand public, déclenchant une révolution que l'on pourrait qualifier de culturelle. Après s'être longtemps enraciné dans le christianisme, une véritable coupure avec la foi survient, « *voici l'homme nu et solitaire, dépouillé de son statut millénaire, animal parmi d'autres, perdu dans l'immensité du cosmos sans le recours de la foi en un monde transcendant.* »<sup>60</sup> Pour Jacques Monod, « *l'homme sait enfin qu'il est seul dans l'immensité de l'Univers d'où il a émergé par hasard. Non plus que son destin, son devoir n'est écrit nulle part. A lui de choisir entre le Royaume et les ténèbres.* »<sup>61</sup> De cette manière le matériel va remplacer le spirituel, alors contesté, en assurant la sécurité par l'abondance, « *l'augmentation du niveau de vie devient le but de la vie, et le progrès économique la grande idole des temps modernes.* »<sup>62</sup>

---

58 ARSENE (Gicu-Gabriel), *op.cit.*, p.4-5.

59 NAESS (Arne), ROTHENBERG (David), *op.cit.*, p.315.

60 PELT (Jean-Marie), *op.cit.*, p. 25-26

61 MONOD (Jacques), *Le hasard et la Nécessité : Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*, Edition Le Seuil, 1970.

62 PELT (Jean-Marie), *op.cit.*, p. 30.

A cette époque, Ernst Haeckel (1834-1919) va développer une compréhension du monde sans précédent, en l'étudiant comme un « *ensemble cohérent, constitué de toutes les espèces en interaction sans hiérarchisation* ». Il va de plus inventer le terme « écologie » en 1866, qu'il définira dans son ouvrage *Morphologie générale des organismes*<sup>63</sup> comme « *la science des relations des organismes avec le monde environnant, c'est-à-dire, dans un sens large, la science des conditions d'existence.* »<sup>64</sup> Bien que certains considèrent qu'Henry David Thoreau (1817-1862) en soi l'auteur, l'ayant employé en 1852, les principes fondamentaux de la pensée écologique se dessine depuis l'Antiquité. Cependant, ces avancées ne suffisent pas encore à combler le fossé créé par le Grand Partage chrétien, en échouant à effacer réellement le dualisme entre nature et humanité<sup>65</sup>. En effet, les économistes néo-classiques vont poursuivre dans ce sens, en décrétant en 1880, sous l'influence de Philip Wicksteed, Knut Wickell et John Bates Clark, que le facteur production des ressources naturelles est réductible aux deux autres facteurs (capital et travail), éliminant par là-même le dernier lien avec la nature.<sup>66</sup>

De plus, le tourisme, qui commence à peine à se développer et dont le terme n'apparaîtra en France qu'en 1841, est lié dès son origine à l'environnement et introduit un tout nouveau rapport avec la nature, sous la forme d'une invitation à la contemplation du spectacle qu'elle offre désormais à voir.<sup>67</sup> On notera la différence de représentation, qui en France serait plutôt de sécuriser et rendre accessible la nature sauvage pour ainsi pouvoir mieux la contempler, par rapport aux États-Unis, dont les habitants manifestent leur besoin de sauvegarder cette nature sauvage telle quelle, notamment à travers la création avancée de parcs nationaux<sup>68</sup>.

---

<sup>63</sup> L'ouvrage original s'intitule « *Generelle Morphologie der Organismen. Allgemeine Grundzüge der organischen Formen-Wissenschaft, mechanisch begründet durch die von Charles Darwin reformirte Descendenz-Theorie* » Traduit en français « *Morphologie générale des organismes. Principes généraux de la science des formes organiques, établie de manière mécanique sur la théorie de la descendance réformée par Charles Darwin* ».

<sup>64</sup> SCHMITT (Stéphane), « *GENERELLE MORPHOLOGIE DER ORGANISMEN (E. Haeckel)* », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 16 août 2018. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/generelle-morphologie-der-organismen/>

<sup>65</sup> PICKEL CHEVALIER (Sylvine), *op.cit.*, p.90-91.

<sup>66</sup> LATOUCHE (Serge), *Décoloniser l'imaginaire, la pensée créative contre l'économie absurde*, L'Après-développement, Edition Parangon, 2005, p.45

<sup>67</sup> PICKEL CHEVALIER (Sylvine), *op.cit.*, p.79-87.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p.99.

La fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et les trois premières décennies du XX<sup>ème</sup> siècle se caractérisent en physique par la naissance de la théorie de la relativité et de la théorie de quanta, avec la contribution substantielle d'Albert Einstein. L'univers n'est plus une horloge, il est un vaste réseau d'interactions, tout est alors lié à tout. Au XX<sup>ème</sup> siècle, on assiste à l'avènement de nouveaux concepts, tel que « la biosphère », créé en 1875 par le géologue Eduard Suess, et développé en 1926 par le minéralogiste et chimiste russe Vladimir Vernadsky, ou encore « l'écosystème », par le botaniste anglais Sir Arthur Tansley en 1935, l'écologie devenant alors la science des écosystèmes. Ainsi, la redéfinition de la flore, de la faune et des milieux au sein de systèmes vivants globaux, permet la réintégration progressive de l'homme dans son environnement.<sup>69</sup> Les découvertes en biologie moléculaire ouvrent la voie des manipulations génétiques et des biotechnologies, l'homme, devenant alors un petit chimiste, se hisse au stade de Dieu, jouant avec la création. A cette période, Aldo Leopold va participer à l'évolution des représentations, en concevant une nature globale, un cosmos, dont fait partie l'humanité dotée d'une responsabilité vis-à-vis du reste du vivant.<sup>70</sup> Il va développer une vision interventionniste dans le positionnement de l'homme face à la nature. Mais cette vision sera vite concurrencée par une autre, plus conversationniste, rejetant les activités humaines. Comme nous pouvons notamment le constater en 1933, avec la Convention de Londres, qui établit les définitions de parc national et de réserve intégrale, reposant sur un paradigme de la nature excluant l'homme et ses activités. On en revient une fois de plus au clivage opposant l'homme à la nature.

Durant ce siècle, avec l'arrivée de nouvelles technologies, on conserve cette position de maîtrise, la transformation de la nature en un jardin d'agrément se poursuivant à plus grande échelle.<sup>71</sup> Dans les années 1960, face aux effets négatifs de l'industrie, les pollutions, un mouvement de philosophes, de scientifiques, et d'écologistes arrivent à la conclusion que notre société doit changer ou périr. Cette prise de conscience va conduire à des initiatives politiques mondiales, notamment la conférence de Rio, celle de Johannesburg, et les nombreux accords et conventions internationales<sup>72</sup>. Au même moment, la philosophie hédoniste va de plus prendre tout son sens dans les années 60-70, en réponse aux souffrances de la guerre, et assimiler la nature à de vastes espaces dévolus à la détente et aux jeux.<sup>73</sup> A

---

69 PICKEL CHEVALIER (Sylvine), *op.cit.*, p.107-108.

70 *Ibid.*, p.110-111.

71 *Ibid.*, p.116.

72 ARSENE (Gicu-Gabriel), *op.cit.*, p.15.

73 PICKEL CHEVALIER (Sylvine), *op.cit.*, p.123.



l'aube des années 70, début de la crise de l'environnementale, ces phénomènes vont ainsi conduire à une nouvelle redéfinition de la nature, qui, représentée pendant des siècles comme menaçante, douée d'une grande capacité de résilience, puis fascinante, va désormais être vue comme fragile face aux activités humaines<sup>74</sup>, l'homme va passer du statut de maître-posseur à maître-protecteur. C'est aussi le moment de la valorisation de la nature pour ses vertus thérapeutiques, notamment grâce à Georges Hébert (1875-1957) et sa méthode naturelle<sup>75</sup>, Ulrich (1984) et Kaplan (1989) qui mettent l'accent sur les effets restaurateurs de la nature<sup>76</sup> ou encore avec la réapparition des jardins thérapeutiques dans les années 70<sup>77</sup>. Malgré ce besoin de nature déjà présent, cela ne modifiera tout de même pas le fait que les conditions de confrontations à celle-ci soient toujours choisies et bien organisées.

N'ayant ici survolé que quelques facteurs qui ont influencé la conception de la nature, il est important de prendre en compte que la conquête de la terre par les premiers hommes, la construction des grands empires antiques, le partage politique du monde à la Renaissance et les colonisations sont tout autant des points clés dans la compréhension de la construction de ce concept<sup>78</sup>.

Pourtant, grâce aux avancés de la science, l'homme est aujourd'hui conscient qu'il fait partie d'un système vivant avec lequel il entretient des interrelations. Nous allons tenter de comprendre les causes de l'éternisation de ce dualisme, contraire aux discours récents scientifiques et philosophiques, malgré la volonté apparente de modifier notre paradigme sociétal avec l'avènement du développement durable comme nouvel objectif mondial.

## Section 2 - Le développement durable, prolongement institutionnel de la conception occidentale de la nature

Au XXIème siècle, arrivés à un niveau critique de l'ère industrielle et d'une crise écologique, nos représentations et notre positionnement face à notre environnement évoluent. Ils ont complètement été conditionnés par l'avènement de la société technico-industrielle,

---

74 PICKEL CHEVALIER (Sylvine), *op.cit.*, p.137.

75 *Ibid.*, p.118.

76 Leurs études ne montre pas que la nature en elle-même détient des vertus restauratrices, mais insistent plutôt sur l'importance de ce que représente la nature pour ceux qui la contemplant.

77 MOSER (Gabriel), *Psychologie environnementale, op.cit.*, p.196.

78 CHANSIGAUD (Valérie), *L'homme et la nature. Une histoire mouvementée*, Editions Delachaux, 2013, p.280

qui a séparé l'homme de la nature par le développement de la technique, lui permettant de s'affranchir des contraintes naturelles. Par la puissance de leurs moyens, les sciences et les techniques ont permis de renverser l'ordre du monde, « *en impactant la Terre dans sa nature même* ». <sup>79</sup> L'industrialisation a participé à la transformation du statut menaçant de la nature, à celui de menacée par l'homme. <sup>80</sup> De plus, l'homme n'a pas seulement un droit d'utilisation des ressources illimités, mais détient aussi une véritable emprise sur son futur, le voici dans une position hégémonique inédite. « *Maître du monde, maître de ces ressources* », il doit aujourd'hui assumer une responsabilité pour son bien-être, pour les générations futures, et pour la nature <sup>81</sup>. Afin d'assumer la responsabilité, et en réponse à la crise écologique à laquelle nous faisons face le monde se met à tourner autour d'un nouveau concept : le développement durable. Cependant, certains freins, certaines barrières se sont pérennisés, bloquant avec eux nos valeurs et notre système, empêchant un réel renversement de paradigme.

Afin de comprendre pourquoi le développement durable ne nous permet pas de repenser en profondeur le fonctionnement de notre société, il est nécessaire de s'intéresser de plus près aux racines sur lesquels a été élaboré ce concept, notamment à travers la notion de développement et son assimilation à la croissance économique (1) et sa tendance universalisante et pérennisante du système capitaliste occidental (2). Cela nous conduira à souligner l'importance de la construction de l'imaginaire dans le maintien des représentations sur lesquelles le système actuel a été construits (3).

#### A. Le développement et la croissance économique

Lors de sa sortie dans le rapport Brundtland, il n'a jamais été question de remettre en cause le socle philosophique sur lequel repose aujourd'hui le terme de développement, lui a simplement été accolé l'adjectif de durabilité. Il serait donc intéressant de s'attarder sur ce terme qui perdure, malgré ses limites aujourd'hui plus que reconnues : le développement. En effet, étant toujours calculé sur la base de l'incontournable PIB, son augmentation étant devenu une nécessité en soi, il peut parfois être tenu pour synonyme de croissance économique. Serge Latouche met l'accent sur ce point en liant directement le concept de

---

<sup>79</sup> PLANCHE (Edith), *op.cit.*

<sup>80</sup> PICKEL CHEVALIER (Sylvine), *op.cit.*, p.22.

<sup>81</sup> ARSENE (Gicu-Gabriel), *op.cit.*, p.5.

développement avec le décollage de l'économie occidentale mis en place pendant la révolution industrielle en Angleterre (1750-1800), et précise que son contenu, accolé ou non à un adjectif, est la croissance économique, l'accumulation du capital.<sup>82</sup>

On ne parle d'ailleurs plus de croissance économique, mais bien de croissance, sans épithète ni complément. Celle-ci, instauré il y a à peine deux siècles, devient, plus qu'un instrument de mesure, un objectif en soi, la mesure ultime du fonctionnement de notre société. C'est d'ailleurs l'organisation de notre société autour du paradigme de la croissance infinie, qui serait l'une des raisons principales de la crise économique actuelle que nous traversons, conséquence du refus d'accepter la stagnation, la fragilité et les limites temporelles de la croissance.<sup>83</sup> De plus, il est clair que celle-ci ne se poursuit « *qu'au prix d'une décroissance écologique, tout comme une tumeur cancéreuse ne s'alimente qu'au détriment de l'organisme qu'elle épuise : dans les deux cas,* »<sup>84</sup> Nicolas Buclet souligne cette confusion entre le terme de croissance et celui de développement : « *On confond la fin et les moyens. On ne parvient plus à fixer les véritables orientations pour la société.* »<sup>85</sup>.

Nous pouvons d'ailleurs constater que cet amalgame entraîne et pérennise le monopole de la question économique et du quantitatif dans le domaine du développement. Jean-Marie Pelt souligne effectivement le problème « *d'une conception exclusivement quantitative et matérielle du progrès* » qui « *imprègne inconsciemment nos modes de pensée et nos comportements.* » et explique « *le malaise économique et le désarroi moral actuels* »<sup>86</sup>. D'ailleurs les tentatives de correction des indicateurs de développement souhaitant intégrer plus de qualitatif sont majoritairement des échecs. On peut citer l'exemple de l'Indicateur de Développement Humain (IDH), mis au point en 1990 par les économistes Mahbub ul Haq et Amartya Sen au sein du Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD). Ceux-ci, souhaitant ajouter aux critères de l'indicateur l'espérance de vie et le taux d'alphabétisation et de scolarisation, n'ont pas permis de remettre en question le classement initial<sup>87</sup>, les pays de l'OCDE restant en tête<sup>88</sup>.

82 LATOUCHE Serge, *Décoloniser l'imaginaire*, *op.cit.*, p.28.

83 CHAMEL (Jean), « Et si la croissance ne revenait pas, un cours essai sur le sens de la crise », [https://reporterre.net/IMG/pdf/Et\\_si\\_la\\_croissance\\_ne\\_revenait\\_pas\\_-\\_Version\\_4-3.pdf](https://reporterre.net/IMG/pdf/Et_si_la_croissance_ne_revenait_pas_-_Version_4-3.pdf)

84 PELT (Jean-Marie), *op.cit.*, p. 48.

85 MATAGNE (Patrick), BUCLET (Nicolas), *Le développement durable en questions*, Paris, Espace Mendès France, L'Harmattan, 2007, p. 86

86 PELT (Jean-Marie), *op.cit.*, p.31

87 CHAMEL (Jean), *op.cit.*

88 Voir PNUD, *Human Development Report 2009*, (Nations Unies, New-York, 2008).

Serge Latouche va d'ailleurs plus loin en caractérisant les valeurs sur lesquelles reposent le développement, comme le progrès, l'universalisme, la maîtrise de la nature, la rationalité quantifiante, non comme des valeurs profondes, mais bien comme étant exclusivement liées à l'histoire de l'Occident. Il définit le « *développement réellement existant* », qui domine la planète depuis trois siècles, comme une « *entreprise agressive envers la nature comme envers les peuples, elle est bien comme la colonisation qui la précède et la mondialisation qui la poursuit, une œuvre à la fois économique et militaire, de domination et de conquête (...) qui engendre la plupart des problèmes sociaux et environnementaux actuels : exclusion, pauvreté, pollutions diverses, etc.* »<sup>89</sup> De plus, pour Edgar Morin, il est temps d'en finir avec ce concept qui entraîne implicitement la notion de sous-développement<sup>90</sup>, synonyme d'une inadaptabilité face aux schémas théoriques de l'économie classique. Ce concept a été forgé et propagé par les économistes et n'a donc d'intérêt qu'au sein des sciences économiques, sans grande valeur pour les sciences humaines, même s'il ne peut être analysé que grâce à celles-ci.<sup>91</sup>

### B. L'universalisme du concept et la pérennisation du système

Il est de plus important de mentionner la tendance universaliste de ce grand paradigme cherchant à s'instaurer dans les moindres recoins de la planète. En effet, le développement durable, voulant instaurer un modèle universel, doit prendre conscience qu'il est construit sur une conception occidentale du monde basé sur l'extériorité de l'homme face à la nature, l'individualisme, le rationalisme et le matérialisme.<sup>92</sup> En résonance à Lévi-Strauss pour qui le développement c'est l'« *universalisation de la civilisation occidentale*<sup>93</sup> », le verdict de Serge Latouche reste sans appel : « *Qu'on le veuille ou non le développement ne peut être différent de ce qu'il a été. Le développement a été l'occidentalisation du monde.* » D'ailleurs dans beaucoup de civilisations, avant le contact avec l'Occident, ce concept était totalement absent et n'avait aucun équivalent dans les langues locales.<sup>94</sup>

<sup>89</sup> LATOUCHE Serge, *Décoloniser l'imaginaire*, *op.cit.*, p.28-29.

<sup>90</sup> MATAGNE (Patrick), (Préface) MORIN (Edgar), *Les enjeux du développement durable*, Espace Mendès France, L'Harmattan, 2005, p.218.

<sup>91</sup> LACOSTE (Yves), *Le concept de sous-développement et la Géographie*, *Annales de Géographie*, t. 76, n°418, 1967. pp. 644-646. <https://doi.org/10.3406/geo.1967.15064>

<sup>92</sup> PICKEL CHEVALIER (Sylvine), *op.cit.*, p.203

<sup>93</sup> LEVI-STRAUSS (Claude), *Race et histoire*, Paris, Gonthier, 1972 [1952], p.52

<sup>94</sup> LATOUCHE (Serge), *Décoloniser l'imaginaire*, *op.cit.*, p.28-30.

Le développement durable poursuivrait ainsi cette logique d'uniformisation du monde, mais cette fois-ci de manière un peu plus écologique. Patrick Matagne montre d'ailleurs les limites des politiques de développement durable qui « *centrées sur la dimension écologiques, n'ont pas fait de l'équité socio-spatiale leur priorité et ont parfois contribué à aggraver fortement celles-ci.* »<sup>95</sup>. On peut notamment citer l'exemple des populations déplacées pour le bon plaisir des amoureux de la nature sauvage qui souhaitent « protéger » les grands parcs nationaux. C'est ainsi qu'Eric Berr le définit comme « *un concept toxique conduisant à une perte d'identité, à une homogénéisation culturelle et un alignement sur les valeurs occidentales.* »<sup>96</sup>. Serge Latouche va jusqu'à désigner ce terme de « *monstruosité verbale par son antinomie mystificatrice* », mais qui de par son succès universel, manifeste la domination de l'idéologie développementaliste.<sup>97</sup>

Pour d'approfondir notre analyse, nous pourrions nous demander si la stratégie déployée à travers la propagation du concept du développement durable ne serait pas une simple mise au vert du concept de développement, dans le but de redonner sa légitimité au système capitaliste en pleine désillusion idéologique. En effet Serge Latouche parle alors de « *l'ère des développements à particules* » et de « *bricolage conceptuel* » qui ne remettent pas en question l'accumulation capitaliste, et qui tout au mieux ajoutent un volet social ou écologique à la dure réalité de la croissance économique. Pour lui, la signification historique et pratique du développement, liée au programme de la modernité, est fondamentalement contraire à la durabilité<sup>98</sup>, et la remise en question du concept de développement est la condition des changements politiques, sociaux et culturels nécessaires.<sup>99</sup> Il discrédite ainsi cette chimère qu'est le développement durable, instaurée par l'Occident, visant au développement avant tout économique de nos sociétés. En effet, c'est même grâce et à travers notre système économique capitaliste, qui a imposé la vision faible du développement soutenable comme nouvel objectif mondial, que ce paradigme se déploie aujourd'hui<sup>100</sup>. Ce modèle économique, ayant comme finalité une société d'abondance, dévoile aujourd'hui ses

---

95 MATAGNE (Patrick), Le développement durable en questions, *op.cit.*, p.13.

96 BERR (Eric), (in) MATAGNE (Patrick), Le développement durable en questions, *op.cit.*, p.115

97 LATOUCHE (Serge), Décoloniser l'imaginaire, *op.cit.*, p.28-30

98 *Ibid.*, p.88

99 *Ibid.*, p.26

100 BERR (Eric), (in) MATAGNE (Patrick), Le développement durable en questions, *op.cit.*, p.115

faillies et s'avère être un échec, malgré le refus pour les promoteurs et ceux qui perpétuent cette tendance d'accepter leur défaite.

Jean-Marie Harribey ajoute que le concept de développement durable « *n'est pas acceptable tant qu'il reste à l'intérieur du cadre social capitaliste qui n'a que faire des équilibres planétaires et tant qu'il reste à l'intérieur du cadre de pensée libérale qui ne conçoit la croissance économique que perpétuelle* »<sup>101</sup>. Les thèses de Murray Bookchin contestent de plus cette stratégie de mise au vert du capitalisme, condamnée d'avance par la nature même du système, qui est de croître indéfiniment.<sup>102</sup> Serge Latouche qualifie le développement durable d'« *imposture comme tentative pour conjurer le spectre de la décroissance* », de « *tentative incantatoire de sauvetage de la croissance* », d'« *oxymore* » et de « *pléonasm*e ».<sup>103</sup> Matthieu Baudin confirme l'idée que ce concept n'apporte pas de véritable changement : « *Le développement durable ne conteste pas le système, il le tempère.* », il va même jusqu'à la qualifier d'oxymore<sup>104</sup>.

### C. L'imaginaire et le rapport à l'environnement

Concernant l'annexion de l'adjectif de durabilité, il est important de rappeler que le développement occidental ne fut possible que grâce à la domination de l'homme sur la nature. Le développement durable signifierait donc, sans remettre en question les grandes croyances sur lesquelles s'est construit notre développement, de poursuivre cette domination sur la nature, cette fois-ci sans l'épuiser ni la détruire. Nous pouvons nous demander s'il est possible de s'inscrire dans cette démarche en conservant notre modèle de croissance économique actuel, basé sur l'exploitation des ressources de la nature et l'accumulation de déchets. Il est probable que la solution n'est pas la modification ou la mise au vert des catégories de pratiques économiques et sociales actuelles, mais au contraire leur remise en cause et leur réforme en profondeur, pour pouvoir repenser le fonctionnement de la société.

---

101 HARRIBEY (Jean-Marie), « Quel développement pour une société solidaire et économe ? Élément pour un débat », *Lignes d'ATTAC*, (n°35), Avril 2004.

102 GERBER (Vincent), ROMERO (Floréal), *Murray Bookchin : Pour une écologie sociale et radicale*, Neuvy-en-Champagne, Editions Le Passager Clandestin, Collection Précurseurs de la décroissance, 2014, p.11

103 « *On appelle oxymore (ou antinomie) une figure de rhétorique consistant à juxtaposer deux mots contradictoires, comme « l'obscur clarté » (... qui tombe des étoiles* », Corneille, *Le Cid*, acte IV, scène 3) *Ce procédé poétique servant à exprimer l'inexprimable est de plus en plus utilisé par les technocrates pour persuader de l'impossible : ils parlent ainsi de « guerre propre* », de « *mondialisation à visage humain* », d'« *économie solidaire* », etc. LATOUCHE (Serge), *Le pari de la décroissance*, Librairie Arthème Fayard/Pluriel, (2010), p. 113-114

104 BAUDIN (Mathieu), *Le développement durable, nouvelles idéologie du XXIème siècle ?*, *Prospectives*, Paris, L'Harmattan, 2009, p.89

C'est ainsi que Serge Latouche promeut la « décolonisation de l'imaginaire » : « Si, en effet, la croissance est une croyance et le développement, une signification imaginaire sociale, comme le progrès et l'ensemble des catégories fondatrices de l'économies, pour en sortir, les abolir et les dépasser, il faut changer d'imaginaire. »<sup>105</sup> Pour ses écrits, il s'est fortement inspiré de Castoriadis, qui vantait déjà les mérites d'une déconstruction de l'imaginaire : « Mais pour qu'il y ait une telle révolution il faut que des changements profonds aient lieu dans l'organisation psychosociale de l'homme occidentale, dans son attitude à l'égard de la vie, bref dans son imaginaire. (...) Il faut que l'imaginaire capitaliste d'une pseudo-maîtrise pseudo-rationnelle, d'une expansion illimitée, soit abandonné.<sup>106</sup> ». Il proposait par la suite, de reconstruire celui-ci, en promouvant « une création qui mettrait au centre de la vie humaine d'autres significations que l'expansion de la production et de la consommation, qui poserait des objectifs de vie différents pouvant être reconnus par les êtres humains comme valant la peine (...) Nous devrions vouloir une société dans laquelle les valeurs économiques ont cessées d'être centrales (ou uniques), où l'économie est remise à sa place comme simple moyen de la vie humaine et non comme fin ultime, dans laquelle donc on renonce à cette course folle vers une consommation toujours accrue. Cela n'est pas seulement nécessaire pour éviter la destruction définitive de l'environnement terrestre, mais aussi et surtout pour sortir de la misère psychique et morale des humains contemporains.»<sup>107</sup>

On observe alors que cette conception, qui perdure encore aujourd'hui, tend à s'ancrer d'avantage avec l'industrialisation et l'avènement du système capitaliste. Le développement durable, malgré ses promesses et ses engagements, reste un concept universalisant, diffusant un modèle de développement occidentale qui ne permet pas de remettre en question cette conception utilitariste de la nature, la position hégémonique de l'homme face à son environnement, et la valeur qu'il lui attribue. Plutôt que de prendre une position de sauveur – posture utilisée maintes fois dans l'histoire de l'Occident - qui propage la bonne voie et les bonnes pratiques par ce nouveau modèle hybride de développement, il est aujourd'hui possible de prendre conscience des limites de celui-ci. Nous pouvons ainsi déduire que le développement durable ne représente pas une situation d'équilibre, mais conduit plutôt à la

---

105 LATOUCHE (Serge), *Décoloniser l'imaginaire*, *op.cit.*, p.7

106 CASTORIADIS (Cornelius), *Une société à la dérive*, Paris, 2005, p.244

107 CASTORIADIS (Cornelius), *La Montée de l'insignifiance. Les carrefours du labyrinthe IV*, Paris, 1996, p.96

transition, aux innovations et aux renoncements qu'elle suppose, ainsi qu'à la recherche de nouvelles options de choix et d'éthique<sup>108</sup>.

Une croissance mal maîtrisée et une conception du développement strictement quantitative, comme vu précédemment, vont progressivement susciter une prise de conscience et une nouvelle sensibilité collective, entraînant des interrogations sur la qualité des rapports de l'homme à la nature.<sup>109</sup> Paradoxalement l'essor du développement durable a permis de sortir des cercles marginaux auxquels était cantonnée la pensée écologique, en facilitant indirectement la diffusion de celle-ci auprès du grand public.

Chapitre 2 / L'élaboration d'une conception moniste pour repenser le rapport de l'homme à la nature

L'anthropologue Arturo Escobar illustre parfaitement les limites de ce dualisme : « *la partition nature/culture qui fonde l'ontologie moderne occidentale et qui s'est imposée partout n'est pas la seule façon d'être au monde, encore moins la forme ultime de la civilisation. Un tel dualisme, qui sépare corps et esprit, émotion et raison, sauvage et civilisé, acteur et chercheur, humains et autres qu'humains, nous empêche de nous vivre comme partie du monde et nous conduit à le détruire. Dès lors, le projet émancipateur ne saurait se limiter à " changer le monde ". Il s'agit aujourd'hui de changer de monde*<sup>110</sup>. » Face à la crise écologique et sociétale, et ce besoin de changer de monde, plusieurs facteurs se sont conjugués pour favoriser non seulement la remise en cause de certains dogmes confortables, mais aussi l'évolution de nos représentations. Parmi ces facteurs, on trouve notamment le sentiment d'anxiété face aux problèmes sociétaux actuels, le sentiment de culpabilité grandissants face à l'aggravation des dégâts environnementaux, des croyances qui s'effondrent suite à des découvertes scientifiques, ou encore un manque de connexion avec les traditions de sagesse<sup>111</sup>. Les hommes victimes de ces maux vont devoir remettre en question le socle de la conception occidentale de la société basé une représentation de la nature comme étant un objet autonome et indépendant<sup>112</sup>. Marie Romanens et Patrick Guérin insistent sur cette nécessité de « *Réfléchir à la reliance qui existe entre les vivants, humains et non-humains, et entre les*

---

108 ARSENE (Gicu-Gabriel), *op.cit.*, p.22-23.

109 PELT (Jean-Marie), *op.cit.*, p. 49

110 ESCOBAR (Arturo), *Sentir-penser avec la Terre*, Editions Le Seuil, Collection Anthropocène, 2018, p.240.

111 ROMANENS (Marie), GUERIN (Patrick), *op.cit.*, 2010, préface.

112 PICKEL CHEVALIER (Sylvine), *op.cit.*, p.208.



*vivants et l'inanimé* » plutôt que de chercher à agir sur « *les symptômes du dysfonctionnement homme-nature*<sup>113</sup> » qui serait comme offrir un traitement à un cancéreux, sans lui préconiser d'arrêter de fumer.

Dans le processus de construction de cette conception moniste, la pensée écologique a jouée un rôle décisif dans le changement de notre rapport à la nature (1). Suite à une volonté de rétablir le dialogue et un lien d'appartenance avec la nature, de nouvelles thèses tentant d'appréhender la question du positionnement de l'humanité dans son environnement vont voir le jour (2).

### Section 1 – L'ébranlement des représentations initiées par la pensée écologique

La pensée écologique a jouée un rôle décisif dans le changement de notre rapport à la nature, notamment à travers une critique de l'industrie, de l'économie, de la science, de la technique, de la hiérarchie, jusqu'à celle de l'environnementalisme – qui sous-tend une nouvelle forme d'exploitation. Fabrice Flipo, maître de conférences en philosophie, épistémologie et histoire des sciences et techniques, confirme cette idée : « *l'écologie introduit une conception de la nature qui se trouve en concurrence avec l'ancienne interprétation*<sup>114</sup>. » L'évolution de la pensée écologique permet de passer d'une conception d'un environnement capable de tout surmonter, à celle d'un environnement menacé par l'homme, aujourd'hui capable de le détruire. Ce n'est plus la nature qui est faite pour répondre aux besoins de l'homme, c'est l'homme qui doit d'adapter à elle. Ajouté à cela, on retrouve une véritable éloge de la simplicité. La nature est alors conçue comme un ensemble indivisible, un système où les différents organismes qui la composent sont en situation d'interdépendances. De plus, elle se voit dotée d'une valeur intrinsèque de la terre, qui lui confère l'amour, le respect, l'admiration, et conduit à l'avènement d'un éthique de la Terre. En réintégrant l'homme au cœur de celle-ci, elle a donné place à de nouvelles interrogations. Passant d'une conception de la nature marquée par la main de Dieu, à l'explication de son fonctionnement par des forces naturelles, la page religieuse ne semble pas tournée. En effet, on retrouve encore et toujours la quête du sacré dans la nature, avec la recherche de l'esprit des organismes et de l'entité supérieure à laquelle ils participent. On observe une évolution du positionnement vis-à-vis de la science et de la technique. On passe de l'éloge à la

113 ROMANENS (Marie), GUERIN (Patrick), *op.cit.*, p.45

114 FLIPO (Fabrice), « La Terre, 2108 : un archipel de communautés autonomes », *Ecologie & politique* 2008/3 (N°37), p. 103-116. DOI 10.3917/ecopo.037.0103

méfiance, pour finir par se demander comment mieux les utiliser. Après l'avoir réintégré dans la nature, la question de la place de l'homme au sein de celle-ci n'est pas réglée. On observe la naissance de cette idée de gardien de l'harmonie et de la paix.

Dès le XVIII<sup>ème</sup> siècle, on observe déjà la naissance d'idées, notamment avec Rousseau cité précédemment, qui guideront la pensée écologique tout au long de sa route, jusqu'à aujourd'hui.

C'est ainsi qu'en retraçant l'histoire de cette pensée à travers les réflexions de plusieurs auteurs choisis parmi ses fondateurs, nous pouvons observer ses apports et sa participation au changement de nos représentations.

#### A. Carl Von Linné, Gilbert White et Alexander Von Humboldt : de la foi religieuse au rationalisme scientifique

L'apport de Linné (1707 - 1778), botaniste suédois et disciple de Francis Bacon, dans la pensée écologique, à laquelle il apporte une représentation cyclique de la vie, va être considérable. Dans ses ouvrages, on observe que la vie naturelle est un éternel cycle et les choses naturelles s'équilibrent naturellement. Dans *L'équilibre de la nature* (1749), extraits du chapitre « Economie de la Nature », il explique que tous les êtres vivants sont liés par une chaîne et qu'ils œuvrent tous à la même fin. Il conserve tout de même un positionnement très religieux, il a toujours le souci de rendre visible la main du créateur. Pour lui, la nature est conçue comme une seule machine universelle et bien huilée, mais soumise à la volonté de Dieu, car c'est lui qui lui permet de fonctionner. De plus, il part de l'idée que la nature a été créée pour l'homme et ses besoins. Il rompt alors avec cette conception de la nature sauvage et menaçante, pour lui la nature est bienveillante envers l'homme, comme Dieu est bon envers ses créatures. Il y a chez lui une volonté de réconcilier l'amour de la nature avec la connaissance scientifique et technique, la foi religieuse avec le rationalisme scientifique. Son objectif étant de rendre la science plus accessible et compréhensible, il va créer un système de classification, qui va être diffusé partout et devenir la référence à une époque où chaque botaniste avait son propre système de classement. La façon dont il transmet la connaissance va rendre les sciences naturelles plus attractives. Il est considéré au 18<sup>ème</sup> dans les pays anglo-saxon comme le plus grand génie de l'histoire naturelle.

Par la suite, c'est l'ouvrage *Histoire naturelle de Selborne* (1789) de Gilbert White (1720-1793), pasteur anglais, qui est considéré comme le point de départ de l'écologie moderne. Il promeut l'idée qu'il y aurait un antidote à la vie moderne, à tout ce qui est croissance des villes, industrialisation, etc. Selborne, qui va devenir un lieu de pèlerinage pour tous les écologistes, est le point de référence de toute une littérature qui va avoir un impact extrêmement important auprès du grand public. Comme Linné, ses convictions scientifiques et religieuses sont mêlées, il s'emploie à célébrer la main du créateur mais en même temps, la science participe au progrès pour donner un ordre intelligible à la nature. Ce qui prédomine chez lui, c'est la compassion envers tous les êtres vivants. Il y a un idéal moral qu'il conçoit dans la mise en place d'une relation de tous les êtres vivants avec leur environnement. Idée que l'équilibre doit se retrouver entre l'homme et les espèces vivantes, que l'homme est placé là pour arriver à créer une situation de paix avec tout ce qui l'entoure. C'est une idée qu'on retrouvera chez Henry-David Thoreau qui s'inscrit dans une logique vitaliste<sup>115</sup>. Il a d'ailleurs contribué à l'élaboration de ce qu'on peut définir comme un crédo de la pensée écologique, avec cette idée d'unité du vivant, la nature comme un ensemble unique et indivisible. Idée que finalement chaque organisme naturel, chaque atome possède un esprit, idée que l'on retrouvait aussi chez Linné, qui va le relier à l'ensemble et participe à une entité supérieure. Il fonde donc sa pensée sur deux objectifs qui sont, d'analyser chaque élément du vivant en lui redonnant tout ce qui peut être sa propre volonté, et de considérer la nature comme une totalité, animée par une force mystérieuse. Les thèses de White ont une influence car elles sont reprises dans une littérature idéaliste qui va toucher un plus grand public. White peut être considéré comme le grand pionnier anglo-saxon de l'idéologie écologiste. C'est un des auteurs les plus diffusés dans le monde. Ses disciples vont tenter de redonner à la science des valeurs humanistes qui prennent en compte l'ensemble des éléments. Il est intéressant d'observer qu'aucun naturaliste du XVIII<sup>ème</sup> siècle ne considère que l'homme puisse constituer une menace pour l'environnement. L'idée dominante de l'époque est que la plus grande preuve de génie et de bonté du créateur, c'est que la Terre est capable de tout supporter.

Au sein du domaine des sciences dites « dures », Alexander Von Humboldt (1769-1859) a été considéré comme le plus grand savant de son temps, il est véritablement placé parmi les fondateurs de la science écologique. Grand explorateur, il a inauguré la première grande expédition scientifique du continent américain qui a duré 5 ans (1799-1804), où il

---

115 Le vitalisme est une tradition philosophique qui envisage la vie comme de la matière animée d'une force vitale, qui s'ajouterait pour les êtres vivants aux lois de la matière. C'est cette force qui insufflerait la vie à la matière.

embarque en compagnie d'un grand botaniste français, Aymé Bonpland. L'objectif était de découvrir les influences de l'environnement géographique sur la vie végétale et animale et d'étudier l'harmonie naturelle. Ils reviennent de cette expédition avec des milliers d'espèces animales, des minéraux, une série de relevés de températures pour les sols, pour l'air, des relevés topographiques ou encore un inventaire de ce qui peut être des voies navigables pour les parties du monde. Il est indifférent aux questions religieuses - contrairement à ses prédécesseurs. Sa méthode est empirique, mais un empirisme raisonné. Il a été précurseur dans chacun des trois grands domaines de la science - science de la terre, sciences naturelles et sciences humaines. Dans le domaine des sciences de la terre, il a notamment étudié l'influence des courants marins sur la vie terrestre et a donné son nom à un courant froid qu'on trouve au large du Pérou, le courant Humboldt. Il a également inventé le concept de microclimat<sup>116</sup>. Il a découvert que l'équateur magnétique se trouvait au Pérou, et a établi la loi du décroissement des forces magnétiques à l'équateur. Il a découvert l'existence des plantes sociales, qui fonctionnent comme une totalité. Dans le domaine de la botanique, il a ramené près de 4 000 plantes inconnues d'Amérique. Dans le domaine des sciences humaines, il a participé à la fois à l'anthropologie, à l'archéologie et à l'histoire. Il a rectifié les erreurs de Buffon, qui parlait d'unité raciale, en établissant la grande diversité linguistique des indiens d'Amérique. Il y a chez lui la volonté d'étudier l'harmonie naturelle qui existe dans le monde du vivant. Il a lui aussi une vision de la nature comme étant une totalité unifiée, que chaque organisme vivant n'est pas une espèce isolée mais une forme liée par la chaîne des êtres à d'autres formes vivantes ou éteintes. En montrant que les différentes espèces sont en relation de dépendance mutuelle, il illustre scientifiquement le concept d'interdépendances. On peut le placer au sein du panthéon de l'écologie car il a fondé une véritable écologie comparée. Son apport spécifique, c'est aussi d'avoir remis en cause le rôle d'un créateur omnipotent, au profit du rôle des forces naturelles, comme le climat. Il a aussi cette conviction qu'on peut observer scientifiquement la nature tout en restant ouvert à sa dimension esthétique, à sa dimension émotionnelle. C'est un esprit scientifique, rationnel, mais il a malgré cela la sensation que la science n'explique pas tout. Il y a chez lui, en arrière plan, une thèse qu'on peut qualifier de spiritualiste, une thèse du cosmos qu'il définirait comme le grand tout animé par le souffle de la vie. Il y a chez Humboldt cette idée d'une possibilité de combiner la quête scientifique et la quête spirituelle.

---

<sup>116</sup> Un microclimat désigne l'ensemble des conditions météorologiques d'une zone de faible extension géographique qui diffèrent du climat général de la zone considérée. Ces spécificités locales sont dues en général aux caractéristiques topographiques, géologiques et hydrologiques locales.  
<https://www.futura-sciences.com/planete/definitions/climatologie-microclimat-6054/>

## B. Henry-David Thoreau, Aldo Leopold : une nature admirable et spirituelle

Henry-David Thoreau (1817 – 1862) va avoir une approche de la nature qui n'est pas réaliste mais plutôt romantique. Il est dans la logique de ce qu'a été Selborne pour White, avec *Walden ou la vie dans les bois* (1854). Thoreau aspire à une vie transcendante dans la nature. Il souhaite mettre sa vie en résonance avec l'ensemble de la vie naturelle, c'est l'idée que c'est en se coupant de la vie sociale qu'il va retrouver le caractère universel de la nature. On retrouve aussi l'idée d'autosuffisance. Il exprime dans des termes tout à fait explicites cette connexion avec ce qu'il nomme la vie universelle. Pour lui, la vie industrielle nous prive de choses simples, tels que la jouissance, la capacité de s'émerveiller de la nature, ou encore un lever de soleil. Il exprime l'idée de renouer le contact avec la nature. Il a un rapport sensuel à la nature qui le place en rupture avec son temps. Il nage nu dans les cours d'eau, patauge dans la boue, il y a le désir physique de faire corps avec la nature. Il se veut donc défenseur de la nature sauvage. Thoreau critique la croyance humaniste, il parle de vanité de la race humaine. De plus, il y a résolument une pensée anti-chrétienne chez Thoreau, pour lui le principe divin se trouve dans le cosmos et pas entre les quatre murs d'une église. Le vrai temple pour lui, c'est la forêt.

Pour ce qui est de la science, il a une méfiance à l'égard d'une science froide et insensible qui prétend expliquer objectivement des phénomènes naturels isolés sans comprendre la nature dans sa globalité. Il ne serait pas concevable d'analyser un livre en comptant les pages, en regardant la police des caractères, en pesant le livre, sans chercher à en comprendre le sens. Il trouve la science trop orgueilleuse. Elle est en mesure d'expliquer la nature, mais elle le fait en passant à côté de l'essentiel, qui est la beauté de la nature, ce qui constitue le mystère de la vie. Pour Thoreau, la science moderne ne respecte pas la vie, le scientifique tue pour étudier la vie. Thoreau rêve d'un homme de science capable de concilier la rigueur avec le sentiment de compassion envers son objet. Il pensait le vivant de façon systémique. Ce système est composé de couples antagoniques qui vont créer des tensions, ces tensions étant indispensables à la vie et au fonctionnement de l'ensemble - à la fois la vie individuelle et collective, l'acteur et le système, l'individu et la société, l'homme et la nature, etc. Son apport à la pensée écologiste est considérable, on peut retenir plusieurs grandes idées. Notamment sa conviction est que l'homme moderne - du XIXème - est désormais capable de

détruire la nature. Il est alors le premier à avoir cette conviction. Il avance de plus l'idée que c'est l'homme doit s'adapter à la nature et non l'inverse.

Pour lui, l'homme est parti intégrante de la nature, il n'est pas au dessus celle-ci. Il a une vision biocentrique, si toute la nature est vivante, tous les êtres qui la composent doivent avoir les mêmes droits. Il avance ensuite l'idée que l'homme doit être en capacité de s'enraciner physiquement, localement, s'il veut être en mesure de s'élever spirituellement, et que le malheur de l'homme moderne viendrait de sa rupture avec sa communauté affective - son village natal, sa famille, ses voisins humains ou non. Il pense que la vraie philosophie est celle que l'on se construit dans son rapport à la nature au quotidien. Il va développer une véritable éthique de la simplicité, de la pauvreté volontaire, idée de limitation volontaire des besoins. Il a une particularité qui le diffère de ses prédécesseurs, il a la volonté de remonter le temps. Il a une véritable fascination pour les cosmogonies, l'animisme païen ou encore les mythes indiens. Comme Humboldt, il pense qu'une force vitale anime la nature. Thoreau appartient à ce courant de la philosophie américaine nommé transcendantalisme, qui développe une vision religieuse de la nature, postulant une correspondance entre le domaine supérieur de la vérité spirituelle et le monde des objets matériels. « *L'apologie de la nature sauvage, dont Thoreau et Emerson exposent la philosophie, inverse la valeur de la nature : de détestable, elle devient admirable.* »<sup>117</sup>

L'ouvrage *L'almanach d'un comté des sables* est représentatif de la pensée d'Aldo Leopold (1887-1948). Cet almanach est à Léopold ce qu'était Walden pour Thoreau. On reste aussi avec ce livre dans la lignée d'un autre naturaliste américain, John Muir (père fondateur de l'écologie moderne). Aldo Leopold développe une nouvelle conception de la nature, alliant le sentiment de la *wilderness* (sauvage) au souci de prendre en considération les développements contemporains de l'écologie.<sup>118</sup> En dépit de ses connaissances scientifiques, il continue à donner la priorité aux émotions sur le savoir académique. Pour lui, la nature est vue comme une source de plaisir pour l'homme, il a donc une philosophie hédoniste, que l'on retrouve à peu près partout dans son œuvre.

Face à la technique, c'est plus un observateur critique du progrès technique plus qu'un adversaire, il ne croît pas que la technique permettra de solutionner tous les problèmes de

117 LARRERE (Catherine), « *Éthiques de l'environnement* », *Multitudes*, 2006/1 (no 24), p. 78.  
DOI : 10.3917/mult.024.0075. URL : <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2006-1-page-75.htm>

118 *Ibid.*

l'humanité. Selon lui, l'homme remplit deux fonctions divines, la création et la destruction. C'est l'idée qu'avec l'outil technique, l'homme inscrit sa marque sur la face de la terre, pour le meilleur et pour le pire. Pour lui l'écologiste est celui qui a conscience que l'homme laisse son empreinte. Il n'est pas question pour lui d'abandonner la pelleuse, mais nous avons besoin de plus de douceur et d'une plus grande objectivité pour l'utiliser avec succès. Il s'interroge en effet sur ce qui fonde les préférences d'action de l'écologiste parmi les options auxquelles il est confronté. Parmi les raisons qui vont motiver ses choix, même si certaines sont subjectives et d'autres objectives, pour lui ce qui compte avant tout, c'est la richesse du rapport que l'on va établir avec la nature, dont nous faisons nous-même partie<sup>119</sup>. Il développe des idées d'impact, d'empreinte écologique et du souci des générations futures. Chez lui, il n'y a pas de catastrophisme en matière de biodiversité, plutôt un pessimisme tempéré, il est juste sceptique à l'égard de la course au « toujours plus ». Il y a chez lui la critique de l'économisme (déf), de l'idée qu'une chose n'a de valeur que si elle est utile économiquement, que si elle rapporte. Pour lui, les choses valent pour elles-mêmes (même les nuisibles ont de la valeur). Son ambition est aussi très modérée, c'est de dire changer notre idée de la terre, rappeler qu'elle ne nous appartient pas.

Son idée centrale qui va servir de base à la philosophie dite « de la terre », c'est que celle-ci a une valeur intrinsèque, et c'est pour cela qu'elle mérite trois choses, l'amour, le respect, l'admiration. Pour lui, c'est parce qu'il existe trop de gadgets entre l'homme moderne et la Terre, la nature, que la relation vitale a été perturbée, interrompue. Mais pour lui elle n'a pas été interrompue pour tous, il voit dans la société des éléments minoritaires qui se révoltent contre cette marche inéluctable du progrès technique, il parle d'une minorité. Il considère que si cette minorité l'emporte sur les partisans de la seule rationalité économique, alors il y a véritablement un espoir pour fonder une éthique de la terre, une éthique de l'environnement. Celle-ci se base sur l'idée d'une communauté biotique qui mériterait d'être préservée en tant que telle, idée ambiguë qui fait ressurgir une vieille opposition entre le holisme et l'individualisme. Prendre conscience de notre appartenance à la communauté biotique, à une totalité qui mérite en soi d'être préservée, cela veut dire que nous avons des obligations éthiques envers les éléments non humains de la nature, mais cela ne nous affranchit en rien de nos obligations morales envers les humains. Pour Leopold il s'agit d'une extension de l'éthique, il ne s'agit pas de substituer. Il s'agit de considérer que la circonférence de la sphère morale s'agrandit à chaque étape du développement social.

---

119 LARRERE (Catherine), (Raphaël), *op cit.*, p.324.

C. Jacques Ellul, Murray Bookchin et André Gorz : une nature liée au social

Jacques Ellul (1912 – 1994) a une vision à la fois théologique de la nature et une vision historique. Ce qui l'intéresse, c'est la technologie, dans la mesure où le progrès technique menace la nature et l'homme. Il va contester l'accusation du rôle de la Genèse dans la crise écologique. Pour lui, elle a été mal interprétée, il ne s'agit pas de dominer sur la création, sur la nature, par la contrainte. Il s'agit au contraire de dominer par amour, exactement à l'image de Dieu dont l'homme est seulement un représentant sur Terre. Il faudrait donc traduire « gouvernez, ordonnez, soumettez la nature comme Dieu le fait », c'est à dire avec amour. Il pense que c'est justement parce que l'homme ne croit plus au dieu créateur, qu'il se conduit de façon irresponsable envers la création, envers la nature. De plus, pour lui, pour être heureux, l'homme a besoin de profiter d'un rapport gratuit à l'égard de la nature, un rapport désintéressé avec la nature qui l'entoure. Dans les années 30, Ellul a co-écrit un texte avec Charbonneau, *Directive pour un manifeste personnaliste*. Ils préconisent une limitation volontaire de la croissance économique, une vie plus naturelle, etc. Il se désole que la prise de conscience ne soit liée qu'à des cas trop personnels ou que l'on se concentre uniquement sur des faits spectaculaires au détriment de problèmes de fond qui sont plus importants. De plus, même s'il y a une véritable prise de conscience, le problème pour lui est que les gens ne veulent pas renoncer à leur confort quotidien. On retrouve chez Ellul l'idée que tout le monde est impliqué et responsable de cette crise écologique, nous tous qui voulons à la fois une nature saine, une nature pure, un environnement agréable, plaisant sans renoncer à toutes les commodités que nous offre une société de consommation.

Il s'est de plus positionné contre la défense de l'environnement à travers un plaidoyer publié dans un article de France Catholique<sup>120</sup>. Il a publié un autre article, « Le mythe de l'environnement<sup>121</sup> » qui a un caractère plus scientifique. Pour lui, on crée des parcs nationaux par exemple, mais c'est tout le contraire de l'environnement de l'homme moderne, qui vit dans des villes. L'homme moderne vit dans le béton, dans l'asphalte, dans les gaz. Pour lui, ce n'est pas celui-ci le véritable environnement à protéger. Le vrai problème, c'est de rendre le véritable environnement de l'homme moderne, urbain et industriel, viable. Il va alors faire la

120 ELLUL (Jacques), « Plaidoyer contre la défense de l'environnement », Articles publiés dans France Catholique n°1309, 1310, 1311, janvier 1972.

121 ELLUL (Jacques), « Le mythe de l'environnement », Cahiers de l'Institut de science économique appliquée (ISEA), septembre, série F, n° 25, tome VII, n° 9, « Économies et sociétés : premiers jalons pour un théorie de l'environnement », p. 1540-1554.



critique des externalités négatives<sup>122</sup>, qui ne se mesurent pas et sont impossibles à évaluer d'un point de vue statistique. Il se pose la question de la manière dont nous pourrions quantifier le massacre de la nature. Pour lui, il y a deux aspects complémentaires de ce qu'il appelle le mythe de l'environnement. Lorsqu'il est perçu par des économistes, cet environnement est ramené à une dimension quantifiable, mathématique. Pour les autres, quand on a la prétention de concilier une croissance économique inchangée et puis la protection de l'environnement, on entre forcément dans ce qui est une logique d'oxymore, de contradiction dans les termes. C'est pour lui un véritable mensonge qui consiste à vouloir nous faire croire que l'on peut sauver l'environnement sans toucher à la croissance. Une véritable protection de l'environnement suppose une remise en cause radicale de la croissance. Pour conclure il estime que « *s'intéresser à la protection de l'environnement, à l'écologie, sans mettre en question le progrès technique, la société technicienne, la passion de l'efficacité, c'est engager une opération inutile et également fondamentalement nocive* » (texte de 1972). C'est partir dans une illusion, c'est se soumettre à un discours propagandiste.

Murray Bookchin (1921 - 2006) est une grande figure de la littérature anglo-saxonne. Il a été un des ténors du mouvement écologiste américain. Il part du principe que ce sont les hommes qui sont responsables de tous les maux, en particuliers les hommes – mâles – blancs. Pour lui il y avait des sociétés harmonieuses où les femmes pacifiaient les rapports au sein de la société, puis une classe d'hommes guerriers se serait constitué et placée au pouvoir. Dans le contexte du tout début des années 80, il considère qu'il doit faire face à ce qu'il appelle des écolos mystiques, empreinte d'un néo-malthusianisme, qui, au nom de la non-intervention - car la nature sait ce qu'elle fait, elle a une fonction de régulation démographique - vont propager des théories comme le fait que même si des gens meurent de faim, il faut simplement laisser la nature suivre son cours. Il la considère comme une écologie aveugle des questions économiques et sociales car avant tout préoccupée par le côté sauvage de la nature. Pour Bookchin, ce discours est inacceptable, c'est un discours qui exonère les responsabilités historiques, les responsabilités des industries agro-alimentaires et des multinationales.

Il y a une autre tendance à laquelle il s'oppose, c'est l'écologie technocratique, qui participe au mythe de la technique – celle-ci finirait par résoudre la crise écologique. Il n'est pas technophobe. Pour lui il faut s'appuyer sur la technique et la science, pour s'émanciper

<sup>122</sup> Du point de vue des économistes, on parle d'externalité négative à la production, toutes les nuisances provoquées par l'activité humaine, notamment par l'industrie.

des travaux pénibles notamment. Mais il ne faut pas non plus se laisser aliéner par le monde déshumanisé des machines. Il s'agit d'être dans le juste milieu. Il se demande s'il existe une discipline scientifique qui permette de favoriser la créativité, l'imagination. Bookchin pense que si l'on veut construire une alternative, on doit analyser les phénomènes dans leur totalité autant que dans leur spécificité. Si l'on veut trouver cette science, il faut la créer, et c'est ce que Bookchin appelle l'écologie sociale. Il a publié une vingtaine de livres sur cette théorie et fonder un institut d'écologie sociale dans le Vermont. Il sera un des premiers, à travers cet institut, à développer des technologies douces - énergie solaire, éolien, agriculture biologique, etc. Il pense que la crise sociale est interpénétrée par la crise écologique, tout simplement parce que ces deux crises sont liées à l'exploitation de la planète par l'homme. Pour lui il s'agit d'un continuum, il n'y a pas d'un côté la nature et de l'autre l'ordre social. Sa thèse est que si l'on souhaite remédier au désastre écologique, il faut se débarrasser de toutes les formes de hiérarchie. Pas seulement des hiérarchie sociale, mais aussi l'homme sur la nature, la domination masculine, la domination de castes, d'ethnie, etc. Il préconise d'abandonner toutes formes de sociétés conçues de façon pyramidale au profit d'une vision circulaire. Pour lui, les analogies que nous trouvons dans le langage courant sont à prendre au sérieux car, sans nous en apercevoir, cela vient naturaliser des hiérarchies déjà présentes dans nos sociétés – comme le roi lion ou la reine des abeilles. C'est un anthropomorphisme vient justifier et valider les hiérarchies humaines ; ces hiérarchies sont dans la nature donc elles sont légitimes. Mais pour lui on trouve des diversités, des espèces dans la nature, qui sont fondées sur la coopération - comme le gibbon qui partage sa nourriture. L'écologie sociale est la science des rapports naturels et sociaux au sein de ce que Bookchin nomme des communautés, ou des écosystèmes - système écologique qui inclue la société humaine.

Chez Bookchin, l'accent doit être mis sur la totalité, sur l'interdépendance, mais ce holisme n'a rien de spiritualisant. Il n'y a pas non plus l'idée que cette totalité écologique est immuable, plutôt une volonté de la prendre en compte dans une perspective dynamique. Pour lui il faut tenter de définir la place de l'humanité dans la nature singulière car cette humanité fait partie de la nature. Pour lui, l'humanité se diffère par sa capacité de penser conceptuellement, aussi par sa capacité de communiquer. Les humains ne seraient pas une forme de vie spéciale parmi les autres, seulement des êtres qui peuvent prendre conscience de ce qu'il nomme l'évolution biotique. Ils peuvent orienter cette évolution et doivent le faire avec prudence car les interventions humaines peuvent être créatrices comme elles peuvent être destructrices. Mais même s'il rapporte l'humain aux autres espèces, la particularité de

l'humanité, c'est la capacité de s'entretuer mutuellement, ce qui fait de l'homme une espèce singulière et unique et à ses yeux, l'espèce la moins évoluée. Il va par la suite reprocher à l'écologie environnementaliste de donner une vision instrumentale de la nature. Pour lui, la conception environnementaliste de la nature peut permettre dans le meilleur des cas de ralentir l'épuisement, mais débouche sur une nouvelle forme de pillage. Cette écologie environnementaliste propose juste une trêve avec la nature pour rendre plus facile son exploitation. Pour lui, la combinaison de la crise sociale et de la crise écologique doit susciter un regain de la place accordée à l'imaginaire et à l'utopie, dont la vertu est de solliciter l'imagination des hommes pour tenter de régler des crises. Son utopie, c'est de constituer un réseau basé sur un municipalisme libertaire (déf).

André Gorz (1923), disciple de Jean-Paul Sartre, admirateur d'Ivan Illich, devient dans les années soixante-dix l'un des principaux théoriciens de l'écologie politique et de la décroissance. Journaliste, c'est sous le nom de Michel Bosquet qu'il va tenir les premières chroniques liées à la question environnementale, et qu'il va cofonder le *Nouvel Observateur*. Sa prise de conscience écologiste a lieu assez tôt, dans les années 1950, il critique le consumérisme de la société américaine, c'est par là qu'il va arriver à cette prise de conscience écologique. Pour Gorz, il faut lutter contre la destruction de la culture du quotidien, qui est composée de l'ensemble des savoirs intuitifs, des habitudes, des normes de conduites considérées comme naturelles, allant de soi, et qui permettent aux individus de s'insérer dans la société à laquelle ils appartiennent. L'écologie qu'il entend promouvoir est une pensée de la complexité, c'est une écologie qui va prendre en compte la question du travail, car celle-ci débouche tout naturellement sur celle de l'exploitation de la nature et de l'homme par l'homme. Historiquement, le travail a été l'instrument qui a permis finalement l'affirmation de l'homme, c'est la conquête de la nature qui permet à l'homme de s'accomplir, c'est l'espoir d'une libération de l'homme qui s'affranchit face à la nature. Or, il constate que ce qui était un rêve devient aujourd'hui un cauchemar, avec la crise écologique, l'apparition de nouvelles raretés. L'homme s'entoure de machines, de techniques, d'outils sensés le libérer, mais finalement dans la pratique, le temps est devenu une nouvelle rareté.

Pour lui l'écologie ce n'est pas la défense de l'environnement ni la défense des oiseaux ou des arbres, c'est la relation de l'humanité avec la nature. Quand il parle de la défense de la nature, c'est la défense d'un monde où le résultat des activités correspond aux intentions qui les portent. Autrement dit, que les individus y voient, comprennent et maîtrisent

l'aboutissement de leurs actes. Pour lui, l'apport le plus fondamental de la science à l'écologie, c'est la question des limites. En effet, la science participe à la mise en évidence des limites à l'activité de transformation du monde par les humains. Il exprime d'ailleurs cette idée en 1978, « *l'activité humaine trouve en la nature sa limite externe*<sup>123</sup> ». Il formule une critique de la mondialisation capitaliste et le règne de la puissance technologique qui débouche justement sur le franchissement de ces limites. La détermination par la science de ce qui pourrait être les seuils de pollution acceptables n'est pas pour lui la voie à suivre. Il inclue parmi les dérives la montée d'une expertocratie verte. Il pense que cela dépossède complètement les individus de leurs capacités à décider de leur sort, au nom de contraintes écologistes. Il accorde au contraire une place privilégiée au rôle des intellectuels car c'est eux qui peuvent aider à la prise de conscience écologique. Jusqu'à sa mort en 2007, il s'intéressera à toutes les formes de micro-expériences, d'alternative à la société existante.

L'écologie va devenir un mouvement social, notamment avec la publication du *Printemps silencieux* de Rachel Carson (*Silent spring*, Editions Houghton Mifflin Company, 1962) ou encore la publication du rapport « Halte à la Croissance » du Club de Rome (« *The Limits to growth* », Meadows et al., 1972). Celui-ci va alors entraîner bons nombres de théories, concepts, disciplines, et autres mouvements.

## Section 2 – Des mouvements souhaitant réformer notre rapport à la nature

Afin de préserver la planète, une volonté de rétablir le dialogue et un lien d'appartenance avec la nature se dessine. Cette volonté est notamment justifiée et établie par de nouvelles théories posant la question du positionnement de l'humanité dans son environnement, comme notamment les spiritualités centrées sur la Terre, invoquant le caractère sacré de la vie, l'éducation à l'environnement, la psychologie de la conservation, la psychologie écologique, l'écologie humaine, l'écospiritualité, le bouddhisme engagé, la psychologie de l'environnement, ou encore tous les mouvements de simplicité volontaires, notamment ceux qui tendent à la décroissance, qui amènent les humains à retrouver des modes de vie frugaux.<sup>124</sup>

---

123 BOSQUET (Michel), (André Gorz), *Ecologie et liberté*, Éditions Galilée, 1977, p.15.

124 MACY (Johanna) et YOUNG BROWN (Molly), *op.cit.*, 2008

Parmi ces mouvements nous allons nous intéresser à l'éthique de l'environnement – ou écosophie - (A), la théorie de Gaïa, présentant la Terre comme un système vivant (B), les mouvements philosophique de l'écologie profonde, qui détrône l'anthropocentrisme et nous replace au sein de notre communauté biotique, et de l'écoféminisme, qui unit spiritualité, féminité, et critique politique (C). Pour finir nous n'omettrons pas de citer l'introduction de cette thématique dans le domaine de la psychologie et du droit, notamment à travers l'écopsychologie, qui élargit les pratiques de la psychothérapie afin de nous aider à reconnaître notre implication dans la détérioration de la Terre (D), et la notion de solidarité écologique en droit français (E). Nous allons tenter d'explorer ces mouvements afin de comprendre ce qu'ils sous-tendent concernant la relation souhaitée entre l'homme et le milieu dans lequel il s'inscrit et quelles réponses ils apportent.

#### A. L'éthique de l'environnement, l'écophilosophie ou l'écosophie

Malgré une prise de conscience des effets négatifs des activités de l'homme et des désastres environnementaux dès la moitié du XIXème siècle, notamment grâce à Henry-David Thoreau ou encore John Muir, cette éthique de l'environnement, aussi appelée parfois écophilosophie ou écosophie, n'apparaît que dans les années 1960. C'est suite à plusieurs ouvrages et publications – notamment ceux cités précédemment – que le mouvement pour la protection de l'environnement s'est emparé du domaine politique, de la science, des médias, de la philosophie, et a ainsi pénétré dans la réflexion éthique. Ce théorie réclame « l'élargissement de la réflexion éthique aux générations futures et au monde non humain. De cette démarche extentionniste de l'éthique et de ce genre de réflexions est née l'éthique de l'environnement. »<sup>125</sup>. On va pouvoir différencier plusieurs systèmes éthiques selon un caractère commun, qui est le sujet au centre de ces éthiques et qui va varier selon les systèmes. On peut distinguer trois systèmes d'éthiques. On distingue tout d'abord l'anthropocentrisme, qui accorde une valeur intrinsèque aux hommes, puis le biocentrisme, qui accorde cette valeur à l'ensemble des organismes vivants et enfin l'ecocentrisme, qui élargit la perspective biocentrique à l'ensemble de l'écosphère, entendu comme une écosystème dans lequel plusieurs niveaux interagissent les uns avec les autres : la matière, l'énergie et les êtres vivants. Le terme d'écosphère a été créé par l'écologiste américain Lamont Cole en 1958<sup>126</sup>.

---

125 ARSENE (Gicu-Gabriel), *op.cit.*, p.23-24.

126 COLE (Lamont Cook), *The Ecosphere*, Scientific American, Vol.198, No.4, April 8, 1958, p.83-96.

La caractéristique principale de l'éthique anthropocentrée est qu'elle place l'homme au centre de tout, étant doué de rationalité et de sensibilité, il est le seul porteur de valeur intrinsèque, l'environnement ayant alors une simple valeur instrumentale. Culturellement l'anthropocentrisme est ancrée dans une logique occidentale, judéo-chrétienne, valorisant les notions de droit et de justice. On lui reconnaît un véritable optimisme concernant les apports positifs de la science et de la technologie. Elle est tout de même empreinte d'un fort egocentrisme, et a parfois du mal à justifier pourquoi l'homme serait le seul à compter d'un point de vue moral, par rapport au reste de la création.

Le biocentrisme se caractérise par l'égalitarisme biotique, ç'est-à-dire que tout organisme pris individuellement a une valeur, est un objet moral. Chaque composant du vivant serait doté , de différentes manières, d'une conscience de soi, d'une sensibilité, d'une rationalité, d'une mémoire, de désirs, etc. Malheureusement ce système d'éthique n'apporte pas de vraies réponses à la crise environnementale, dans la mesure où l'action de l'homme provoque des destructions au-delà de la biosphère (notamment la destruction de la couche d'ozone, et le pillage des ressources minérales de la lithosphère). On y retrouve de plus une séparation entre l'homme et la nature.

Pour finir, l'ecocentrisme est caractérisé par un égalitarisme biosphérique, dans lequel chaque élément (les différentes espèces, les écosystèmes, etc.) ont une valeur intrinsèque liée au fait qu'ils soient de véritables matrices pour les organismes. Ils doivent ainsi être protégés dans leur intégralité, et non dans leur individualité. Cela exige parfois de faire passer l'homme après. Mais celui-ci fait partie de cette communauté biotique, tout autant que les animaux et les plantes. Ce système d'éthique établit une véritable culture du partenariat et de la solidarité avec la nature. « *Du point de vue écologique, l'ecocentrisme est préférable, parce que les écosystèmes sont les unités de la nature, les matrices dans lesquelles évoluent hommes et animaux.* »<sup>127</sup>. Il peut cependant parfois être sujet de mauvaises interprétations, des déformations, et ainsi être utilisée dans des mouvements extrêmes elle peut alors s'apparenter au fascisme environnemental.

### *B. La théorie Gaïa*

---

127 ARSENE (Gicu-Gabriel), *op.cit.*, p.26-28.

Nous devons cette théorie au chimiste James E. Lovelock, qui va émettre, dans les années 70 en collaboration avec la microbiologiste Lynn Margulis, l'hypothèse que les organismes vivants d'une planète, associés à leur environnement, serait comparable au comportement d'un système autorégulateur. Pour lui, la terre serait un « *système physiologique dynamique qui inclut la biosphère et maintient notre planète depuis plus de trois milliards d'années, en harmonie avec la vie* »<sup>128</sup>. Ce sont les êtres vivants qui favorisent les conditions nécessaires à la vie, s'ils disparaissaient, nous perdriions nos océans, l'atmosphère, et la Terre deviendrait une fournaise comme Vénus ou un désert glacé comme Mars. Les auteurs de cette théorie maintiennent

« *l'hypothèse selon laquelle l'ensemble total des organismes vivants qui constituent la biosphère peut agir comme une seule entité pour réguler la composition chimique, le pH en surface et possiblement le climat.* »<sup>129</sup>. La Terre aurait de plus toutes les caractéristiques définissant un organisme vivant - métabolisme, évolution, homéostasie - sauf la reproduction<sup>130</sup>. Elle serait en effet un énorme organisme que Lovelock nommera « Gaïa », en référence à la mythologie grecque – la déesse symbolisant la Terre. Il explique dans un de ses ouvrages comment s'est développée cette idée : « *L'objectif est de suggérer que la vie, à un stade précoce de son évolution, a acquis la capacité de contrôler l'environnement global de manière à répondre à ses besoins et que cette capacité a persisté et est toujours activement utilisée. Dans cette perspective la somme totale des espèces est davantage qu'un simple catalogue, "La Biosphère", et comme d'autres associations en biologie est une entité avec des propriétés qui sont davantage que la simple somme de ses parties. Une créature si grande, même si elle est seulement hypothétique (...), a besoin d'un nom ; je dois à M. William Golding la suggestion d'utiliser la personnification grecque de la Terre mère, "Gaïa".*<sup>131</sup> » Selon cette théorie, les activités de l'homme, comme partie de la biosphère, auraient une influence régulatrice ou déstabilisante, d'un système plus large, qui est ce « système-terre »<sup>132</sup>. Sa théorie donne l'alerte concernant les menaces liées au changement climatique, sur l'avenir de la biosphère.

---

128 ROMANENS (Marie), GUERIN (Patrick), *La pensée écologique*, <http://eco-psychologie.com/genese-ecopsychologie/la-pensee-ecologiste-2/>

129 LOVELOCK (James), MARGULIS (Lynn), *Atmospheric homeostasis by and for the biosphere : the Gaia hypothesis*, Tellus, vol. 26, n° 1, 1974, p. 3.

130 NICAISE (Ghislain), *L'hypothèse Gaïa*, Séminaire, L'anthropocène et ses issues, Momentum Institut, 2013, p.2.

131 LOVELOCK (James), *Gaia as seen through the atmosphere*, Atmospheric Environment, n° 6, 1972, p.579.

132 KOSMOPOULOS (Christine), "La théorie Gaïa", *Hypergeo : encyclopédie des concepts de géographie en ligne*, 2008

Il va avoir un grand impact dans le domaine de l'écologie, notamment l'écologie profonde. Cela va alors l'amener à générer de nouvelles pratiques environnementales et agronomiques au sein desquelles on considère que le biote – tous les animaux, les plantes et les micro-organismes se trouvant dans un biotope – et le milieu sont en interaction<sup>133</sup>. La théorie Gaïa a plusieurs visages. Parfois abordée comme une philosophie de la nature, on la traduit comme visant à expliquer comment est construit notre monde, et à reconceptualiser des concepts fondamentaux comme la vie, la nature, l'environnement, en offrant une nouvelle conception de la nature se détachant de celle de la modernité. D'un autre côté, elle est parfois abordée comme une hypothèse à vérifier avec des faits empiriques, ou comme un programme de recherche scientifique sur les sciences de la Terre et de l'environnement<sup>134</sup>.

Son modèle reste cependant aujourd'hui très controversé. Notamment parce que sa théorie est complètement opposée au darwinisme pour qui le milieu modifie les êtres vivants et pas l'inverse. Certains biologistes, notamment Richard Dawkins (*Le gène égoïste*) au début des années 80, trouvent impensable le fait que des organismes se mettent à coopérer afin de réguler le système, cela sous-entendrait une forme d'altruisme, inconcevable pour les représentations de l'époque concernant l'évolution. De plus, le nom qu'il a donné à cette théorie suscite des interrogations, notamment sur son côté mystique, car elle a parfois été utilisée comme telle, offrant à Gaïa une conscience, ils poussent cette théorie hors du domaine de la science. Il est important de rappeler aussi que, selon Karl Popper, la crédibilité d'une théorie ne repose pas sur son irréfutabilité – bien au contraire – mais sur son utilité. C'est ainsi que l'on peut noter que cette théorie a permis de prédire en 1968 qu'on ne trouverait aucun signe de vie sur Mars – confirmée en 1977 par la mission Viking – ou encore que la vie a une influence significative sur l'érosion des roches<sup>135</sup>.

De plus, quand on reprend l'histoire de cette théorie, on s'aperçoit que plusieurs idées ont été imposées, notamment sur le fait qu'elle serait une hypothèse marginale, sans aucune influence sur les sciences et sur nos représentations. Cette idée peut cependant être démentie. Cette théorie est en effet tout à fait centrale pour les sciences de la Terre et de l'environnement. C'est son arrivée qui a permis la création des sciences du système Terre

---

133 ROMANENS (Marie), GUERIN (Patrick), *La pensée écologique*, <http://eco-psychologie.com/genese-ecopsychologie/la-pensee-ecologiste-2/>

134 DUTREUIL (Sébastien), *Lovelock, Gaïa et la pollution : un scientifique entrepreneur à l'origine d'une nouvelle science et d'une philosophie politique de la nature*. Zilsel : science, technique, société, Editions du Croquant, 2017, p.1. <<https://www.cairn.info/revue-zilsel-2017-2-p-19.htm>>.

135 NICAISE (Ghislain), *op.cit.*, p.13-14.



dans les années 80, qui vont reconfigurer les sciences de la Terre en rassemblant autour de la compréhension du système Terre des domaines antérieurement distincts comme la géochimie, la climatologie, l'écologie globale, etc. D'abord instauré aux États-Unis, cette discipline a rapidement connue un succès internationale.<sup>136</sup> De plus, cette théorie a provoqué des changements sur notre manière de se représenter le milieu où sont pensées les relations vie-environnement. Ce milieu n'est plus considéré comme un espace de ressources que les organismes utilisent afin d'évoluer, mais plutôt comme un ensemble de variables globales, affectées par les activités du vivant<sup>137</sup>. Pour Bruno Latour, la théorie Gaïa nous aide à relocaliser la nature, en remettant en question la philosophie de la nature galiléenne, où l'on sort de cette idée de cosmos infini, pour retourner sur Terre<sup>138</sup>. Afin de comprendre au mieux cette théorie, il est important de se la représenter comme étant un nouveau cadre général pour réfléchir aux questions de la pollution<sup>139</sup>.

### C. Les mouvements philosophiques de l'écologie profonde et de l'ecoféminisme

En 1972, à Bucarest, le norvégien Arne Naess va énoncer les fondements d'un nouveau courant philosophique, l'écologie profonde – *deep ecology* - lors d'une conférence. Il place cette écologie, qui tente d'identifier les racines de la crise écologique au sein de l'organisation de nos société et de nos cultures, en opposition à ce qu'il appelle l'écologie superficielle – *shallow ecology* – une écologie pansément qui tente d'éradiquer la pollution des villes. Celle-ci serait, pour lui, anthropocentrée. On pourrait alors interpréter ce moment comme l'entrée de l'ecocentrisme sur la scène de l'éthique environnementale. L'égalitarisme biosphérique de cette éthique se traduit pour lui par la mise en place de huit principes à toutes espèces confondues, en comptant l'humanité, de manière égale. Ceux-ci, établis en collaboration avec George Sessions en 1984, vont alors établir une totale égalité entre l'épanouissement de toutes formes de vie, chacune ayant une valeur intrinsèque<sup>140</sup>.

---

136 DUTREUIL (Sébastien), *op.cit.*, p.1-4.

137 DUTREUIL (Sébastien) et POCHEVILLE (Arnaud), *Les organismes et leur environnement : la construction de niche, l'hypothèse gaïa et la sélection naturelle*, Le Bulletin d'histoire et d'épistémologie des sciences de la vie, vol. 22, n° 1, 2015, p. 27-56.

138 LATOUR (Bruno), *Face à Gaïa : huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015, p. 102.

139 DUTREUIL (Sébastien), *op.cit.*, p.1-2.

140 ARSENE (Gicu-Gabriel), *op.cit.*, p.16.

Cependant, il est important de préciser qu'il y a une différence entre la philosophie et le mouvement de l'écologie profonde. Ces huit points font partie de la plateforme du mouvement<sup>141</sup>, établis dans la but d'attirer et de regrouper les gens autour de grands principes. La philosophie quand a elle, va nous invite à nous questionner, à réfléchir sur la place de l'humanité dans son environnement, en espérant que cette réflexion puisse engendrer des possibilités nouvelles pour répondre à la crise écologique actuelle. Elle peut en effet nous aider à identifier les raisons pour lesquelles nous accordons une place si particulière à la nature, et les transformations nécessaires de notre société afin de construire un monde durable, où l'homme irait bien plus loin que de se préoccuper de son unique bien-être<sup>142</sup>. Pour Baptiste Lanasse, cette philosophie fait table rase de plusieurs principes et valeurs totalement établis dans la modernité. De plus, elle fait écho à de profondes aspirations populaires, qui se développent sur tous les continents. Elle est en cohérence avec nos situations sociétales actuelles car elle est née en continuité des expressions militantes, politiques et scientifiques de l'écologie. « *En l'exprimant sous sa forme philosophique, c'est-à-dire sous une forme pure et radicale, Naess n'a fait que révéler l'idée écologique à elle-même.* »<sup>143</sup>. Dans ce courant philosophique, l'activité de l'homme est identifiée comme étant à la base des dégradations actuelles de l'environnement. De véritables changements idéologiques, politiques, économiques et technologiques étant considérés comme de potentielles solutions. Ces changements requièrent avant tout des transformations, notamment dans l'attention portée à la qualité de la vie et à son appréciation, ainsi que l'implication de chacun dans l'élaboration de ces changements<sup>144</sup>.

Pour Naess, le tout ne dépend pas des parties, mais des êtres particuliers, et ceux-ci dépendent du tout. Pour lui, « *C'est ce qu'on appelle, si l'on veut parler philosophiquement, une relation interne entre les êtres particuliers et le tout, de telle sorte que la définition de ce que tu es toi, ou ce que je suis moi, la définition dite de l'essence, ne s'épuise pas dans*

---

141 Pour présenter le mouvement de l'écologie profonde, on peut énumérer certains principes présents dans les huit points sur lesquels il s'appuie. Tout d'abord, on trouve le fait que le bien-être et l'épanouissement des formes de vie humaines et non-humaines ont une valeur en eux-mêmes, celle-ci étant indépendante de l'utilité pour les besoins humains. L'homme n'ayant le droit de réduire cette richesse uniquement afin de satisfaire des besoins vitaux. On retrouve le principe de décroissance substantielle de la population humaine nécessaire au développement des formes de vie non-humaines. Sur le plan idéologique, le changement tiendra essentiellement dans la revalorisation de la qualité de la vie, plutôt que dans la recherche de niveaux de vie toujours plus élevés, on notera ainsi la différence entre quantité et qualité. C'est point doivent être interprété comme une base de départ pour une réflexion, pas une déclaration dogmatique. NAESS (Arne), ROTHENBERG (David), *op.cit.*, p.223-224.

142 NAESS (Arne), ROTHENBERG (David), *op.cit.*, p. 221-222.

143 *Ibid.*, p.312-313.

144 ARSENE (Gicu-Gabriel), *op.cit.*, p.16.

*l'organisme. Elle réside, en un sens, à l'extérieur de l'organisme.* »<sup>145</sup> On voit chez lui cette volonté d'égalité de valeur accordée aux organismes. Tous ces organismes ont, pour lui, une place de premier plan, autant les êtres spectaculaires que les bactéries. Nous ne devons d'ailleurs concevoir aucune êtres vivants comme un simple moyen. L'idée qui devrait être le moteur de toutes nos actions serait que toute forme de vie détient une valeur intrinsèque, nous devrions n'être autorisé à agir et à transformer la nature qu'en ayant conscience de cela<sup>146</sup>. Pour Patrick Guerin et Marie Romanens, cette écologie nous amène à privilégier la qualité du vivant, en offrant de l'attention à toutes formes de vie et en considérant comme des partenaires tous ces formes avec lesquels nous sommes en interaction.<sup>147</sup> Il met aussi en avant cette idée que nous dépendons de la nature, que c'est elle qui nous contrôle, plutôt que l'inverse. Pour lui, la prise de conscience de cette dépendance est positive parce qu'elle va induire celle de l'interrelation. Ce sentiment d'appartenance au milieu qui nous entoure est pour lui extrêmement rationnel. Il insiste aussi sur l'importance d'humilité, de se sentir tout petit face à l'univers. Pour lui cela nous incite à nous ouvrir d'avantage et à accepter avec allégresse notre mission de prendre soin de notre Terre, qui devient alors source de joie, pas imposé par nécessité de survie. C'est une perspective basé sur la nature, sur le cosmos, qui serait globalement plus important que l'humain dans son unique individualité.

Cependant il ne souhaite pas établir une hiérarchie entre la nature et l'humanité. Mathilde Ramadier précise qu'il n'affirme pas non plus que l'homme et l'animal ont une même valeur, mais simplement que ces valeurs sont intrinsèques et non quantifiables.<sup>148</sup> Pour lui, « *Notre moi individuel constitue un point de vue duquel nous pouvons contempler le Moi du monde.* »<sup>149</sup> Ce qui nous amène à l'élaboration de la notion de « réalisation de Soi » en 1985, par Naess lui-même. Cette notion est encore source de désaccord, certains pensant qu'elle se concentre inutilement sur l'individualité de l'homme. Pour Naess, il est évident que les expériences de chacun ne peuvent nous aider à comprendre la complexité du monde, Mais il est important aujourd'hui de prendre conscience que le but en cela est de réussir à toucher l'individu, avant d'espérer avoir une influence sur une plus grande partie. Il utilise cette notion pour prouver que nous ne somme pas en conflit avec la nature, mais que nous pouvons devenir nous-même quand nous découvrons l'empathie et la compassion pour le monde, et

---

145 NAESS (Arne), ROTHENBERG (David), *op.cit.*, p.173

146 *Ibid.*, p. 226.

147 ROMANENS (Marie), GUERIN (Patrick), *op.cit.*, p.50

148 RAMADIER (Mathilde), Arne Naess. *Pour une écologie joyeuse*, Edition Actes Sud, 2017, p.83.

149 NAESS (Arne), ROTHENBERG (David), *op.cit.*, p. 134-135.

que nous pouvons prendre conscience de cette sensation qui nous touche. C'est en respectant l'identité du monde que nous pourrions enfin prendre conscience de notre véritable identité d'êtres humains<sup>150</sup>.

Pour David Rothenberg, l'écologie profonde peut se vivre de manières très diverses selon les personnes. Pour lui, ce courant souhaitant être fondé sur l'amour de la nature, il est important que chacun puisse prendre conscience de sa propre conception du monde et de la signification qu'il a pour lui-même<sup>151</sup>. C'est donc une invitation à adopter un comportement et des valeurs fondamentales, afin d'évoluer avant tout individuellement dans ce monde, mais ensuite, et surtout, avec les autres et ce grand Soi dans lequel nous nous sommes inscrit de par le réveil de ce sentiment d'empathie et d'appartenance.<sup>152</sup> Arne Naess espère beaucoup de l'écophilosophie, qui désigne la sagesse prise en compte dans sa relation avec le fondement de la vie sur Terre, il le mentionne d'ailleurs régulièrement dans ses ouvrages. Il pense que grâce à elle les élites décisionnaires de nos sociétés tendront à se tourner vers davantage de sagesse que vers la science. Pour lui, la sagesse transcende toutes les sciences d'aujourd'hui et de demain, et l'ignorance ne fera que s'étendre si nous ne prenons pas conscience du mauvais usage de celles-ci. C'est en approfondissant ses connaissances que l'on pourra alors entrer dans véritable simplicité. Pour lui sagesse et simplicité vont de pair<sup>153</sup>. Naess affirme qu'à travers l'écologie profonde il n'a fait que développer son écosophie personnelle et il préconise à tout le monde d'en faire de même. Il s'inspire pour cela du concept de « l'infinie diversité » de Spinoza, pour qui l'humanité ne pouvait s'accomplir qu'en connaissant sa véritable place dans l'immense univers des relations pouvant le relier à Dieu - substance au contenu infini, présent dans la nature, tout autour de lui.<sup>154</sup> Ce n'est qu'à la fin de sa vie qu'Arne Naess s'est penché sur une toute nouvelle voie, après avoir accordé tant d'importance à la logique, il se questionne sur la possibilité que ce soient les émotions et les sentiments qui mériteraient de recevoir le plus de valeur<sup>155</sup>.

La principale critique apportée à cette philosophie écologique est qu'elle manquerait de rigueur scientifique. Cette critique n'est, pour Naess, pas valable, car il s'agit pour lui d'une

---

150 *Ibid.*, p. 226-227.

151 *Ibid.*, préface de ROTHENBERG (David), p.22.

152 RAMADIER (Mathilde), *op.cit.*, 2017, p.76

153 NAESS (Arne), ROTHENBERG (David), *op.cit.*, p. 233-234.

154 RAMADIER (Mathilde), *op.cit.*, p.80.-81

155 NAESS (Arne), ROTHENBERG (David), *op.cit.*, préface de ROTHENBERG (David), p.22.

forme de sagesse qui ne s'exprime pas nécessairement dans le langage scientifique. Cette écologie ne se contente pas d'effacer certaines barrières, mais toutes limites entre l'homme et l'environnement<sup>156</sup>.

Un autre courant philosophique a émergé ces dernières décennies : L'écoféminisme. Le postulat de ce courant est d'étudier les relations historiques, symboliques et politiques entre la domination masculine sur la femme, et la domination de l'homme sur la nature. C'est la continuité de la lutte contre le sexisme à celle contre la domination de la nature. Ce qui unit ces deux luttes, c'est le monopole des valeurs masculines sur la constructions de nos sociétés depuis des millénaires. Parmi les apports de cette situation de monopole, on peut citer l'agressivité contre ce qui est considéré comme inférieur, la suprématie du jugement rationnel sur l'émotion et l'affectif, l'esprit de la guerre, la compétition, etc. Dans ce dualisme féminin-masculin, les caractéristiques masculines, comme la raison, l'autodétermination ou encore l'indépendance, se voient accordées une valeur morale bien supérieure aux attributs féminins comme l'émotivité ou la compassion. À l'Âge de Bronze, l'instauration du patriarcat conduit à l'oppression de la femme, des minorités et de la nature. On peut de plus observer, dans la pensée occidentale, une tradition d'association de la nature à quelque chose de féminin et de potentiellement dangereux. Cette association va traverser l'histoire à travers Aristote, Descartes, pendant les temps moderne et encore aujourd'hui avec la question environnementale.

En 1974, Françoise d'Eaubonne va officiellement associer ces deux luttes avec la création du terme d'écoféminisme. Ceux qui se réclament de ce mouvement voit dans l'histoire le détrônement de la fascination de la nature, mère nourricière, par un Dieu masculin, distant, qui va conduire à une rupture entre les sociétés européennes et la nature. Au fondement de ce courant philosophique, on peut observer qu'il se réclame de plusieurs changements. Parmi ceux-ci, on peut trouver la modification de la conception de Dieu, comme tout-puissant, à une conception plutôt panthéiste de Dieu comme tout et partout, ou encore le passage du paradigme mécaniciste à un paradigme organiciste. Il souhaite aussi instaurer l'attribution d'une valeur intrinsèque à tous les organismes vivants, ainsi que la renonciation à la considération des cultures et modes de vie occidentaux comme étant les meilleurs, et à leur imposition aux autres peuples. Pour finir il préconise le passage d'une économie d'accumulation du profit à une économie soutenable. On peut relier ce courant à

---

156 ARSENE (Gicu-Gabriel), *op.cit.*, p.16.

l'écologie profonde notamment grâce à la question du rejet de l'anthropocentrisme. On observe aussi un lien avec la théorie Gaïa concernant le besoin d'amitié avec l'univers et la volonté de trouver des rapports de solidarité et de coopération entre les organismes vivants de notre environnement. Dans les politiques environnementales, on constate que les écoféministes ont d'avantage porté leur attention sur les questions de protection de la nature et de l'émancipation de la femme dans les pays du Tiers Monde. On peut observer l'impact et l'importance de ce courant dans la multiplication de publication de travaux, d'ouvrages et de réflexions, de la part de philosophes, de sociologues ou encore de psychologues<sup>157</sup>.

#### D. La psychologie et le droit : des domaines récemment imprégnés

La discipline de l'ecopsychologie a été créée en 1990 par trois californiens, la psychologue Mary Gomes, le psychiatre Allen Kanner, et l'écrivain Theodore Roszak, afin de comprendre de manière globale les problématiques de l'être humain avec son milieu. Etymologiquement, ce terme est construit sur la notion de psychologie – c'est à dire la science qui étudie les faits psychiques<sup>158</sup> - et sur celle d'écologie – qui est l'étude des relations des organismes avec le monde environnant, c'est-à-dire, dans un sens large, la science des conditions d'existence de ces organismes<sup>159</sup>. Le sujet d'étude de cette discipline n'est ni l'homme, ni la nature, mais bien l'expérience qui découle de l'interaction entre ces deux sujets. Cette discipline convie les thérapeutes, les écologistes et les militants de l'environnement à se rencontrer avec leur sensibilité, leur expertise et leur éthique<sup>160</sup>. Roland de Miller confirme que cette discipline se place à la frontière entre les sciences naturelles et humaines, intégrant ainsi tout ce qui touche de près ou de loin la relation unitaire de l'homme avec la nature<sup>161</sup>. Elle se base sur l'idée que nous avons perdu ce lien qui nous ancre, par essence, dans la nature.

Pour cela elle propose une véritable philosophie afin de restaurer ce lien si précieux avec notre Terre. Michel Maxime Egger insiste sur le fait que c'est cette perte du lien qui est

---

157 ARSENE (Gicu-Gabriel), *op.cit.*, p.17-18

158 Centre national de ressources textuelles et lexicales.

159 HAEKEL (Ernst), *Morphologie générale des organismes*, Centre national de ressources textuelles et lexicales, 1866.

160 BROWN (Lester R.), in ROSZAK (Theodore), GOMES (Marie E.) (dir.), *Ecopsychology, Restoring the Earth Healing the Mind*, Sierra Club Books, 1995, p.366.

161 DE MILLER (Roland), *Ecopsychologie et écophilosophie : sources et tendances*, 2001, p.45

la cause de nos problèmes écologiques actuels. Jean-Pierre Le Danff, dans son *Introduction à l'Ecopsychologie*, définit l'écopsychologie comme « *l'étude de la dimension psychologique de la crise écologique ; c'est aussi l'étude des processus psychiques qui nous lient ou nous séparent du monde non humain, processus dont les dysfonctionnements constituent, précisément, selon nous, la cause fondamentale de la crise écologique.*<sup>162</sup>» Pour Theodore Roszak, cette discipline s'interroge sur les origines de la nature humaines et des comportements humains. Harold Searles va dépasser les frontières des autres principes de la psychologie, en déclarant en 1960, que la relation de l'homme avec tout élément non-humain de l'environnement doit être prise en compte. Cette théorie n'a pas été utilisée pendant plusieurs années, l'anthropocentrisme étant encore très ancré dans les représentations. Elle va tout de même permettre de développer le champ d'étude de la psychologie à la sphère non-humaine. Contrairement à d'autres courant de psychologie, celle-ci est basé sur l'idée que la psyché reste affectivement reliée à la Terre, qui nous a fait naître. Elle affirme que nous pouvons comprendre nos interactions avec notre environnement, en lien avec nos projections et désirs inconscients, tout comme nous pourrions procéder dans l'interprétation des rêves. Pour lui, l'écologie a besoin de la psychologie et la psychologie a besoin de l'écologie.<sup>163</sup>

Pour Patrick Guerin et Marie Romanens, l'écopsychologie est centré sur notre relation à l'environnement, de nous à l'autre, et de nous à nous-même. Celle-ci va favoriser le développement personnel dans l'approfondissement de notre compréhension et notre sensibilité, notamment en apprenant à écouter ce qui se passe à l'intérieur de nous. Ce qui va nous rendre plus réceptifs aux problèmes sociaux et écologiques de notre Terre. Pour eux, « *ce qui importe c'est le lien, notre être n'est pas séparé d'un monde par une frontière imperméable.*». Ce que nous pouvons vivre, créer, penser et imaginer à partir de l'échange et l'interaction entre nous et la nature est précisément le sujet d'étude de l'écopsychologie<sup>164</sup>. Pour Marie Romanens, en Occident, la domination de la nature extérieure s'est transformée en une domination à l'égard de la nature intérieure. Du côté de nos conceptions, elle nous permet de surpasser une vision utilitariste de la nature, ainsi que les arguments utilitaristes utilisés afin de la protéger. Le but étant pour elle de dépasser notre tendance à différencier et cloisonner, de quitter cette uni-dimensionnalité, afin d'arriver à une conception de choses qui tienne ensemble les objets jusqu'ici opposés, une voie transdisciplinaire, c'est à dire sortir de

---

162 LE DANFF (Jean-Pierre), *Introduction à l'Ecopsychologie*, L'écologiste, n°33, 30 décembre 2010.

163 ROSZAK (Theodore), GOMES (Marie E.) (dir.), *op.cit.*

164 ROMANENS (Marie), GUERIN (Patrick), *op.cit.*, Paris, Payot, 2010, p. 95-99

la vision dualiste occidentale. En replaçant l'homme dans son milieu, ce courant va considérer les éléments d'un point de vue systémique<sup>165</sup>.

Plus concrètement, avec cette discipline on va pouvoir observer quels sont les conséquences de la pollution de notre environnement sur notre santé mentale, sur notre anxiété, notre stress, etc. Ces réflexions vont nous permettre de répondre à des interrogations notamment sur le lien entre la dégradation de notre environnement et les différentes formes de détresses psychologiques observables aujourd'hui dans nos sociétés<sup>166</sup> et retrouver le lien entre notre psyché - notre nature intérieure - et notre milieu – la nature extérieure. A partir de cette compréhension, de nouveaux choix pourront se dégager pour notre société. L'hypothèse de Nadine Burdin est que si l'on réussit à renouer avec notre milieu, en nous interrogeant sur ce qui nous constitue, nous pourrions agir plus librement et consciemment de manière positive avec les organismes vivants qui entourent<sup>167</sup>. Il est de plus important de noter qu'il ne faut pas la confondre avec le psychologie de l'environnement qui, selon Gabriel Moser, est l'étude de l'interrelation entre l'individu et son lieu de vie, son milieu – physique et social – dans des dimensions spatiales et temporelles<sup>168</sup>. Elle cherche alors à repérer les représentations, les émotions, et les comportements qui se produisent en fonction du milieu.

En droit, la notion de solidarités écologiques, qui nous offre une nouvelle vision de la conservation de la nature, est apparu pour la première fois dans la réforme de la loi sur les parcs nationaux de France, en 2006 (Loi n° 2006-436, Article L. 331-1). Elle marque un véritable tournant dans les modalités d'inscription des fondements écologiques dans la gouvernance d'un parc national. Selon Raphaël Mathevet, cette notion ne préconise pas seulement de préserver la biodiversité, mais aussi les processus évolutifs « *afin de garantir les potentialités à venir et les services écologiques rendus par la diversité du vivant.* » C'est avant tout une prise de conscience de l'interdépendance de tous les êtres vivants au sein d'une communauté multi spécifique<sup>169</sup>, un lien moral entre humains et non-humains. « *Ainsi, pour que l'aire protégée existe, que sa valeur patrimoniale se perpétue, il faut que les acteurs*

---

165 ROMANENS (Marie), <http://eco-psychologie.com/qui-sommes-nous/>

166 MAZURE (Francis), *La révolution de l'écopsychologie*, Nouvelles clés, n°14, été 1997.

167 ROMANENS (Marie), <http://eco-psychologie.com/qui-sommes-nous/>

168 MOSER (G.), WEISS (K.), *Espaces de vie. Aspects de la relation homme-environnement*, Paris, Armand Collin, 2003, p.400.

169 LARRERE (Catherine), (Raphaël), *op. cit.*, p.125



*du territoire dans lequel elle s'inscrit éprouvent de la solidarité avec les non-humains qui la constituent et la caractérisent. »<sup>170</sup>*

Ce concept renvoie à une éthique écocentrique léopoldienne, qui, n'accordant pas de droits moraux à la nature, se définit plutôt comme une éthique du « *vivre ensemble* » qui suppose d'agir en prenant en compte les conséquences de nos actions sur les milieux dans lesquelles nous intervenons. Pour Aldo Leopold, celle-ci implique le « *respect des autres membres de la communauté et aussi le respect de la communauté en tant que telle* »<sup>171</sup>.

Il est de plus important de préciser que ce concept favorise la mise en œuvre du principe de responsabilité envers la nature et les générations futures de Hans Jonas (1990). La solidarité écologique amplifie le concept de responsabilité, les humains devant être conscients de leur double dépendance, vis-à-vis de la société et de la biosphère. C'est ainsi qu'il témoigne du fait que la préservation de la diversité du vivant est inséparable de la complexité sociale. Ce concept de solidarité écologique insiste sur la « *communauté de destin (...) entre l'homme, la société et son environnement en intégrant d'une part, la variabilité, la complémentarité et la mobilité de la diversité du vivant et des processus écologiques dans l'espace et le temps et d'autre part, la coévolution des sociétés humaines et de la nature au travers des usages de l'espace et des ressources naturelles.* »<sup>172</sup> On peut alors vouloir sauvegarder la nature, non pas parce qu'on lui attribue une valeur morale ou monétaire, mais pour sa beauté ou son intérêt scientifique.

De plus, étant un concept englobant et transversal, cela permet de dépasser l'opposition entre biodiversité remarquable et ordinaire. Ce concept repose sur le sentiment de solidarité, qui renvoie, au sein d'une communauté, à la responsabilité, à l'interdépendance des membres, sur l'idée de dette écologique – lorsque nous contribuons à la destruction du vivant – et sur l'idée du contrat naturel qui fixerait les limites de l'action humaine sur la nature – reposant notamment sur les œuvres de Michel Serres et d'Aldo Leopold. Ainsi, toujours selon Raphaël Mathevet, « *au regard de l'histoire de la notion de solidarité, du cheminement de la notion dans les textes de loi, des fondements philosophiques auxquels elle renvoie, la*

---

170 MATHEVET (Raphaël), THOMPSON (John), DELANOË (Olivia) et al., « *La solidarité écologique : un nouveau concept pour une gestion intégrée des parcs nationaux et des territoires* », Natures Sciences Sociétés, 2010/4 (Vol. 18), p. 424-433. URL : <https://www.cairn.info/revue-natures-sciences-societes-2010-4-page-424.htm>

171 LEOPOLD (Aldo), *Almanach d'un comté de sable*, (trad. par Anna Gibson), Paris, Aubier, 1995, (1949), p.256

172 MATHEVET (Raphaël), THOMPSON (John), DELANOË (Olivia) et al., *op.cit.*, p. 424-433.

*solidarité écologique a manifestement un rapport de convenance à la fois avec une éthique écocentrique et une éthique anthropocentrique »<sup>173</sup> .*

De part son approche systémique, ce concept tend à définir la manière dont nous interagissons avec le vivant aux niveaux local et global. Il peut ainsi nous servir de guide pour nos actions et nous aider à redéfinir notre rapport à la nature ainsi que la prise en compte de la biodiversité dans nos activités. Se mettant progressivement en place, pour le moment principalement pour les parcs nationaux, il est un peu tôt pour mesurer son impact et ses réussites. Cependant il dépasse largement le simple cadre de la protection des parcs nationaux, il pourrait en effet servir pour des projets de territoires *« fondés sur une vision partagée, dynamique et fonctionnelle du patrimoine (naturel et culturel), des ressources naturelles, des services rendus par les écosystèmes, des usages et pratiques associés. La solidarité écologique apparaît ainsi comme l'un des fondements de la gestion intégrée de la biodiversité. »<sup>174</sup>*

Suite à cette nouvelle conception de la nature dont les hommes font partis, qu'ils doivent respecter et préserver, nous sommes passé de la protection du sauvage à celle de la diversité biologique – ou biodiversité<sup>175</sup>. Celle-ci nous amène à nous interroger sur la complexité des relations que nous entretenons avec le vivant non-humain<sup>176</sup> et le non-vivant. Ce terme n'exclue donc pas l'homme et ses activités, mais demande une remise en question des modèles selon lesquels celui-ci agissait. *« C'est en un sens passer de la dualité de la nature et de la culture à une pluralité d'interactions entre humains et non-humains. »<sup>177</sup>* Cependant, l'écologue Patrick Blandin soulève le problème que la diversité biologique favorise *« un rapport à la nature comptable et manipulateur, pouvant faire le lit d'une nouvelle technocratie »<sup>178</sup>* En effet, nombreux sont les écologistes qui pensent que « gérer » la biodiversité induit une nouvelle forme de domination de l'homme sur la nature. Pour eux, la

---

173 *Ibid.*

174 MATHEVET (Raphaël), THOMPSON (John), DELANOË (Olivia) et al., *op.cit.*, p. 424-433.

175 *« Le mot « biodiversité » est issu de la contraction des termes « biologique » et « diversité ». On parle en général de cinq niveaux de biodiversité : les écosystèmes, les espèces, les populations, les individus et les gènes. La diversité génétique de l'espèce humaine fait partie de la biodiversité. Elle représente aussi les interactions qui existent entre eux et qui sont fondamentales. La biodiversité est une chaîne dans laquelle chaque espèce est un maillon. »*

<https://www.especes-menacees.fr/definition/biodiversite/>

176 LARRERE (Catherine), (Raphaël), *op. cit.*, p.23

177 *Ibid.*, p.107.

178 BURGAT (Florence) et NUROCK (Vanessa) (dir.), *Le multinaturalisme. Mélange à Catherine Larrière*, Marseille, Wildproject, 2013, p. 54-66

meilleur façon de sauvegarder la nature est de la laisser dans sa forme la plus sauvage.<sup>179</sup> Cela nous amène à la question du positionnement interventionniste face à la nature à laquelle des théories et des outils tentent de répondre.

### **Chapitre 3 / La permaculture, un outil pour encourager la transition**

Aujourd'hui, après avoir répondu à la question de l'intégration de l'homme dans son environnement, cela ne résout pas la grande problématique qu'elle sous-tend : Comment l'homme peut-il – doit-il – agir dans cet environnement auquel il appartient ? Des outils existent afin de d'aider l'homme à trouver sa juste place, et à agir selon l'éthique qui lui semble la plus appropriée. Parmi ces outils, la permaculture commence lentement à émerger en France. Le mot « permaculture » est tiré de la contraction de l'agriculture permanente. Officiellement, on attribue son invention à Bill Mollison et David Holmgren, dans les années 1970. Mais cette notion est née à plusieurs endroits du monde un peu en même temps, ne portant pas le même nom. Cependant, elles ont toutes un trait de caractère en commun : la situation de l'après guerre – années 70 – et l'industrialisation du rapport à la nature dans l'agriculture. Cette situation dans laquelle elle est élaborée, va amener ses auteurs à réfléchir dans l'urgence à une nouvelle manière d'agir afin de répondre à la grande interrogation de la place de l'homme dans la nature.

La permaculture est donc un outils qui nous permet de réfléchir sur cette éthique et nous propose des solutions pour la mettre en œuvre (I). Le projet écologique de l'Oasis de Serendip témoigne d'une des manières d'appliquer cette philosophie à travers de nombreux outils, notamment en agriculture et aménagement du site (II).

---

179 LARRERE (Catherine), (Raphaël), *Penser et agir avec la nature...*, op. cit., p.13.

## Section 1 - La permaculture pour reconceptualiser le rapport de l'homme à la nature

En tentant d'appliquer chacun des sept domaines<sup>180</sup> de la permaculture, cet outil va permettre de soutenir l'humanité dans ce qu'Holmgren appelle la « descente énergétique » qui « regroupe les diverses idées, aptitudes et modes de vie qui doivent être redécouverts et développés afin de pourvoir à nos besoins tout en accroissant le capital naturel pour les générations futures. La permaculture peut servir tous les efforts réalisés par des individus ou des communautés pour construire un futur durable »<sup>181</sup>.

Afin d'appréhender au mieux ce concept qu'est la permaculture, nous allons procéder à une lecture complète de l'histoire de sa diffusion, de la philosophie et de l'éthique qu'elle sous-tend (A), pour ensuite énoncer les grands principes sur lesquelles elle fonde sa méthode (B). Pour finir, nous présenterons les principaux outils qu'elle propose afin de répondre à la problématique de la place de l'homme et de son action dans la nature (C).

### A. Historique, philosophie, et éthique de la permaculture

La première figure que l'on peut citer est Masanobu Fukuoka, un biologiste japonais. Il travaille en laboratoire et va se retrouver au cœur du lancement de l'industrialisation puisqu'on va lui demander d'élaborer des produits chimiques pour faire passer l'agriculture japonaise à la modernité. On est alors en plein boom économique, c'est l'après guerre, et il va constater qu'aucune remise en cause de cette nouvelle logique n'est exprimée autour de lui. Il fonde sa pensée sur la culture du Zen, la culture du non-agir. Pour lui la nature est parfaite, elle fait les choses comme elles doivent être faites, nous n'avons pas besoin d'intervenir. Il va par la suite s'installer dans la ferme de son père et observer ce qui s'y passe. Plutôt que d'agir pour régler les problèmes, et en s'appuyant sur les connaissances de son père qui les tenaient de son grand-père, il va observer ce qui existe déjà dans la nature, et qui permet de la réguler. On peut schématiser cette idée notamment à travers son ouvrage *La révolution d'un seul brin de paille*, où il explique comment il en arrive à introduire des canards dans ces rizières. Cette association lui permet – grâce aux canards – de désherber et fertiliser les sols, un équilibre va

---

<sup>180</sup> Ces sept principes, représentés dans le schéma de la fleur d'Holmgren, sont les soins à la nature et à la terre, l'habitat, les outils et la technologie, l'enseignement et la culture, la santé et le bien-être, la finance et l'économie, le foncier et la gouvernance.

<sup>181</sup> L'essence de la permaculture, Un résumé des concepts et principes de la permaculture tirés du livre *Permaculture Principles & Pathways Beyond Sustainability*, HOLMGREN (David), Traduction coordonnée par l'association Imagine Un Colibri, permacultureprinciples.com : [https://holmgren.com.au/downloads/Essence\\_of\\_Pc\\_FR.pdf](https://holmgren.com.au/downloads/Essence_of_Pc_FR.pdf)

alors se créer. Pour lui l'homme n'est plus que le gardien de l'équilibre dans le système qui, en partant de l'observation du vivant, va l'orienter de son autorégulation. Comme il est biologiste, il va s'intéresser aux méthodes de fabrication du Bokashi, une préparation domestique réalisée à base de bactéries et de champignons, qui vient d'une tradition millénaire du Japon, aujourd'hui connue dans le monde entier sous le nom de micro-organismes efficaces (Efficient Microorganism - EM).

La situation de Bill Mollison diffère un peu. Dans les années 70, il est alors professeur en Australie, le pays se lance dans la conquête de l'industrialisation de l'agriculture. Etant une île, la question de la souveraineté alimentaire est ancrée. On lui demande alors d'étudier des alternatives possibles, dans la perspective où l'industrialisation ne fonctionnerait pas. Il va alors s'intéresser aux pratiques traditionnelles des aborigènes, et va se poser des questions sur la manière dont les systèmes naturels évoluent, sur comment la nature procède, et sur l'efficacité énergétique en agriculture. En partant du constat que le système industriel est très gourmand en énergie, il se questionne sur les dépenses et la consommation énergétique. Il va alors observer que dans la nature il n'y a pas d'intrants. On peut notamment citer l'exemple de la forêt, considéré comme le modèle de base de la permaculture. Celle-ci produit de nombreux bénéfices (fruits, bois, champignons, stockage de carbone, réserve de biodiversité, etc.) tout en étant un système complètement autonome, possède un sol protégé en permanence, non seulement par un paillage naturel mais aussi par l'absence de tout travail mécanique, de produit toxique ou d'engrais chimique, ainsi qu'une alliance de différents végétaux sans oublier la présence d'animaux, mammifères et poissons, qui participent à cet écosystème. Mollison va alors vouloir chercher une solution afin de faire évoluer notre agriculture en allant dans le sens du vivant. C'est ainsi qu'il va développer le concept de permaculture avec David Holmgren.

Holmgren va par la suite introduire une vision plus globale et intégrative de la permaculture, avec une dimension notamment du bien être de l'homme. Il va alors élargir la permaculture à d'autres domaines comme l'habitat, la spiritualité, les rapports sociaux, etc. Plus récemment, nous pouvons citer Sepp Holzer, qui grandit dans une ferme à 1200m d'altitude en Autriche, à l'époque où la région décline d'un point de vue agricole. La majorité des terrains voisins sont transformés en monocultures sylvicoles - production de bois pour l'industrie – la plantation de pins Douglas se révélant la production la plus rentable. On assiste alors à l'industrialisation de la région. Il va alors relevé le défi et cultiver des fruitiers,

en complexifiant ses systèmes avec de la production de viande, de fruits, de champignons, etc. Tout cela dans un système où il se cantonne à un rôle d'accélérateur du processus. Il va seulement intervenir pour créer des systèmes qui vont par la suite se fertiliser d'eux-mêmes. On peut notamment citer l'exemple du terrassement de son terrain, car, étant en pente et sujet à l'érosion, l'eau quitte le système. Grâce aux terrasses, il va établir un système qui va contenir l'eau, participer à la transformation de la végétation et lui permette de cultiver de nouveaux espaces. On va par la suite le solliciter pour intervenir dans le monde entier. Il a notamment participé à la création du site de Tamera, une zone aride qui fut transformé en une véritable oasis. Il est dans une approche macro - à l'échelle du paysage, d'un grand territoire – pas dans une vision à l'échelle du jardin.

Il est important de rappeler que la permaculture n'est pas simplement qu'une nouvelle approche du jardinage, c'est une véritable philosophie de vie où animaux, insectes, êtres humains, plantes et micro-organismes vivent en harmonie dans un environnement sain et auto-suffisant. Elle valorise la diversité et préconise de s'adapter à l'environnement plutôt que de tenter de le plier et de le standardiser. Cette philosophie vise à faire de son lieu de vie un écosystème harmonieux, productif, autonome, naturellement régénéré et respectueux de la nature et de tous ses habitants. David Holmgren préconise ce qu'il va nommer une « descente énergétique », décrite comme une douce redescente vers la Terre, notre maison, après un vol exaltant en ballon.<sup>182</sup> Pour schématiser cette philosophie, on peut s'appuyer sur le schéma de la fleur d'Holmgren. Celle-ci met en lumière les domaines clés sur lesquels nous devons intervenir afin d'établir une culture durable. A ses débuts, la permaculture était avant tout centré, dans ses principes et dans ses conceptions, sur la conservation de la terre, de la nature. Elle a aujourd'hui largement étendu ses domaines élargissant ainsi sa vision. On retrouve quelques uns de ces domaines spécifiques sur la surface de la fleur. Le chemin évolutif en spirale va prendre naissance dans l'éthique et les principes suggèrent le lien entre l'ensemble des pétales. « L'aspect en toile d'araignée suggère la nature incertaine et variable d'un tel processus d'intégration ».<sup>183</sup>

Afin de comprendre la permaculture il est de plus essentiel de citer les bases fondamentales sur lesquelles elle est fondée. Tout d'abord, elle s'appuie sur le fait que les humains sont soumis aux mêmes lois naturelles qui gouvernent l'univers. Ensuite sur le fait

---

182 L'essence de la permaculture, *op.cit.*

183 *Ibid.*

que l'on considère que l'exploitation des énergies fossiles, depuis l'avènement de l'ère industrielle, fut une des causes principales de la soudaine croissance démographique, de la technologie et d'autres nouveautés de la société moderne. On pourrait définir la permaculture comme la science et l'art de concevoir des systèmes durables. On utilise la notion de science dans une dimension de compréhension du fonctionnement de systèmes et de la connaissance de ceux-ci. La notion d'art renvoie plutôt à l'intériorité du système, son harmonie, à son côté sensible. On peut envisager la nature d'un point de vue extérieur, en observant – il y a telle présence, telle dynamique - et aussi s'intéresser à l'intériorité de cette nature - comment en arrivant à prendre du recul, et à l'observer en s'y intégrant, on peut entrer à l'intérieur et se sentir lié dans son intériorité avec l'intériorité de la nature. L'utilisation du verbe concevoir renvoie à tout le travail de conception de la permaculture et la notion de systèmes durables sous-tend que l'on envisage la durabilité sur le ton du terme de résilience, pour perdurer et traverser des crises. Ceci nous permet d'envisager ce prendre soin de la Terre - l'éthique de la permaculture - dans une perspective qui n'est pas seulement utilitariste, mais où l'homme s'intègre harmonieusement dans la nature.

A travers l'éthique de la permaculture, un positionnement par rapport à la nature va être défini. Celui du rôle de gardien de l'harmonie, de prendre soin de la nature. On peut observer que celle-ci se schématise un peu comme le concept du développement durable, à travers trois cercles. Ceux-ci symbolisent les trois grands piliers de cette éthique qui sont : prendre soin de la nature, de la terre (des sols, des forêts, de l'eau, etc.), prendre soin de l'humain (de soi-même, de ses proches, de la communauté) et partager, redistribuer équitablement les surplus. Dans cette vision la nature et l'humain semblent être déconnectés. Mais ce qui est mis en lumière avant tout dans cette éthique, c'est le fait que l'humain aie une place importante. Elle ne prend pas le parti d'une nature complètement débarrassée de l'humanité, mais s'intéresse à la place que l'homme prend au sein de cet écosystème. Il se questionne sur la façon dont l'homme peut habiter cette planète. Derrière le troisième pilier – celui du partage équitable du surplus - il y a plusieurs dimensions importantes. Tout d'abord le rapport à la notion de surplus. On se place plutôt dans la lignée de la philosophie des amérindiens, qui est de ne pas cultiver plus que ce dont on a besoin, et que si surplus il y a, il doit être laissé à disposition ou redistribué. On n'est pas dans une logique d'accumulation – liée à la peur du manque. Cela suppose d'avoir une vision claire et réaliste de mes besoins réels. Cette vision de l'éthique en fait un élément indispensable à l'établissement de la culture de la « descente écologique » de Holmgren.

Ces grands principes découlent d'une étude sur l'éthique communautaire, pratiquée dans d'anciennes traditions religieuses et spirituelles ou encore celle des nouvelles structures coopératives. Il est tout aussi important de prendre conscience de l'importance accordée aux enseignements des cultures indigènes et tribales, qui repose sur l'observation que celles-ci reposent sur un équilibre et une harmonie entretenue avec leur environnement, ainsi que de leur longévité. Dans la logique permaculturelle, si nous souhaitons adopter un mode de vie éthique, il est plus que nécessaire de tenir compte des enseignements des grandes traditions philosophiques et spirituelles. Pour Holmgren, pour acter le long processus de transition vers une culture durable, « *nous devons envisager et tenter de comprendre un éventail de valeurs et de concepts plus large que celui qui nous a été fourni par l'histoire culturelle récente.*<sup>184</sup> » Il est de plus accordé une place importante à toutes sortes de savoirs et techniques traditionnelles. On se questionne en effet sur le fait que certaines personnes aient pu déjà être confronté à certains problèmes dans le passé, et quelles solutions ils ont trouvé. Sans oublier la question de l'utilisation de connaissances acquises depuis, et notre manière de les utiliser. L'enjeu étant avant tout de pouvoir concilier les deux.

### *B. Les grands principes de la permaculture*

De cette éthique vont découler les grands principes de la permaculture, les premiers apparus étant les principes Mollisoniens – qui sont en mouvement permanent avec l'apparition de nouveaux principes. Parmi ceux-ci on retrouve le principe des emplacements relatifs où chaque élément est placé en relation par rapport aux autres dans une activité de conception appelée le design. Le design, c'est la mise en relation judicieuse d'éléments entre eux. Ce n'est pas l'arbre, l'eau ou la poule qui compte, c'est la relation entre eux, celle que le permaculteur crée ou met à contribution. Mais pour permettre à un élément du site (un étang, la maison, un bois, le jardin ou un brise-vent) de fonctionner efficacement avec les éléments de son environnement, encore faut-il qu'il soit situé au bon endroit, dans le temps et dans l'espace. Ce principe entre directement en lien avec deux autres principes Mollisonien, un élément remplit plusieurs fonctions (principe de multifonctionnalité) et une fonction est remplie par plusieurs éléments (principe de redondance<sup>185</sup>). Ces trois principes tendent à créer

---

184 L'essence de la permaculture, *op.cit.*

185 En effet, quand on observe la nature, on se rend compte que lorsqu'un élément n'est pas présent, un autre prend sa place, ainsi que sa fonction. On va chercher à reproduire cette logique.



de la résilience dans le système, en travaillant sur la complexification des liens, dans le but d'intervenir au minimum.

Une autre conséquence de ces principes c'est de toujours favoriser au maximum la biodiversité. Pour cela on a notamment recours au phénomène des effets de lisière. Dans la nature on peut en effet observer des zones de rencontre entre deux milieux. Dans ces espaces, on peut trouver des éléments du premier et du deuxième milieu, ainsi que des éléments qui sont inexistant dans aucun de ces deux milieux, mais qui vont apparaître uniquement parce que c'est une frontière. Dans le monde du vivant, ce sont des endroits où il y a la plus grande richesse, de là vient la nouveauté, et la plus grande créativité de la nature. On peut citer comme exemple les Everglades aux Etats-Unis, les zones côtières des régions tropicales et équatoriales, les Delta et embouchures de fleuves, etc.

Un autre principe que l'on peut citer c'est celui de l'efficacité énergétique, qui consiste à tenter de maximiser les entrées d'énergies dans un système et à minimiser les sorties (fuites, entropie). Pour cela la permaculture développe plusieurs outils. Parmi ces outils, on peut citer les effets de levier, qui implique la recherche de la plus petite intervention pour obtenir le plus grand effet possible. On retrouve ensuite la dimension du fonctionnement en zone, qui implique la définition des degrés d'intervention de l'homme selon l'environnement. La zone 1 étant l'espace où l'homme intervient le plus fréquemment, la zone 2 recevant une intervention moins régulière, jusqu'à la zone 5 qui permet de préserver une non-intervention. On peut tout de même observer et s'inspirer de cette dernière zone, sans intervenir, dans le souci de ne pas coloniser la totalité de l'espace. La philosophie derrière cette notion c'est une vision de l'homme n'ayant pas une légitimité à occuper toute la planète.

En amont du système, on va chercher ensuite à optimiser, maximiser l'utilisation des ressources entrantes (rayonnement lumineux, pluie, vent, etc). En aval, il s'agit de limiter l'entropie, c'est à dire la perte d'énergie dans le système (fuite), en développant des logiques de réemploi qui partent de l'observation qu'il n'y a pas de déchets dans la nature, et que dans notre système tout déchet est une ressource potentielle. On va de plus chercher à toujours favoriser les ressources locales, afin de limiter la production d'énergie grise<sup>186</sup> et les externalités négatives liées aux transports. Dans la même idée, on va toujours tendre vers la complexité biologique et la simplicité technologique. On peut citer l'exemple de l'alliance

---

186 L'énergie nécessaire à la fabrication d'un bien manufacturé.

avec les vers de terre, qui travaillent 24h/24, et sur lesquels on peut compter indéfiniment, plutôt qu'avec la machine, dont l'obsolescence conduira à de nouvelles dépenses et à du travail de maintenance. Ce qui conduirait à simplifier le technologique pour accéder à plus d'autonomie. Enfin, on va toujours chercher à accélérer les successions. Cet outil est inspiré de l'observation des successions écologiques<sup>187</sup> qui nous informent sur le devenir des écosystèmes et nous permet de créer des systèmes naturellement plus stable et donc nécessitant moins de maintenance, d'entretien par l'homme. L'exemple type serait l'agroforesterie, qui, en mimant les écosystèmes forestiers, nous conduit à intégrer l'arbre dans les systèmes agricoles.

Bill Mollison introduit un autre principe qu'il intitule : Le problème c'est la solution. Ce principe implique que ce sont les attitudes figées qui vont générer les problèmes alors que si nous envisageons les choses sous des angles nouveaux, nous pouvons trouver et mettre en œuvre des solutions originales en transformant le problème en opportunité. Cette philosophie est déjà présente dans l'étymologie du mot crise, qui notamment en mandarin s'écrit en utilisant deux idéogrammes, qui sont celui du danger et d'opportunité<sup>188</sup>. Donc dans chaque problème se trouve le germe de sa propre solution, puisque celui-ci nous permet d'observer des motifs qui vont nous donner des indications, ce qui va nous permettre de décider s'il faut agir ou non. Cela nous renvoie à un proverbe chinois : « *Un, deux, l'infini* », qui signifie qu'en général, avant d'être confronté à un problème, nous n'avons pas conscience qu'il y a d'autres manières de faire. C'est donc l'arrivée du problème qui va nous permettre d'envisager qu'il y ait au moins une autre solution. Quand on en a pu envisager au moins deux solutions, s'ouvre alors à nous une autre perspective, et on peut commencer à en envisager une infinité<sup>189</sup>. Finalement cela renvoie à un autre principe qui est que les seules limites dans notre capacité à faire avec la nature, ce sont l'imagination – notre capacité créative - et la connaissance – notre compréhension du vivant.

Un autre principe qui nous semble pertinent dans la compréhension de la manière dont la permaculture va modifier notre rapport à la nature, est celui d'intégrer plutôt que séparer. Ce principe est issu de l'observation que dans la nature il n'y a pas de jugement, il n'y a ni

---

187 C'est le fait que les systèmes naturels évoluent sans cesse, selon des schémas qui sont liés aux conditions pédo-climatiques, et tendent à se rapprocher du climax, qui est l'état stable de végétation.

188 Ce sujet fut notamment abordé par François Taddei dans le cours en ligne « Accompagner les transitions éducatives » organisé par l'Université Sorbonne Paris Cité.

189 *Ibid.*

bon, ni mauvais, elle s'accommode de tout, tout a sa place. Donc on procède plutôt sur un modèle intégratif, ce qui a des implications dans tous les domaines. Quand on est face à un choix, on va tenter de ne pas choisir finalement, et de mettre en place les différentes possibilités. Cela nous amène à investir le concept de niche écologique. On a parfois tendance à simplifier la nature, notamment en la réduisant à la loi de la jungle, alors que l'observation attentive des écosystèmes montre au contraire que tout coexiste dans la nature, coopération et compétition, ce qui nous amène à considérer la nature comme un équilibre complexe, où chaque élément va rechercher sa niche écologique<sup>190</sup>.

Pour finir, on peut citer le principe qui consiste à faire avec la nature plutôt que contre elle, qui est sûrement le principe le plus emblématique du sujet abordée dans ce mémoire. Nous sommes dans une perspective où la nature, dans son ensemble, est une alliée, ce qui est une invitation à dépasser une vision dichotomique de celle-ci, avec d'un côté la nature-amie et de l'autre, la nature-ennemi – le gentil hérisson contre le méchant loup. La nature n'a pas de solution déterminée à l'avance, tout procède d'une système d'essais-erreur, comme un gigantesque laboratoire à ciel ouvert, certaines solution qui vont se pérenniser et d'autres disparaître. Notre travail va être de mimer ce fonctionnement essais-erreur en étant nous même intégré à l'expérience, une recherche perpétuelle.

### C. Les principaux outils de la permaculture

Pour aller plus loin dans la compréhension de la permaculture, et pour la rendre plus tangible, plus applicable, il nous paraît cohérent d'aborder certains outils qu'elle préconise dans son application. Un des outils centraux de la permaculture est la méthodologie du design. Pour l'appréhender, il est nécessaire de replacer le cadre philosophique dans lequel nous nous plaçons, qui est que la permaculture n'est pas une recette préétablie, mais bien une recherche perpétuelle. Elle implique de faire appel à l'intelligence de l'humain pour concevoir un cadre harmonieux dans sa relation avec la nature, là où il se trouve. On se place plutôt dans le cadre de solutions différenciées, adaptées à une situation spécifique. Ce qui rompt avec la logique industrielle qui tend à mondialiser les solutions, en exportant, des méthodes, techniques, etc. Cette méthode nous invite à s'inspirer de ce qui se passe ailleurs sur la planète et à utiliser des solutions qui correspondent à notre milieu. Dans le domaine agricole, on peut notamment

---

<sup>190</sup> La niche écologique correspond au rôle de l'espèce dans le fonctionnement de l'écosystème. L'habitat d'une espèce désigne son adresse tandis que la niche correspond à son métier. Deux espèces qui exploitent la même ressource de la même façon son dits avoir la même niche et ne peuvent cohabiter durablement.

utiliser les cartes USDA<sup>191</sup>, appelé aussi « zone de rusticité ». L'homme n'est pas placé au centre de cette méthode de design. C'est une rencontre entre le rêve de l'humain, et le rêve de la nature. On intègre deux dimensions dans cette méthode, la dimension temporelle et la dimension spatiale. Tout l'enjeu est de trouver des méthodes de conception, de design, qui trouvent leurs racines dans un cadre holistique, en intégrant tous les éléments.

L'outil essentiel pour débiter un travail en permaculture c'est l'observation. Il y a deux types de d'observation. D'abord l'observation passive qui consiste à voir pas seulement avec la vue, mais en utilisant nos cinq sens, quand on est dans la nature, pour ne pas être dans un fonctionnement trop interprétatif, mais simplement pour décrire ce qui est. L'idée derrière cela c'est d'éviter de concentrer notre attention sur le connu, en favorisant la collecte d'un maximum d'informations sensoriels sur ce qui est réellement présent, connu et non-connu – culturellement. Le deuxième type d'observation c'est l'observation active. On part du principe qu'il n'existe pas vraiment pas d'observateur entièrement passif, puisque que la simple présence d'un homme dans une forêt modifie les comportements. On oriente nos observation sur ce qui se passe quand on intervient et sur comment le système réagit à nos interactions. Notre attention se focalise aussi sur une observation de nous-même dans notre dimension de l'intervention au sein de notre environnement, sur ce qui se passe à l'intérieur de nous quand on intervient. Cette observation active permettra à chaque individu de comprendre la place qu'il peut avoir dans la nature, et qui diffère selon les individus.

Un autre outil utilisé en permaculture est la notion de bordures. Cette notion est très large, c'est tout ce qui vient limiter notre système, par exemple la quantité de bois ou d'eau dont on dispose. On va donc les lister toutes les bordures du système. Il s'agit ici d'envisager la nature comme étant limitée. Cette prise de conscience nous renvoi à la finitude du monde, à l'épuisement de la nature et donc au fait que l'on soit obligé de concevoir le rôle de l'homme comme étant le gardien du système, et par extension de la planète. La notion de ressources vient renforcer la boîte à outils de la permaculture. Il s'agit maintenant de prendre conscience sur l'ensemble des ressources disponibles, qu'elles soient matérielles ou immatérielles. On va chercher à s'interroger sur la façon dont les ressources présentes dans la nature, peuvent nous aider à s'autonomiser dans la réponse à nos propres besoins. La permaculture étant inscrite dans une approche ecocentrée, on s'intéresse aux ressources dans

---

191 <http://planthardiness.ars.usda.gov/>

une perspective de créer des bénéfices pour l'ensemble de l'écosystème, pas seulement pour l'homme.

La permaculture va de plus utiliser la notion de micro-climat entendu comme une zone très localisée dans laquelle il y a une unité climatique. A partir d'un espace, on va aller chercher des indices de légères modifications localisés des conditions climatiques (une zone sableuse, humide, fraîche, sèche, etc) A partir de ces indices on va définir des micro-climats que l'on va venir renforcer, par exemple avec l'implantation d'un bassin en zone humide, plantation d'arbres pour créer de l'ombre en zone fraîche, etc. Ce qui est intéressant avec cet outil c'est qu'il permet une rupture avec la logique industrielle. Plutôt que de domestiquer la nature, aplanir les différences dans un territoire pour rechercher à s'adapter à des pratiques standardisées, on va chercher au contraire à encourager la nature dans ce qu'elle apporte en terme de diversité.

Le dernier outils que l'on peut citer, et qui permet de renforcer la dimension de créativité, c'est la notion de motifs, que l'on trouve aussi dans la littérature permacole sous le nom de schéma, patron, répétition. L'observation de la nature nous offre la possibilité d'identifier des répétitions de motifs, de phénomènes, pas seulement à une échelle donnée, mais aussi de l'infiniment petit à l'infiniment grand ou inversement. Parmi les exemples les plus emblématiques on peut citer la forme de la spirale (ADN, galaxie, etc.) ou encore l'embranchement (racine, branche, poumon, nervure des feuille, delta d'un fleuve, etc.). Ces motifs vont nourrir notre créativité, notre capacité à trouver des formes naturelles, afin de ne pas rompre avec la façon dont le vivant s'exprime. On va mimer la nature en utilisant ses motifs, ses formes. Cette pratique nous invite à dépasser une conception strictement objective et analytique : un système vivant est infiniment plus que la somme de ses parties. On observe deux types de patterns, notamment les motifs spatiaux que l'on observe dans l'espace – formes physiques - et les motifs temporels - les successions tel que les saisons, les cycles de lune, alternance jour/nuit, les succession écologiques, etc. En permaculture, on part du principe que ce qui existe depuis longtemps a été largement éprouvé, par exemple on peut considérer qu'une technique est robuste dès lors qu'elle fut utilisée pendant des générations ce qui augmente notre confiance en celle-ci. Comme la nature qui crée des spirales depuis la nuit des temps, nous donne de la confiance dans la robustesse du motif.

Cet outil, qui offre des retours très positifs, n'est pas encore très répandue – même dans le domaine agricole – de part la culture scientifique dominante méfiante des approches holistiques et des indicateurs exclusivement quantitatifs de la société de consommation. De plus, les élites décisionnaires « *verraient leur influence et leur pouvoir amoindris dans un monde favorisant l'autonomie locale et l'autosuffisante* »<sup>192</sup>.

La permaculture regroupe aujourd'hui un réseau mondial, qui tend à contribuer à un futur plus durable en repensant la façon de concevoir l'organisation de la société et de la vie des individus selon les principes de celle-ci, « *ainsi, ils suscitent de petits changements locaux, mais qui influencent, directement ou indirectement, les initiatives entreprises dans les domaines du développement durable, de l'agriculture biologique, des technologies appropriées et des communautés intentionnelles* »<sup>193</sup>. Le projet de l'Oasis, que l'on va étudier par la suite, fait partie de ce réseau oeuvrant pour la transition.

## Section 2 – Le projet de l'Oasis de Serendip : des gardiens de la Terre œuvrant pour la résilience

Face aux impacts du réchauffement climatique, à la raréfaction des ressources, à la dégradation de l'environnement, les auteurs de *Petit traité de résilience locale*, nous mettent en garde, « *Il devient urgent de s'y préparer pour infléchir les trajectoires en développant notre résilience, cette capacité des êtres et des systèmes socio-écologiques à absorber les chocs et à se transformer. Mot d'ordre du mouvement des villes en transition, mobilisateur pour certains, synonyme de résignation pour d'autres, la résilience comprend plusieurs facettes. (...) Loin de prôner le, repli sur soi, les stratégies de résilience encouragent le partage, la coopération, l'autonomie créatrice et l'imagination de tous les acteurs locaux* »<sup>194</sup>. Telles sont les mots d'ordre que l'on va retrouver au sein du projet de l'Oasis de Serendip.

Nous allons chercher dans cette première partie à décrire l'éthique du rapport à la nature à l'Oasis de Serendip et de montrer qu'elle est présente dans l'ADN du projet dès sa naissance, mais aussi aux différentes étapes de sa construction (A). **Nous décrirons ensuite** comment les actions au sein de ce projet a une influence sur le développement d'une nouvelle

---

192 L'essence de la permaculture, *op.cit.*

193 *Ibid.*

194 SERVIGNE (Pablo), STEVENS (Raphaël), SINAI (Agnès), CARTON (Hugo), *Petit traité de résilience locale*, Editions Charles Léopold Mayer, 2015, p.110.

vision du rapport de l'homme à nature (B) en s'inspirant des éléments naturels préexistants (C).

### A. Une éthique qui traverse toute l'histoire du projet

A l'origine du projet, il y a une recherche autour de la question de l'évolution de notre rapport à la nature : comment passer d'un mode de vie centré sur un « Non », c'est à dire une résistance à ce qui est en train de se passer dans le monde en matière de destruction des écosystèmes, à un mode de vie centré sur un « Oui », c'est à dire la mise en pratique d'actions positives. Parmi les leviers qui ont permis ce passage à l'acte, il y a eu la découverte de la permaculture, qui a été perçue par les fondateurs de l'Oasis de Serendip comme une porte d'entrée pour créer une capacité à agir concrètement pour transformer le lien entre l'homme et la nature. Il y a aussi la découverte des pédagogies actives (on apprend une autre manière d'apprendre, autonome, créativité,...), et enfin la question du lien, comment on crée du lien de qualité pour être résilient (communication non-violente, accords tolteques,...). Dans les premiers mois du projet, le collectif fait face à des difficultés de fonctionnement et grâce au soutien d'un accompagnateur extérieur, ses membres prennent conscience du fait que deux logiques de construction s'affrontent au sein du projet : d'un côté une conception linéaire – c'est à dire en premier lieu imaginer les choses, les concevoir sur le papier, et enfin intervenir – et de l'autre, une vision plutôt circulaire, basée sur l'observation active - on commence à faire ensemble, on observe à la fois comment l'environnement réagit et comment nous nous réagissons en agissant ainsi et si des problèmes surgissent on trouve ensemble des solutions -, cette deuxième vision étant considérée comme plus permacole, inspirée du vivant pour une partie du collectif, finira par l'emporter.

De plus, l'Oasis de Serendip s'est construit sur une critique du développement durable. Ils retrouvent en celui-ci une manière de se positionner au vue des ressources et de leurs valeurs, leur but étant de sortir d'une vision où la nature est réduite à un ensemble de ressources disponibles ayant chacune une valeur par rapport à une économie définie, ils n'y trouvent pas un cadre répondant à leurs critères. Ces concepts - valeur, économie, etc – ne sont que de pures créations sociales, ils n'ont rien de naturel. Pour les membres de l'Oasis de Serendip, il est clair qu'on ne peut pas imposer sa valeur sur les choses. Le développement durable met en avant le profit par rapport aux ressources, car c'est cela qui nous conduit au développement, à la croissance. Plus que de développement, ils préfèrent donc parler de

transition, qui est pour eux une vision complexe et intégrative de l'évolution de la conscience de l'humanité sur la planète Terre. Il est clair que le terme de développement est une conception occidentale qui nie les différences de perception aux quatre coins de la planète. *« Nous sommes encore dans cette logique où nous pillons les ressources de pays dits « sous-développés ». Cette conception n'a pas évolué depuis la colonisation. Quand l'homme occidental arrive en Afrique et rencontre les indigènes, il les pense déjà sous-développés. Ils n'ont rien, pas d'outils, pas d'école, pas de religion, donc on va leur donner tout ce qu'ils ont besoin. Mais finalement ils n'avaient besoin de rien, ils avaient leur propre équilibre. De toute part, l'imposition de la religion, l'exploitation, les pillages, la colonisation, sont à l'initiative de personnes qui pensaient avoir rencontré Dieu et se sentaient assez clairvoyants pour imposer aux autres peuples leurs manières de faire, sans se remettre en question. C'est encore présent, partout dans le monde<sup>195</sup>. »* La question du rassemblement de l'humanité est aussi au cœur des préoccupations du projet. Elle passe par le déploiement d'une conscience élargie, mais aussi des pratiques visant à favoriser l'empathie, la bienveillance et la curiosité pour ce qui est différent. *« Aujourd'hui on observe des divisions, l'humanité ne se considère pas comme une grande famille, mais cultive la méfiance, la défiance et les rapports de force, ce qui est dangereux. Cette histoire d'intégration de l'humanité comme une grande famille est encore loin d'être la norme, et c'est un énorme problème auquel l'avènement d'un nouveau paradigme du rapport homme/nature peut apporter des réponses<sup>196</sup>. »*

A l'Oasis, la nature est considérée comme un ensemble, comprenant l'humain avec sa nature propre (ses émotions, ses formes d'intelligence, sa conscience, ses croyances, etc.), et tous les comportements qui en découlent, et qui ont un impact significatif sur notre environnement naturel, les animaux, la terre, etc. On ne place pas de frontière à l'intérieur du vivant, qu'il s'exprime dans l'homme ou dans son environnement. D'ailleurs, une partie des motifs que l'on trouve dans la nature sont aussi les mêmes que ceux que l'on peut le retrouver dans l'homme dans certains de ses aspects. Mais celui-ci manque de liberté dans plein de choses, notamment à travers les religions, les sciences, qui disent que les choses sont comme ça, ce qui offre à l'homme une vision réduite de lui-même et de la nature. Alors que l'observation de la nature nous offre l'occasion de nous émerveiller devant son incroyable diversité, on peut observer que rien n'est jamais pareil, il y a seulement des motifs - des patterns - qui se répètent. C'est une source d'inspiration infinie. Alors qu'on en parle depuis

195 Propos tenu par Chan Sac Balam au cours d'une discussion autour du développement durable.

196 Propos tenu par Chan Sac Balam au cours d'une discussion autour de la notion de lien et de rassemblement de l'humanité.



des siècles dans différents endroits du monde, où il y a toujours eu ce respect, en Occident on commence seulement à se rendre compte que le monde est un être vivant, conscient, et que notre propre conscience n'est qu'une partie de cette conscience globale – ce en quoi nous rejoignons la philosophie de l'écologie profonde. D'ailleurs les plantes et les animaux participent de cette conscience globale, ils savent que nous sommes ici, et chacun s'adapte. Pour le monde végétal on le remarque moins car les temporalités sont différentes des hommes, encore plus avec le monde du minéral. La crise est arrivée comme ça, c'est parce qu'on a abandonné ce concept de nature vivante dans sa dimension intérieure, pour ne s'intéresser, depuis les Lumières, qu'à l'extériorité de choses. Pour l'Oasis de Serendip, la nature est représentée comme un organisme complexe duquel nous avons tout à apprendre. D'ailleurs au-delà de l'environnement, du monde végétal, les membres de l'Oasis de Serendip tentent de déployer une pensée de la relation entre l'homme et la nature basée sur le sentiment d'une participation pleine et entière au mouvement général du cosmos. On parlerait plutôt de la nature comme d'un univers de réalité ultime proche de la notion spinozienne de Dieu, ou encore d'une sorte d'animisme concret.

Pour les différents espaces de nature, ils ne considèrent pas une forêt plus naturelle qu'une ville. Par contre ils considèrent le cadre naturel d'une forêt comme un cadre d'apprentissage, là où l'on trouve le plus de cohérence, où la nature est à son propre rythme. Pour ce qui est de l'idée des zones protégées, elles sont, pour l'Oasis, des sources d'inspiration, mais où l'homme est autorisé à venir observer et apprendre. Même si l'action est une simple balade en forêt, l'observation celle-ci peut être un véritable levier pour se rendre compte de ce que l'on souhaite réaliser. De plus, la nature est un organisme et chaque organisme a énormément de savoir à transmettre. Ces zones sont comme des encyclopédies, où l'on peut venir se ressourcer, pas matériellement - on ne parle pas de profit – mais de pleins d'autres manières. On peut même s'inspirer de ces systèmes pour changer nos conceptions des sociétés humaines, ce qui a donné lieu à la naissance d'un courant de la permaculture, appelée permaculture humaine. C'est comme si l'homme n'avait pas encore réalisé que le monde est un laboratoire géant, dans lequel il a été placé pour expérimenter, pour apprendre. L'Oasis de Serendip partage donc cette idée des zones de réserves protégées mais pas à l'exclusion de l'homme, car il fait partie de l'écosystème. Evidemment pour que cela se fasse au mieux, il faut des éthiques. De plus, les membres de l'Oasis considèrent comme important le fait que l'homme ne soit pas présent sur toute la planète. L'humain est quasiment présent sur toute la planète aujourd'hui, on peut d'ailleurs en observer les

conséquences globales. Nous avons même de l'influence là où l'homme n'est pas physiquement présent, notamment à travers le réchauffement climatique. Ce qui implique que de toute façon, il est impossible de retirer l'homme d'un environnement, de n'importe quel milieu, notamment de ces zones de réserve, il aura toujours de l'influence. Cela fait écho à la question des zonages en permaculture, plus précisément de la zone 5 où l'on décide de ne pas agir. Cela pose directement la question de savoir si la nature est davantage elle-même dans sa forme la plus pure – avec le minimum d'interventions humaines – ou si elle est tout autant nature en intégrant ces interventions.

Les membres de l'Oasis de Serendip se posent aussi des questions sur la temporalité dans laquelle tout cela arrive. Un thème très discuté est celui de l'effondrement de notre société. Un jour les ressources ne seront plus disponibles. Ils se posent alors la question de comment l'humanité va se transformer. Est ce que cela va nous guider pour apprendre à évoluer ou est ce qu'au contraire, allons être confronté à une guerre ? Est ce que l'on va s'en sortir en tant qu'humanité ? Est-ce qu'on va devoir aller dans une situation survie ? Est ce qu'on pourra satisfaire nos besoins grâce à une société nouvelle basée sur une éthique du partage et de l'abondance ? A l'Oasis, on espère prendre cet autre chemin, celui qui permettrait de créer une autre société, une humanité socialement juste. On peut survivre dans la nature mais on est plus là aujourd'hui dans nos sociétés, et on ne peut plus retourner dans le passé. On ne peut plus quitter la ville parce que tout est disponible sur place et que l'on a besoin de systèmes pour remplir tous ces besoins. Tout cela a participé à la déconnexion de l'homme avec la nature. Dans *The last childs in the wood*<sup>197</sup>, Richard Louv parle de cette déconnexion totale de l'homme à la nature en instaurant le concept de *Nature-Deficit Disorder*, désormais reconnu de syndrome de manque de nature. Plus qu'une maladie c'est un désordre, qui tend à devenir aujourd'hui notre plus grande problématique. D'ailleurs l'homme s'est tellement éloigné de la nature qu'on commence tout juste à comprendre des systèmes complexes, comme l'arbre, les animaux, les climats, etc. En France, les agronomes Claude et Lydia Bourguignon s'insurgent depuis trente ans contre le fait qu'il n'y a plus de chaire de microbiologie des sols dans les écoles d'agronomie. Pour l'instant nos connaissances sont très limitées, et on ne peut pas bien agir dans un système complexe tant qu'on ne le comprend pas. Cela serait donc très difficile aujourd'hui de créer un système suffisamment en lien avec l'essence même de la nature, avec ses rythmes et tout son fonctionnement. Mais au fur et à

---

197 LOUV (Richard), *Last Child in the Woods: Saving Our Children from Nature-Deficit Disorder*, Editions Algonquin Books, 2008, p.390.

mesure qu'on découvre plus précisément le rôle de chaque organisme, on peut se permettre d'agir, d'expérimenter. Les membres de l'Oasis partent du principe qu'aujourd'hui on a plus le temps d'attendre d'apprendre et de tout comprendre pour agir, alors on expérimente dans l'urgence. Ils ressentent le besoin d'avancer et de continuer d'apprendre de la nature comme un modèle, pour encourager l'évolution, accélérer les successions.

Cela renvoi au fait que l'on ne peut pas aimer ce qu'on ne connaît pas. Aujourd'hui, face à un manque de connaissance, pas forcément scientifiques, ou religieux, mais de connaissance sensible, on ne sait pas comment on va réagir au vivant. Il n'existe plus cette expérience chez l'homme de retrouver la nature, de s'y retrouver dedans, plongé. Si on ne s'aime pas nous même, on ne peut pas aimer les autres, alors comment on peut aimer un arbre, une forêt, une montagne. A l'Oasis, on ne peut pas avoir une bonne éthique et de bonnes pratiques si on aime pas la nature. Ce n'est qu'une question d'amour, d'admiration, d'inspiration. Est ce qu'on ressent le besoin de protéger la nature comme on le ressent avec nos propres enfants ? On peut aussi citer l'exemple des San Bushmen dans le désert de Kalahari, qui inspirent beaucoup l'Oasis. Pour eux, le rôle de l'homme avec la nature, avec les éléments qui constituent la nature, c'est de commencer par créer des liens, avec un animal par exemple. Ce lien se transforme en ensuite un fil, et pour bien comprendre les systèmes, le but est de transformer ce fil en une corde. L'homme pour eux est soutenu par des cordes, des alliances avec les éléments de son système.

L'Oasis s'inspire de plus de la théorie des anciens sumériens, la première civilisation du monde, pour qui cette planète était une espèce de laboratoire géant, pour tous les peuples qui venaient d'ailleurs qui voyageait dans le temps et l'espace. C'était une sorte de lieu ressource, de jardin d'Eden, une énorme zone protégée où ils venaient s'inspirer et développer des choses. Ils auraient placé les hommes comme gardiens de ce paradis, de cet écosystème, comme des jardiniers. Ce concept de gardien est très représentatif de la manière dont les choses sont conçues à l'Oasis. C'est l'idée que l'on a pas besoin d'intervenir pour que la nature évolue. Avant l'agriculture, nous étions de simples chasseurs-cueilleurs, nous n'avions rien besoin de faire pour survivre, seulement garder l'écosystème pour pouvoir en tirer le profit nécessaire à nos besoins. Cependant cette idée du gardien d'un système s'est transformée, au vue de l'évolution de la situation, aujourd'hui on intervient, on conçoit. De plus, aujourd'hui l'humanité est beaucoup plus nombreuse sur la planète, il y a donc plus de besoins, plus de demandes, et les écosystèmes étant dégradés, de moins en moins de

ressources disponibles. Au delà de la permaculture, on se demande comment l'humanité peut accepter les enseignements du passé, des réussites et des échecs. C'est notamment la question de l'égo : les membres de l'Oasis ne cherchent pas à mettre leur empreinte dans le monde, mais au contraire à accompagner l'évolution, à accélérer les successions, afin que la nature puisse continuer à évoluer.

### *B. Des pratiques d'action orientées dans le sens de la nature*

L'Oasis de Serendip inscrit son action dans la continuité de la dynamique d'un territoire tourné depuis plusieurs décennies vers la transformation de notre lien avec la nature : la Biovallée de la Drôme. Ce territoire est réputé accueillant pour les initiatives visant à expérimenter, inventer de nouvelles manières de se mettre en lien avec le vivant. On pense évidemment tout de suite à l'agriculture, mais c'est une démarche bien plus grande qui est à l'oeuvre, et qui touche de nombreux domaines : l'habitat, les énergies, l'éducation, la culture, la santé, etc. Pas besoin d'être un agriculteur pour participer à cette dynamique, il suffit simplement d'utiliser sa créativité, son expérience, et observer comment l'on pourrait construire ce que l'on aimerait vivre. L'idée c'est que l'Oasis de Serendip serve de support pour pouvoir développer tous ces principes ailleurs, en plus grand. L'Oasis abrite une ferme expérimentale, où sont proposées des solutions inspirées de ce qu'ils expérimentent. Cet aspect de l'action de l'Oasis est porté par le laboratoire de recherche Permalab, qui est associé avec l'Association Drômoise de l'Agriculture Forestière (ADAF). On expérimente notamment des méthodes d'agroforesterie, comme le verger-maraîcher ou différentes méthodes d'agroforesterie multi-strates. Cette ferme fonctionne aussi en réseau de fermes-pilotes, avec une dizaine d'autres en Drôme. Le but est de créer une base de données en commun, dans le cadre de programmes menés en lien avec des centres de recherche, comme l'INRA d'Avignon ou SupAgro Montpellier. On tente d'approfondir des pratiques aujourd'hui méconnues en France, ou sans grand retour d'expérience. C'est surtout comment sont appréhendées ces méthodes qui diffère, n'étant pas dans de l'expérimentation à grande échelle, avec un objectif de rendement.

Le travail qui a été nécessaire pour pouvoir initier cette action à l'Oasis de Serendip fut de trouver des cohérences entre les différentes manières de faire des personnes impliquées. Il a fallu coordonner les idées, les méthodes, et intégrer les besoins de la communauté. Un des premiers travaux fut d'apprendre mutuellement à se connaître, de partager sur l'interprétation de la permaculture de chacun, de comment cela influence la vision et l'application du rapport homme/nature souhaitées. C'est grâce à cela qu'elle a pu être utilisée à plusieurs, principalement à deux, avec Samuel Bonvoisin et Chan Sac Balam, les deux principaux permaculteurs et chercheurs de l'institut Permalab. Ils viennent de deux cultures différentes, ce qui a créé un effet de lisière<sup>198</sup>, un ensemble de nouveaux éléments qui ont émergé de cette rencontre entre leurs deux visions. Avec une formation d'ingénieur et un esprit centré avant tout sur la raison, Samuel se place d'avantage dans une position d'observateur, observer avant d'agir. Autodidacte et plus centré sur un contact sensible avec le vivant, Chan Sac est plutôt dans une posture d'observation active, agir en observant. De plus, leurs différents positionnement dans le projet a un impact sur leur posture face à leur activité. Chan Sac n'est que de passage pour quelques années à l'Oasis, c'est pourquoi il se sent présent pour une mission, qu'il se doit d'accomplir. Il souhaite donc s'engager au maximum dans le sens de la transformation. Sam lui, construit son lieu de vie, il est donc là pour un certain temps, et s'implique plus dans la réflexion, pour concevoir sur du long terme.

En arrivant sur ce terrain, avant d'entreprendre quoi que ce soit, les membres de l'Oasis ont procédé à l'observation de ce qu'ils appellent « le rêve du site ». Cela consiste à observer le lieu – composé de 12 hectares de champs et de bois, ainsi qu'une vieille bâtisse drômoise, en ayant conscience de leurs objectifs, mais en essayant de comprendre comment ils peuvent s'imbriquer dans cet espace, comment cet espace est prêt à les accueillir. C'est une posture où ce que nous voulons faire n'est pas imposé au terrain, on va plutôt accompagner le site à nous accompagner. C'est la création d'un dialogue entre la communauté humaine et toute les autres communautés. Tout ce qui est réalisé à l'Oasis est lié à l'amour, à l'envie de faire, de soigner un arbre, de l'amener dans sa croissance, de le couper pour le regreffer, de créer un bassin, etc. A l'Oasis on croit en l'amour, en comment il peut être exprimer avec les mains, la créativité, le reste n'étant que des outils. Ils font ce qu'ils font parce qu'ils aiment le faire, ils y trouvent du plaisir et de l'épanouissement. Ils sont convaincus que ce qu'ils font est en lien avec leur moi profond - qui ne veut pas de mal à cette nature, qui l'aime, qui souhaite créer du beau dans lequel chaque personne, chaque organisme va pouvoir s'épanouir. Ils

---

198 cf. Partie sur les principes de la permaculture.

espèrent que tous les éléments à l'Oasis pourront retrouver leur place et leur épanouissement, même les éléments inexistantes aujourd'hui. Il y a vraiment cette idée que lorsque l'on aime et qu'on agit vraiment avec le cœur, au nom du bien, on ne peut pas faire de mal, on ne peut pas transformer dans le mauvais sens. L'amour c'est l'intégration de tout et l'acceptation de tout. Le but est donc de retrouver cet amour, cette vision d'ensemble, afin d'être conscient que l'on ne fait pas ça uniquement pour soi-même, mais aussi pour notre environnement, pour notre communauté humaine, et pour la planète.

Un autre principe est d'anticiper la transformation de l'environnement naturel du site de l'Oasis. Le but est de rendre le site - et la communauté - le plus « soutenable » possible, afin que tous les éléments d'un système qui va être conçu puissent dans les années à venir être intégrés au cœur de l'écosystème du site, et qu'ils y trouvent les conditions de leur épanouissement, l'humain inclus. Dans le travail de conception de base de l'Oasis, ils étudient l'évolution du contexte pédoclimatique du lieu ainsi que du contexte social, les différents motifs qui apparaissent dans la vallée de la Drôme, afin d'imaginer un système adaptable, et de pouvoir rendre leur projet de départ durablement abondant et fertile. Pour cela ils basent leurs pratiques sur une agriculture qui puisse s'adapter à un monde en mouvement. Les grands points de levier du projet vont être notamment la création de microclimats, de forêts, de paysages aquatiques.

De cette vision découle un grand principe qui va guider toutes leurs pratiques : L'accélération des processus. Travailler avec le vivant est un éternel changement, on l'accompagne dans son évolution. Ce principe est autant lié au besoin de transformer, de créer – qu'on observe à travers l'art, la musique, le paysage – qu'au besoin de pouvoir observer les fruits de notre travail, de nos efforts - ce qui va pousser à aller encore plus loin, à expérimenter, à partager, etc. De plus, participer à cette accélération des processus, participe vraiment à notre travail intérieur, à notre apprentissage. Pour l'Oasis, c'est avant tout une question d'urgence d'accélérer les processus d'aggradation - dépollution de sols, nettoyages des océans, etc. Même s'ils ne sont pas en possession de toutes les informations, s'ils n'ont pas accès à toutes les connaissances possibles, il est urgent d'appliquer ce qu'ils savent déjà pour développer leur résilience – une manière de se préparer au moment ultime, au moment du chaos. L'accélération des processus est aussi perçue comme étant bénéfique pour le lieu. On peut notamment citer l'exemple des arbres. Avec leur production d'hormones, tout l'électromagnétisme quand ils montent en sève va impacter l'environnement, dans le bon

sens. Accélérer les processus c'est aller dans le sens de ce qui est, mais d'une façon intelligente et avec une vision intégrative de tous les éléments. Il y a un enjeu important dans cette logique d'accélération des processus, qui est l'ouverture de la conscience collective, à l'échelle humaine. Il est quasiment inutile en effet qu'une personne plante des arbres pour faire une forêt si elle est la seule à le faire. Cela répond donc à un autre pourquoi de cette accélération des processus. L'équipe de l'Oasis est convaincue qu'à travers cet exemple les gens vont pouvoir s'inspirer. On peut l'observer notamment à travers les formations. Les participants sont toujours impressionnés par le projet, ça leur donne de l'espoir et ils ont parfois de grandes révélations sur leur positionnement ou leur projet personnel. Un des principes majeurs qui guide l'action de l'Oasis de Serendip est donc l'échange, c'est à dire le partage de connaissances, d'expériences, notamment à travers les formations, les séjours. Le but étant de partager autour d'un éveil de la conscience de l'être humain dans son contexte actuel. Pour eux, ce n'est pas leur travail qui compte, mais le résultat et surtout ce qu'il implique. Il est important, si le but est de créer une dynamique plus grande que notre simple projet, que chacun puisse appréhender de sa propre manière cette passion, cette joie de travailler avec la nature. Les motifs d'évolution de la conscience humaine sont très semblables à ceux que l'on peut observer dans la nature : les personnes qui viennent à l'Oasis de Serendip s'inscrivent généralement dans l'un ou l'autre des cas de figure classiques des personnes en transition intérieure. Cela se caractérise par la remise en cause d'une vision du monde, de l'existence, et d'un système de valeurs, la recherche d'un cadre nouveau pour construire une nouvelle vision, le besoin de faire évoluer leurs conditions matérielles d'existence afin de mieux les faire coïncider avec cette nouvelle vision, et enfin le besoin de se connecter à d'autres personnes étant sur le même chemin d'évolution.

La permaculture est le principal outil utilisé aujourd'hui à l'Oasis comme système de conception. Elle amène à se questionner sur la manière dont on peut créer un système flexible et adaptable aux mouvements et changements sociaux, culturels, climatiques, etc, et où chaque élément retrouve sa place et comment il peut alors devenir résilient, durable, fertile, abondant. On en comprend pas encore toutes les subtilités, mais cet outil accumule de nombreuses expériences positives. Il y a bien sûr d'autres outils, et l'équipe de l'Oasis travaillons dans l'espoir d'en découvrir de nouveaux. Avec les connaissances qui sont en train d'être accumulées sur le lieu, et avec le temps, ils vont avoir assez d'information pour mieux agir et mieux vivre sur le lieu. A l'Oasis, ils recherchent comment on peut apprendre du passé afin de concevoir, avec les outils d'aujourd'hui, un monde plus résilient qui va encore se

transformer. Les membres de l'Oasis sont influencés par le concept d'apprentissage issu des arts martiaux japonais Shuhari qui décrit les trois phases de l'apprentissage – apprendre les fondamentaux (aujourd'hui, c'est la permaculture, qui nous guide sur le chemin du lien avec le vivant) – trouver de nouvelles approches (casser avec la tradition en inventant de nouveaux outils) – et enfin transcender, inventer notre propre manière d'être en lien avec la nature.

### C. Des pratiques s'inspirant des éléments naturels

L'arbre est l'élément naturel au centre des pratiques de l'Oasis de Serendip. Ils font ce qu'ils appellent de l'agriculture de la lumière, qui consiste à jouer en permanence avec la lumière afin qu'elle soit disponible à toutes les étapes. Tout le terrain de l'Oasis sera recouvert d'arbres, mais le but n'est pas de fermer la canopée, ils seront plantés dans cette logique de diverses strates de végétation, en conservant assez d'espace et de lumière pour pouvoir cultiver d'autres variétés. Cette dimension de l'arbre est très symbolique de la mise en place de la philosophie de la permaculture sur le lieu. Ils considèrent l'arbre comme la *Rolls-Royce* de la nature. Il a été prouvé que l'évolution naturelle des choses tend vers la forêt<sup>199</sup>. Il est donc difficile d'imaginer des systèmes agricoles bio-inspirés sans intégrer l'arbre dans les systèmes. C'est ainsi qu'à l'Oasis plusieurs systèmes sont expérimentés, notamment la forêt nourricière, qui est une forêt comestible - ou forêt-jardin, un espace agricole créé selon le modèle de la forêt naturelle. Dans de nombreux pays asiatiques (Sri Lanka, Malaisie, Indonésie, Inde, Népal), et dans la plupart des zones côtières des milieux tropicaux et équatoriaux, la forêt-jardin est utilisé depuis toujours, et encore aujourd'hui. Suivant les principes de Robert Hart, qui a été le premier à adapter la forêt-jardin en climat tempéré à partir d'un verger de 5.000 m<sup>2</sup>, sur sa ferme à Wenlock Edge dans le Shropshire dans les années 1960, elle doit comporter différents étages de végétation, tels des grands arbres (fruitiers ou à coques), des arbustes ou arbrisseaux (petits fruitiers), des buissons (à baies ou aromatiques) et des plantes herbacées (légumes vivaces, plantes aromatiques, médicinales et utiles)<sup>200</sup>. La forêt comestible de l'Oasis de Serendip est en cours d'implantation sur une parcelle de 9.000 m<sup>2</sup>, et intégrera un terrain d'auto-cueillette. Un autre système expérimenté à l'Oasis est le verger maraicher, basé sur une alternance de bande de verger (un ou deux rang

---

199 CONNELL (Joseph H.) & SLATYER (Ralph O.), « Mechanisms of succession in natural communities and their role in community stability and organization », *The American Naturalist*, vol. 111, n°982, 1977, p.1119-1144

200 CRAWFORD (Martin), *La forêt-jardin : Créer une forêt comestible en permaculture pour retrouver autonomie et abondance*, Editions Ulmer, 2017, p.352.



d'arbres) et de bandes de maraichage. Ils ont choisis un système avec une grande diversité d'arbres fruitiers qui sont intégrés dans des haies fruitières. L'idée derrière ces haies fruitières c'est d'accueillir la biodiversité et de créer des corridors écologiques. Ces derniers sont des espaces où la faune et la flore vont trouver des niches écologiques<sup>201</sup> pour s'aider à s'installer. Le but de ces haies fruitières étant de profiter des bénéfiques écosystémiques – par exemple les oiseaux présents dans ces haies vont être des gros consommateurs des chenilles, vers et limaces qui sont des ravageurs du potager. Ils installent aussi d'autres types d'habitats, notamment des tas de pierre ou de bois, pour accueillir les serpents, les hérissons, les batraciens, des perchoirs pour les rapaces. Les arbres vont de plus permettre d'amener de la fraîcheur sur les cultures maraichères, et la chute de leurs feuilles va créer du sol fertile. Lors des grosses pluies, les arbres vont pouvoir pomper l'eau en profondeur. De plus, certaines plantes ou certains arbres vont se protéger mutuellement – comme les alliés (ails, oignons, échalotes) qui protègent le pêché contre la cloque (champignon).

Le deuxième élément sur lequel l'équipe de l'Oasis tente de s'inspirer c'est la vie du sol. Le constat de la nature montre que le vivant, depuis la naissance des premières cellules vivantes, procède toujours dans le même sens, pour créer des conditions propices pour plus de vivant. L'idée c'est de montrer comment en créant du sol on va dans le sens de la nature. Elle dégrade du minéral, pour créer de la matière organique. L'Oasis tente de comprendre la mécanique de création de sol et de l'encourager, notamment grâce à la confection de préparation à base de bactéries et de champignons. La plupart des expérimentations de Permalab vont dans le sens de la microbiologie du sol, qui est un des pôles de recherche. Elle est expérimenté à l'Oasis notamment avec le maraichage sur sol vivant, où les méthodes de travail sont adaptées, en privilégiant par exemple le non labour, le semis sous couvert végétal, la préparation de nos propres fertilisants biologiques. Le but n'est pas de planter des arbres pour planter des arbres, c'est surtout de pouvoir toujours amener plus de vie dans le sol et de développer sa capacité de stockage des éléments - carbone, eau, humidité, phosphore, azote, calcium, etc. L'idée étant toujours d'enrichir le milieu.

Une autre dimension que l'on retrouve à l'Oasis, c'est le travail sur l'eau. L'intention étant de créer des systèmes qui soient le plus économes en eau possibles. Cela passe par la création d'ouvrage de collecte et d'infiltration de l'eau pluviale. On peut notamment citer

---

<sup>201</sup> Une niche écologique correspond à l'ensemble des conditions environnementales telles qu'une espèce donnée peut former des populations viables. Définition tirée du site <http://www.supagro.fr/>.

l'exemple de la création de baissières, qui sont des fossés qui suivent les courbes de niveau et qui permettent à l'eau de s'étendre le plus possible sur le terrain, d'interrompre son chemin, de s'infiltrer et de remplir les nappes phréatiques. L'objectif c'est de limiter l'érosion et de créer des systèmes qui résistent mieux aux changements climatiques. Le second exemple que l'on peut citer c'est l'installation des *keylines*, qui sont des méthodes de culture qui s'adaptent au courbes de niveau. L'idée c'est de sortir des logiques de lignes droites comme dans les approches industrielles et de prendre en compte le trajet de l'eau dans les parcelles, dans les modes de culture – notamment dans l'implantation des arbres, dans le travail du sol, etc. Le dernier exemple, et non pas des moindres, est la création de mares et de bassins, qu'ils nomment paysage aquatique. Il existe déjà un premier bassin de 90m<sup>2</sup> qui remplit une multitude de fonctions, comme la captation et le stockage des eaux de pluie, l'élevage de poissons, abreuvoir pour les abeilles, cervidés et mammifères, zones de reproduction pour les tritons, les crapauds, etc. L'élaboration d'un paysage aquatique c'est avant tout une manière de répondre à une première problématique qui est la disponibilité d'eau. A l'Oasis on ne trouve pas de dispositifs pour l'agriculture, tout notre système est conçu pour accueillir l'eau du ciel, la ralentir, la distribuer et l'infiltrer. Ce projet est donc développé afin de répondre à un besoin de stockage, notamment dans le temps. Il répond aussi à une problématique qui est le changement climatique. En effet, la nappe phréatique de la Drôme se réduit, et la rivière baisse de plusieurs mètres chaque année. De plus, nous pouvons constater une très mauvaise gestion de l'eau dans la région, notamment les agriculteurs qui arrosent leurs champs à midi, en plein soleil. De cette eau pompée dans les nappes phréatiques seulement 10% s'infiltrer dans le sol et 0,1% leur sont restituées. Il a de plus été observé que l'évolution du climat de la Drôme tend vers la sécheresse, avec moins de précipitations, mais en plus grosses quantités. L'Oasis souhaite donc inverser cette tendance en essayant de stocker l'eau de pluie le plus longtemps possible. Pour une question de résilience ce paysage aquatique va être conçu comme un système décentralisé, ce qui signifie plusieurs petites réserves étalées sur le terrain, et non une seule et même grande réserve d'eau. Ce qui nous permettra en cas de problème avec l'une, de ne pas se retrouver en difficulté. On retrouve aussi l'idée de facilitation de maintenance, le but étant de faire en sorte que le paysage soit autonome et autorégulateur, afin de devoir intervenir au minimum. L'idée c'est que chaque zone soit en possession de ses propres ressources. De plus, ce paysage aquatique va pouvoir favoriser le développement d'une biodiversité, et permettre d'amener de nouvelles méthodes de culture, notamment l'aquaculture. Pour finir, il va nous permettre de créer un microclimat. L'idée est de

reconstituer un climat de savane équatoriale humide<sup>202</sup>, ce qui est impossible si l'on ne dispose pas de nombreux points d'eau sur le terrain. On peut favoriser ce microclimat notamment en travaillant avec la circulation du vent, les effets d'albedo<sup>203</sup>, etc. Celui-ci peut aussi, selon sa taille et sa complexité, avec des effets régulateurs sur une partie d'un climat régional. Comme un oasis dans le désert. L'Oasis développe aussi un futur projet d'aquaponie, lié à la recherche plutôt qu'à la production, dans le but de créer un espace de culture sous serre. C'est une méthode de culture intensive, ce qui signifie que l'on peut produire beaucoup de nourriture et de très bonne qualité dans un tout petit espace. Ils souhaiteraient de plus implanter des espèces exotiques en leur offrant les conditions nécessaires à leur développement et à leur épanouissement. Sans oublier le fait que c'est un système autonome et sans perte, où tout est recyclé. Les pertes sont transformées en matière organique.

Une dernière dimension de ce pilier agricole que l'on peut citer c'est l'épigénétique<sup>204</sup>. Lorsque nous achetons des graines potagères dans le commerce, ces graines ont été sélectionnées par des semenciers dans les conditions standardisées - terreau fertile, bien désherbé, etc - donc le jardinier qui sème ces semences dans son jardin, s'il souhaite de bons résultats, doit reproduire les mêmes conditions, ce qui demande beaucoup de temps, d'énergie et de moyens. L'épis génétique vise à renverser la situation, à inverser la tendance industrielle. Au lieu que les jardiniers s'adaptent aux conditions de cultures des semenciers, on sélectionne les semences pour qu'elles s'adaptent à des conditions particulières. L'équipe de l'Oasis sélectionnent des semences de variété de tomates, de courges, de maïs, d'haricots, et de tournesols, dans des conditions d'entretien minimum - pas d'arrosage, pas de désherbage, pas de tuteurage, pas de taille, etc.

---

202 Le choix s'est porté sur le climat de la savane équatoriale humide, car nous partons du principe que les humains, comme beaucoup de mammifère, sont des êtres de savane, pas des animaux de forêts. Notre lieu de prédilection aurait toujours été les lisères forestières, la où l'on trouvait les deux richesses, de la forêt et de la prairie.

203 C'est l'utilisation du reflet de la lumière sur une surface, notamment sur l'eau, dans le but de réchauffer l'air de cet espace.

204 L'épigénétique correspond à l'étude des changements dans l'activité des gènes, n'impliquant pas de modification de la séquence d'ADN et pouvant être transmis lors des divisions cellulaires. Contrairement aux mutations qui affectent la séquence d'ADN, les modifications épigénétiques sont réversibles. Définition tirée du site <https://www.inserm.fr/>

## **Conclusion**

Cette réflexion nous amène à se demander comment la remise en question de la conception du rapport de l'homme à la nature permet t-elle de repenser les possibilités d'évolution de la société française.

La question de la place de l'homme dans la nature a toujours été au centre des préoccupations de l'humanité. Malgré les avancées scientifiques et les grandes réflexions philosophiques sur le sujet, on ne parvient pas à éclaircir tous les aspects de cette problématique. La permaculture tente de proposer des solutions afin de pouvoir réfléchir à ces questionnements et agir en fonction des réponses. Cependant, elle ne permet pas de répondre à toutes les problématiques auxquelles on peut être confronté lorsque l'on souhaite œuvrer pour la transition. Ces questionnements nous entraînent à déambuler entre les frontières de la philosophie, de l'anthropologie, de l'ontologie et de la métaphysique.

### *La question de la place de l'homme*

La question démographique est encore source de controverse au sein des milieux intellectuel et scientifique. Il est en effet difficile de trancher sur la surpopulation de sa propre espèce, question qu'il est déjà étrange d'oser se poser. Ce thème fait place à deux questionnements : la gestion de la surpopulation et la limitation de celle-ci. Pour la gestion, certains préconisent une augmentation de la production, ou encore une agriculture plus étendue et plus intensive, d'autres pensent qu'une remise en question de nos besoins et qu'une restructuration de la société – basée sur surproduction et surconsommation - suffirait à parer aux problèmes démographiques. De plus, la question de l'encadrement des naissances fait aujourd'hui débat. En effet, nous pouvons nous demander s'il serait plus juste d'oser d'appeler l'humanité à remettre en causes son besoin de procréer – généralement lié à la recherche d'un but ultime, lui-même établie par toute la culture de socialisation de notre

société – ou à remettre en question les besoins qu'elle juge primaires et tout le confort de vie dans lequel elle évolue aujourd'hui. Voici donc des grandes interrogations dont les réponses, impliquant l'ébranlement de dogmes jusqu'ici confortables, ne sont pas forcément attendues ni désirées.

La question de l'espace fait elle aussi encore débat, notamment à travers l'hypothèse selon laquelle l'homme ne devrait pas être présent partout sur la planète. Celle-ci nous amène à nous questionner sur la raison de cette exclusion de l'homme : la nature serait-elle plus authentique dans un espace sauvage, un environnement où l'homme n'existe pas ? Retrouve-t-on l'essence de la nature dans ces espaces où l'homme ne laisse pas, ou tente de ne pas laisser son empreinte ? Cela nous renvoie alors à l'un des sujets qu'à tenter de traiter ici : la définition de la nature, et l'inclusion – ou non – de l'homme dans sa définition. Question à double tranchant car, si elle inclue l'homme dans sa définition, cela signifierait qu'elle doive l'inclure dans sa réalité... De plus, en imaginant qu'un autre mode de vie - plus sobre et frugal - soit possible, suite à la transition, il n'est pas certains que cela règle la question de la nécessité d'avoir des espaces dits « sauvages ». Cela nous conduit à nous questionner sur la nécessité – et la volonté - de modifier notre mode de vie afin de fondre et d'unifier ces deux visions de la nature - d'une part une nature où l'homme vie, s'exprime, et de l'autre une nature sauvage, considérer dans sa forme la plus pure. Faut-il attendre d'avoir une position en totale harmonie avec la nature, pour pouvoir les faire fusionner ? Ou n'est-ce pas encore suffisant ? Tant de questions face auxquelles l'humanité ne souhaite peut-être même pas se confronter.

Au sein du projet de l'Oasis de Serendip, nous sommes confrontés à ces questionnements, notamment à travers l'outil de zonage, et l'établissement de la zone 5 - zone où l'on décide que l'homme n'intervient que très peu. La façon dont est définie cette zone n'est pas si évidente, il n'y a aucune règle. Nous pouvons nous interroger notamment sur ce qui légitime l'homme à faire ce choix, et ce qui justifie celui-ci. Comment l'homme peut-il se sentir habilité et assez qualifié pour définir une zone suffisante où il n'intervient pas afin de respecter un équilibre – qu'il aura lui-même défini selon ses critères ? Par la suite, une fois qu'elle est établit, la nécessité de répondre à des besoins – par exemple en bois de chauffage – justifie-t-elle la réduction de cette zone ?

### *La question de l'intervention*

Replacer l'homme au sein de la nature et le doter d'une éthique de la Terre ne suffit pas à établir toutes ses modalités d'intervention. Nous nous demandons encore aujourd'hui jusqu'où l'homme peut-il et se laisse-t-il une marge d'intervention. Cela nous renvoie à la notion de respect de la Terre, et à la limite de celui-ci : à quel moment ne sommes-nous plus dans le respect ? Est-ce que dès qu'il y a intervention on porte atteinte à celui-ci ? Quelles sont les limites à ne pas franchir et comment établir ces limites, selon quels critères ? Toutes ces questions nous renvoient une fois encore à notre représentation de la nature, de la Terre. Si l'on considère que jardiner, arracher des mauvaises herbes sont des actes tout à fait anodins qui font partie de la vie de l'homme et de son rapport à la Terre, nous n'aurons pas besoin des mêmes réponses que si l'on considère qu'arracher une mauvaise herbe est déjà un acte qui porte atteinte à la nature, et à la plante en elle-même. Cela nous ramène à cette question de légitimité de l'homme dans son intervention : A quel moment ne l'est-il plus ? Quelles interventions sont réellement justifiées et justifiables ? Questions auxquelles une fois de plus nous pouvons être confronté pendant nos activités à l'Oasis, par exemple avec la greffe<sup>205</sup> des arbres fruitiers. Nous pouvons certainement comparer cette action à une intervention chirurgicale sur l'arbre. Nous nous retrouvons alors face à toutes les questions citées précédemment. La recherche de productivité, de meilleure qualité, d'adaptabilité des espèces au climat, sont-elles des raisons valables qui justifient cette intrusion dans l'organisme de l'arbre ?

Cela nous conduit à une autre problématique : Pourquoi l'homme agit, et au nom de quoi agit-il ? Comme on a pu l'observer, certains pensent que l'humanité se voit dotée d'une mission de protection de la nature. Cependant, la nature aurait-elle vraiment besoin de la protection si l'homme n'était pas là pour la ravager ? Ne sait-elle pas mieux que le l'homme ce qui est mieux pour son évolution ? Cela nous renvoie à la question de la protection de nature - qui serait ou non une finalité en soi – doterait l'homme d'une mission divine de protection de par sa raison et sa conscience supérieure. Une autre approche est que, l'ayant détruite, l'homme se doit aujourd'hui de réparer les dégâts, dans le but de participer à la survie de son espèce tout en conservant un état souhaité<sup>206</sup> de son environnement. D'ailleurs,

---

205 Cette intervention consiste à souder un greffon – la branche d'un arbre fruitier – sur un porte-greffe – un autre arbre fruitier en terre, dans le but de multiplier certaines variétés. Plusieurs techniques sont utilisées : en fente, en écusson et en couronne.

206 L'état souhaité comprendrait notamment la survie des espèces animales, végétales et minérales que l'homme juge utile à sa survie et digne de conservation. On peut notamment observer l'engouement pour la protection des baleines ou des éléphants, face à un certain désintérêt pour la survie de certaines espèces de moustiques.

selon Lévi-Strauss « *le monde a commencé sans l'homme et s'achèvera sans lui* »<sup>207</sup>, l'homme ne protégerait donc la nature que pour assurer sa propre survie. Pierre Rabhi confirme cette idée en affirmant que « *la planète ne nous appartient pas, c'est nous qui lui appartenons. Nous passons, elle demeure* »<sup>208</sup>. Cela nous amène à nous demander si l'homme ne revêtirait-il pas ce rôle de gardien uniquement par bonne conscience. En allant plus loin, ces gardiens ne seraient-ils pas des êtres en quête de sens ? Trouvent-ils dans la protection de la nature une raison de vivre qu'ils ne peuvent trouver en eux-mêmes ?

Pour finir, le projet de l'Oasis de Serendip permet d'observer qu'une attention particulière était portée sur la notion de design, d'harmonie visuelle, du Beau. Cela nous amène à la question de la valeur subjective qu'est l'esthétisme, et qui a participé à justifier une certaine domination de la nature : Le Beau justifie-t-il certaines pratiques ?

#### *La question de la reconnexion*

Afin de se positionner vis-à-vis de son environnement, il est proposé à l'humanité, dans certaines thèses, de se reconnecter à celui-ci, à la Terre. Nous pourrions alors nous demander comment il serait possible de se reconnecter avec cette entité qu'est la Terre, et si cela est vraiment nécessaire. De plus, cela pose la question de la capacité de l'homme à se connecter à son environnement et aux organismes qui l'entourent. Cela nous amène au point suivant : se reconnecter oui, mais à quoi ?

#### *La question de ce que sous-tend la nature*

Dans la démarche de transition vers une société plus respectueuse de la planète, on a pu observer que celle-ci est parfois considérée comme une entité. Cette idée ouvre elle aussi la porte à plusieurs interrogations. Quelle type de vie peut-on trouver dans les éléments naturels : des esprits, des consciences, de simples organismes mécaniques animés par le souffle de la vie ? La réponse à cette question va modifier la manière de respecter et de comprendre la nature. Plus globalement, nous pourrions être amenés à nous demander si l'homme et ses actions feraient finalement partie du dessein de la nature, de son destin, participent à sa construction, son évolution. Nous franchissons maintenant les portes du

207 LEVIS-STRAUSS (Claude), *Tristes Tropiques*, Editions Terre humaine, (2001), p.512

208 RABHI (Pierre), *Manifeste pour la Terre et l'humanisme. Pour une insurrection des consciences*, Actes Sud Sciences humaine, 2008, p.16

domaine de la croyance et du spirituel : L'humanité serait-elle mue par une force supérieure, qui la conduirait à agir ainsi, afin de parcourir le chemin de sa propre évolution ?

### La question de la diversité des réponses

Toutes ces interrogations nous renvoient à la question de la diversité potentielle des réponses apportées : les réponses sont-elles forcément universelles ou bien chaque société, voir même chaque individu, peut se positionner individuellement ? Si nous privilégions la diversité des positionnements, nous risquons de passer à côté de la nécessité d'apporter une réponse globale, efficace, cohérente avec les enjeux globaux de l'humanité. En revanche si nous favorisons une réponse globale, qu'en est-il de la singularité des hommes et des peuples, du respect des traditions ?

### La question des relations sociales

Enfin, le dernier point à aborder, qui pourrait être la continuité de ce travail, serait la manière dont ce respect vis-à-vis de la nature pourrait être lié, à l'origine et/ou dépendant d'un respect des êtres humains, au motif que « *donner à la nature c'est indirectement contribuer à l'équilibre de sa communauté* »<sup>209</sup>.

D'ailleurs, plusieurs auteurs mettent en évidence le lien entre notre crise sociale et notre crise écologique, trouvant les causes des dommages faits à la nature dans la détérioration des relations entre les hommes. Murray Bookchin exprime parfaitement cette idée. Pour lui, « *si nous voulons trouver les racines de la crise écologique actuelle, (...) nous devons nous tourner vers les changements institutionnels, moraux et spirituels sous-jacents à notre société humaine et qui ont produit la hiérarchie et la domination. (...) L'obligation faite à l'humain de dominer la nature découle directement de la domination de l'humain sur l'humain* »<sup>210</sup>. Il rajoute « *Ce n'est pas que dans la nature que l'homme a créé des déséquilibres, c'est aussi, et plus fondamentalement, dans sa relation avec son prochain et dans la structure même de la société, et les déséquilibres qu'il a provoqués dans le monde naturel résultent de ceux qu'il a provoqués dans la société* »<sup>211</sup>.

---

209 FLIPO Fabrice, « La Terre, 2108 : un archipel de communautés autonomes », *Ecologie & politique* 2008/3 (N°37), p. 103-116. DOI 10.3917/ecopo.037.0103

210 BOOKCHIN (Murray), « Ecology and Revolutionary Thought », *New Directions in Libertarian Thought*, (1964), p.47

211 GERBER (Vincent), ROMERO (Floréal), *op.cit.*, 91pages.



Cela amène ainsi certains auteurs à penser que l'on ne peut traverser cette crise écologique, qu'en repensant l'organisation sociale de la société. Catherine et Raphaël Larrère illustrent parfaitement cette thèse. Pour eux, « à l'époque de Thoreau et de Leopold, on pouvait penser qu'en s'inspirant de la nature il était possible de réformer notre vie sociale. Avec la globalisation, la situation s'est inversée : si nous ne transformons pas notre vie sociale, nos rapports à la nature vont se détériorer jusqu'à rendre notre vie sociale impossible »<sup>212</sup>.

Pour conclure ce travail, nous pouvons citer Nobeit Elias pour qui : « Nous sommes (...) poussées à former des concepts absurdes comme celui « d'individu et de société », qui font apparaître l'individu et la société comme deux choses différentes, comme s'il s'agissait d'une table et d'une chaise, d'un pot et d'une poêlon. C'est ainsi qu'on se trouve empêtré dans des discussions sans fin, pour déterminer quelle relation peut bien exister entre deux objets apparemment séparés. »

Pour compléter ce travail, nous aurions pu choisir de faire une étude comparée des représentations de la nature, avec une approche anthropologique, notamment en s'appuyant sur les ouvrages de Philippe Descola, titulaire d'une chaire d'anthropologie de la nature, comme *Par-delà nature et culture* (Gallimard, 2005, p.623) ou encore *L'écologie des autres: L'anthropologie et la question de la nature* (Editions QUAE GIE, 2016, p.110), de Marcel Mauss (1872-1950), considéré comme le père fondateur de l'ethnologie et l'anthropologie française, ou encore Claude Lévi-Strauss (1908-2009), qui va développer une anthropologie structurale puis être élu titulaire d'une chaire d'anthropologie sociale.

Une étude comparée de plusieurs éco-lieux ou différents projets s'inscrivant dans le mouvement de la transition aurait permis de développer cette analyse et d'éviter les généralités.

Pour développer d'avantage notre réflexion nous aurions pu aborder la question de l'anthropocène, le principe de responsabilité d'Hans Jonas, l'écophilosophie, la théorie du contrat naturel de Michel Serres, retracer l'histoire de l'écologie, les philosophies de l'environnement, les autres théories de développement ou encore approfondir l'étude de

---

212 LARRERE (Catherine), (Raphaël), *op.cit.*, p. 328

l'histoire de la nature en France. Pour cela, une bibliographie complémentaire est ajoutée afin, si besoin, de pousser ce travail de réflexion.

## **Bibliographie**

### **Ouvrages**

BAUDIN (Mathieu), *Le développement durable, nouvelles idéologies du XXI<sup>ème</sup> siècle ?*, Perspectives, L'Harmattan, Paris, (2009), p.104.

BOSQUET (Michel), (André Gorz), *Ecologie et liberté*, Éditions Galilée, 1977, p.114

BOURG (Dominique), PAPAUX (Alain), « *La pensée écologique* », In BOURG (Dominique), PAPAUX (Alain), (dir.), *Dictionnaire de la pensée écologique*, Paris, PUF, 2015, p. 1090.

BURGAT (Florence) et NUROCK (Vanessa), *Le multinaturalisme. Mélange à Catherine Larrière*, Marseille, Wildproject, 2013, p. 278.

CASTORIADIS (Cornelius), *La Montée de l'insignifiance. Les carrefours du labyrinthe IV*, Paris, 1996, p.96

CASTORIADIS (Cornelius), *Une société à la dérive*, Paris, 2005, p.244

CHANSIGAUD (Valérie), *L'homme et la nature. Une histoire mouvementée*, Editions Delachaux, 2013, p.280

CRAWFORD (Martin), *La forêt-jardin : Créer une forêt comestible en permaculture pour retrouver autonomie et abondance*, Editions Ulmer, 2017, p.352.

DE MILLER (Roland), *Ecopsychologie et écophilosophie : sources et tendances*, 2001, p.45

DESCOLA (Philippe), *Par delà nature et culture*, Editions Gallimard, 2005, p. 323.

DUBOS (René), *Choisir d'être humain*, Editions Denoël, 1974.

ESCOBAR (Arturo), *Sentir-penser avec la Terre*, Editions Le Seuil, Collection Anthropocène, 2018, p.240.

GERBER (Vincent), ROMERO (Floréal), *Murray Bookchin : Pour une écologie sociale et radicale*, Neuvy-en-Champagne, Editions Le Passager Clandestin, Collection Précurseurs de la décroissance, 2014, p.92.

HAEKEL (Ernst), *Morphologie générale des organismes*, Centre national de ressources textuelles et lexicales, 1866.

LARRERE (Catherine), (Raphaël), *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique*, Editions La Découverte, 2015, p.280.

LATOUCHE (Serge), *Décoloniser l'imaginaire, la pensée créative contre l'économie absurde*, L'Après-développement, Edition Parangon, 2005, p.188.

LATOUCHE (Serge), *Le pari de la décroissance*, Librairie Arthème Fayard/Pluriel, 2010, p.320.

LATOUCHE (Bruno), *Face à Gaïa : huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015, p. 398.

LEOPOLD (Aldo), *Almanach d'un comté de sable*, (trad. par Anna Gibson), Paris, Aubier, 1995, (1949), p.256

LEVI-STRAUSS (Claude), *Race et histoire*, Paris, Gonthier, 1972 [1952], p.136.

LEVI-STRAUSS (Claude), *Tristes Tropiques*, Editions Terre humaine, (2001), p.512

LOUV (Richard), *Last Child in the Woods: Saving Our Children from Nature-Deficit Disorder*, Editions Algonquin Books, 2008, p.390.

MACY (Johanna) et YOUNG BROWN (Molly), *Écologie pratique et rituels pour la Terre - Retrouver un lien vivant avec la nature*, Le Souffle d'Or, 2008, p.245.

MATAGNE (Patrick), *Le développement durable en questions*, Espace Mendès France-L'Harmattan, Paris, (2007), p.214.

MATAGNE (Patrick), (Préface) MORIN (Edgar), *Les enjeux du développement durable*, Espace Mendès France, L'Harmattan, 2005, p.218.

MONOD (Jacques), *Le hasard et la Nécessité : Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*, Edition Le Seuil, 1970 ; p.248.

MORIN (Edgar), *Mes philosophes*, Fayard/Pluriel, 2013, p. 192.

MOSER (G.), WEISS (K.), *Espaces de vie. Aspects de la relation homme-environnement*, Paris, Armand Collin, 2003, p.400.

MOSER (Gabriel), *Psychologie environnementale, Les relations homme-environnement*, Editions DeBoeck Université, 2009, p.336.

NAESS (Arne), ROTHENBERG (David), *Vers l'écologie profonde*, Marseille, Editions Wildproject, 2009, L'idée écologique, p.272.

PELT (Jean-Marie), *L'homme renaturé*, Robert Laffont, coll. Bouquins, Paris, (2015), p.1056.

PICKEL CHEVALIER (Sylvine), *L'occident face à la nature : à la confluence des sciences, de la philosophie et des arts*, Paris, Edition Le Cavalier Bleu, 2014, p.218.

RABHI (Pierre), *L'agroécologie, une éthique de vie. Entretien avec Jacques Caplat*, Actes Sud, Domaine du Possible, 2015, p.80.

RABHI (Pierre), *Manifeste pour la Terre et l'humanisme. Pour une insurrection des consciences*, Actes Sud Sciences humaine, 2008, p.128.

RABHI (Pierre), *Oasis en tous lieux : Le manifeste*, Association mission des oasis en tous lieux, 1997, p.30.

RAMADIER (Mathilde), *Arne Naess. Pour une écologie joyeuse*, Edition Actes Sud, 2017, p.128.

ROMANENS (Marie), GUERIN (Patrick), *Pour une écologie intérieure. Renouer avec le sauvage*, Paris, Payot, 2010, p.191.

ROSZAK (Theodore), GOMES (Marie E.) (dir.), *Ecopsychology, Restoring the Earth Healing the Mind*, Sierra Club Books, 1995, p.366.

ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Du contrat social, livre I, Chap.1, in Œuvres complètes, vol. III*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1969, p.2192.

ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Emile, Livre I, in Œuvres complètes, vol. IV*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1969, p.2192.

SERVIGNE (Pablo), STEVENS (Raphaël), SINAÏ (Agnès), CARTON (Hugo), *Petit traité de résilience locale*, Editions Charles Léopold Mayer, 2015, p.110.

TRANNOY (Amédée Ildephonse), *Marc Aurèle, Pensées, Texte et traduction*, Paris, Les Belles Lettres, 1925

## **Articles**

COLE (Lamont Cook), « The Ecosphere », *Scientific American*, Vol.198, (No.4), April 8, 1958, p.83-96.

CONNELL (Joseph H.) & SLATYER (Ralph O.), « Mechanisms of succession in natural communities and their role in community stability and organization », *The American Naturalist*, vol. 111, (n°982), 1977, p.1119-1144

DUTREUIL (Sébastien) et POCHEVILLE (Arnaud), « Les organismes et leur environnement : la construction de niche, l'hypothèse gaïa et la sélection naturelle », *Le Bulletin d'histoire et d'épistémologie des sciences de la vie*, vol. 22, (n° 1), 2015, p. 27-56.

ELLUL (Jacques), « Plaidoyer contre la défense de l'environnement », *France Catholique*, (n°1309), 1310, 1311, janvier 1972.

ELLUL (Jacques), « Le mythe de l'environnement », *Cahiers de l'Institut de science économique appliquée (ISEA)*, septembre, série F, (n° 25), tome VII, (n° 9), « Économies et sociétés : premiers jalons pour un théorie de l'environnement », p. 1540-1554.

HARRIBEY (Jean-Marie), « Quel développement pour une société solidaire et économe ? Élément pour un débat », *Lignes d'ATTAC*, (n°35), Avril 2004.

LE DANFF (Jean-Pierre), « Introduction à l'Écopsychologie », *L'écologiste*, (n°33), 30 décembre 2010.

LOVELOCK (James), MARGULIS (Lynn), « Atmospheric homeostasis by and for the biosphere : the Gaia hypothesis », *Tellus*, vol. 26, (n° 1), 1974, p. 3.

LOVELOCK (James), « Gaia as seen through the atmosphere », *Atmospheric Environment*, (n° 6), 1972, p.579.

MAZURE (Francis), « La révolution de l'écopsychologie », *Nouvelles clés*, (n°14), été 1997.

### **Article en ligne**

BURGART GOUTAL (Jeanne), « L'écoféminisme et la France : une inquiétante étrangeté ? », *Cités* 2018/1 (N° 73), p. 67-80. DOI 10.3917/cite.073.0067

CHAMEL (Jean), Et si la croissance ne revenait pas, un cours essai sur le sens de la crise, [https://reporterre.net/IMG/pdf/Et\\_si\\_la\\_croissance\\_ne\\_revenait\\_pas\\_-\\_Version\\_4-3.pdf](https://reporterre.net/IMG/pdf/Et_si_la_croissance_ne_revenait_pas_-_Version_4-3.pdf)

DUTREUIL (Sébastien), *Lovelock, Gaïa et la pollution : un scientifique entrepreneur à l'origine d'une nouvelle science et d'une philosophie politique de la nature*. Zilsel : science, technique, société, Editions du Croquant, 2017, p.1. <<https://www.cairn.info/revue-zilsel-2017-2-p-19.htm>>.

FLIPO (Fabrice), « La Terre, 2108 : un archipel de communautés autonomes », *Ecologie & politique*, 2008/3 (N°37), p. 103-116. DOI : 10.3917/ecopo.037.0103. URL : <https://www.cairn.info/revue-ecologie-et-politique1-2008-3-page-103.htm>

HOLMGREN (David), L'essence de la permaculture, Un résumé des concepts et principes de la permaculture tirés du livre *Permaculture Principles & Pathways Beyond Sustainability*, , Traduction coordonnée par l'association Imagine Un Colibris, [permacultureprinciples.com](http://permacultureprinciples.com) : [https://holmgren.com.au/downloads/Essence\\_of\\_Pc\\_FR.pdf](https://holmgren.com.au/downloads/Essence_of_Pc_FR.pdf)

KOSMOPOULOS (Christine), "*La théorie Gaïa*", *Hypergeo : encyclopédie des concepts de géographie en ligne*, 2008

LACOSTE (Yves), Le concept de sous-développement et la Géographie, *Annales de Géographie*, t. 76, n°418, 1967. pp. 644-646. <https://doi.org/10.3406/geo.1967.15064>

LARRERE (Catherine), « *Éthiques de l'environnement* », *Multitudes*, 2006/1 (no 24), p. 78. DOI : 10.3917/mult.024.0075.

MATHEVET (Raphaël), THOMPSON (John), DELANOË (Olivia) et al., « *La solidarité écologique : un nouveau concept pour une gestion intégrée des parcs nationaux et des*

*territoires* », Natures Sciences Sociétés, 2010/4 (Vol. 18), p. 424-433. URL : <https://www.cairn.info/revue-natures-sciences-societes-2010-4-page-424.htm>

NICAISE (Ghislain), *L'hypothèse Gaïa*, Séminaire, L'anthropocène et ses issues, Momentum Institut, 2013, p.15.

<http://www.institutmomentum.org/wp-content/uploads/2013/11/L%E2%80%99hypoth%C3%A8se-Ga%C3%AFa1.pdf>

ROMANENS (Marie), GUERIN (Patrick), *La pensée écologique*, <http://eco-psychologie.com/genese-ecopsychologie/la-pensee-ecologiste-2/>

SCHMITT (Stéphane), « GÉNÉRELLE MORPHOLOGIE DER ORGANISMEN (E. Haeckel) », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 16 août 2018. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/generelle-morphologie-der-organismen/>

### **Site internet**

[https://www.diplomatie.gouv.fr/sites/odyssee-developpement-durable/files/5/rapport\\_brundtland.pdf](https://www.diplomatie.gouv.fr/sites/odyssee-developpement-durable/files/5/rapport_brundtland.pdf)

<https://www.futura-sciences.com/planete/definitions/climatologie-microclimat-6054/>

<http://eco-psychologie.com/qui-sommes-nous/>

<https://www.especes-menacees.fr/definition/biodiversite/>

<http://planthardiness.ars.usda.gov/>

<http://www.supagro.fr/>

<https://www.inserm.fr/>

### **Chapitre 1/**

#### **Section 1 –**

##### **A.**

#### **Autres sources**

- PNUD, Human Development Report 2009, (Nations Unies, New-York, 2008).

- Genesis, 1:27-28

- François Taddei dans le cours en ligne « Accompagner les transitions éducatives » organisé par l'Université Sorbonne Paris Cité.

- ARSENE (Gicu-Gabriel), *La relation homme-nature, L'émergence de l'éthique de l'environnement*, Université des Sciences Agricoles et de Médecine Vétérinaire du Banat, Timișoara, Roumanie, p.19.
- DUTREUIL (Sébastien), « L'anthropocène est-il un concept d'histoire de la terre ? Le nom qui ne dit pas son épistémologie », in Rémi Beau et Catherine Larrère, *Penser l'anthropocène?* Paris, Presses de Sciences Po, à paraître.
- PLANCHE (Edith), *Le rapport de l'homme à son environnement et la notion de sujet*, Association SeA, Science et Art, 2011
- Interview de Steve Read sur le verger potager à kerzello  
<http://permaculturefrance.org/index.php/ressources/audio>

### **Bibliographie complémentaire**

AFEISSA (Hicham-Stéphane), *Ethique de l'environnement : Nature, valeur, respect*, Librairie Philosophique Vrin, 2007, p.384.

ARNSPERGER (Christian), BOURG (Dominique), *Ecologie intégrale. Pour une société permacirculaire*, Presses Universitaires de France, 2017, p.250.

BONNEUIL (Christophe), FRESSOZ (Jean-baptiste), *L'Événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Editions Points, 2016, p.336.

BONNEVAULT (N.), *Développement insoutenable. Pour une conscience écologique et sociale*, Bellecombe-en-bauges, Edition du Croquant, 2003

BOURG (Dominique), FRAGNIERE (Augustin), *Dictionnaire de la pensée écologique*, Presses Universitaires de France, 2015, p.1088. => philosophes

BOURG (Dominique), FRAGNIERE (Augustin), *La pensée écologique. Une anthologie*, Presses Universitaires de France, 2014, p.896.

CABANES (Valérie), *Un nouveau droit pour la Terre. Pour en finir avec l'écocide*, Le seuil, Collection Anthropocène, 2016, p.368.

CHANSIGAUD (Valérie), *L'homme et la nature. Une histoire mouvementée*, Editions Delachaux, 2013, p.280

CHANSIGAUD (Valérie), *Les Français et la nature : Pourquoi si peu d'amour ?*, Editions Actes Sud, 2017, p.144

COMBES (Maxime), *Sortons de l'âge des fossiles ! Manifeste pour la transition*, Paris, Le Seuil, 2015, p.288.

COMELIAU (Christian), *La croissance ou le progrès ? Croissance, décroissance, développement durable*, Editions du Seuil, 2006, p.316

DEBOURDEAU (Ariane), *Les grands textes fondateurs de l'écologie*, Flammarion, 2013, p.379.

DELEAGE (Jean-Paul), *Une histoire de l'écologie*, Editions Sciences humaines, 1994, p.352.

DION (Cyril), *Demain. Un nouveau monde en marche*, Arles, Actes Sud, 2015, p.240.



FROMM (Erich), (trad.) CARLIER (Théo), *Avoir ou être ? Un choix dont dépend l'avenir de l'homme*, Paris, Laffont, 1994, p.244.

GUENOT (Jean-Claude), *Quelle éthique pour la nature ?*, Edisud, 2003, p.192.

HESS (Gérald), BOURG (Dominique), *Science, conscience et environnement : Penser le monde complexe*, Presses Universitaires de France, 2016, p.323.

JONAS (Hans), *Le principe de responsabilité : Une éthique pour la civilisation technologique*, Flammarion, 2013, p.470

JONAS (Hans), *Pour une éthique du futur*, Rivages, 1998, p.115.

JONAS (Hans), *Une éthique pour la nature*, Arthaud poche, 2017.

LARRERE (Catherine), *Les philosophies de l'environnement*, PUF, 1997, p.128.

LARRERE (Catherine), (dir.) (HURAND) Bérengère, *Y a-t-il du sacré dans la nature ?*, Paris, Publication de la Sorbonne, 2014, p.184.

LATOUR (Bruno), *Face à Gaïa*, La découverte, 2015, p.400.

MONGEAU (Serge), BACK (Frédéric), *L'écosophie, ou La sagesse de la nature*, Editions Ecosociété, 2017, p.308.

PERROUX (François), *Pour une philosophie du nouveau développement*, Paris, Aubier, Les presses de l'UNESCO, 1981, p.279.

SERRES (Michel), *Le contrat naturel*, Flammarion, 2009.

## Table des matières

<b>Sommaire</b> .....	p.
<b>Remerciements</b> .....	p.
<b>Introduction</b> .....	p.
<b>Chapitre 1/ La position de l'homme dans la nature en Occident : Une conception dualiste</b> .....	p.
Section 1 - L'enracinement de la conception dualiste de la nature en Occident.....	p.
<i>A. D'une conception mythologique du tout indivisible à l'extériorisation de l'humanité</i> .....	p.
<i>B. De la rationalisation de la nature à l'industrialisation</i> .....	p.
<i>C. Du désenchantement religieux à la prise de responsabilité</i> .....	p.
Section 2 - Le développement durable, prolongement institutionnel de la conception occidentale de la nature .....	p.
<i>A. Le développement et la croissance économique</i> .....	p.
<i>B. L'universalisme du concept et la pérennisation du système</i> .....	p.
<i>C. L'imaginaire et le rapport à l'environnement</i> .....	p.
<b>Chapitre 2 / L'élaboration d'une conception moniste pour repenser le rapport de l'homme à la nature</b> .....	p.
Section 1 – L'ébranlement des représentations initiées par la pensée écologique.....	p.
<i>A. Carl Von Linné, Gilbert White et Alexander Von Humboldt : de la foi religieuse au rationalisme scientifique</i> .....	p.
<i>B. Henry-David Thoreau, Aldo Leopold : une nature admirable et spirituelle</i> .....	p.

<i>C. Jacques Ellul, Murray Bookchin et André Gorz : une nature liée au social</i> .....	p.
Section 2 – Des mouvements souhaitant réformer notre rapport à la nature.....	p.
<i>A. L'éthique de l'environnement, l'écophilosophie ou l'écosophie</i> .....	p.
<i>B. La théorie Gaïa</i> .....	p.
<i>C. Les mouvements philosophiques de l'écologie profonde et de l'ecoféminisme</i> .....	p.
<i>D. La psychologie et le droit : des domaines récemment imprégnés</i> .....	p.
<b>Chapitre 3 / La permaculture : un outil pour tenter de positionner l'homme face à la nature</b> .....	p.
Section 1 - La permaculture, un outil permettant de reconceptualiser le rapport de l'homme à la nature.....	p.
<i>A. Historique, philosophie, et éthique de la permaculture</i> .....	p.
<i>B. Les grands principes de la permaculture</i> .....	p.
<i>C. Les principaux outils de la permaculture</i> .....	p.
Section 2 – Le projet de l'Oasis de Serendip : des gardiens de la Terre oeuvrant pour la résilience de notre société et de notre planète. ....	p.
<i>A. Une éthique qui traverse toute l'histoire du projet</i> .....	p.
<i>B. Des pratiques d'action orientés dans le sens de la nature</i> .....	p.
<i>C. Des pratiques s'inspirant des éléments naturels</i> .....	p.
<b>Conclusion</b> .....	p.
<b>Bibliographie</b> .....	p.
<b>Bibliographie complémentaire</b> .....	p.

## **Résumé**